





2½ fr.

Dr. Wigglesworth



T. Holloway, Londini ad vivum delin.t et sculp.t

MÉTHODE

NOUVELLE ET FACILE

DE GUÉRIR LA MALADIE VÉNÉRIENNE;

SUIVIE

1°. *D'un Traité Pratique de la* Gonorrhée; 2°. *d'Observations ſur les* Abcès *& ſur la* Chirurgie *générale & médicale;* 3°. *d'une Lettre à M. BUCHAN, ſur l'*Inoculation, *ſur la* Petite-Vérole, *& ſur les* Abcès varioleux.

Par M. CLARE, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, par J. D. D. M. H. D. M. C. D. A.



A LONDRES,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXV.

1680

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Les petits Ouvrages dont je donne la traduction, ont eu une grande vogue en Angleterre. L'Auteur, homme d'esprit, & Chirurgien habile, a su donner un air de jeunesse à une matiere très-usée. Que n'a-t-on pas dit sur la *Maladie vénérienne*, sur les *abcès*, sur les *plaies*, sur les *ulceres*, sur les *fractures*, *&c.*, & sur leur traitement ? Cependant, rien de plus piquant, & en même-temps de plus sensé & de plus instructif que la maniere dont M. Clare envisage ces objets.

Mais ce qui sur-tout a fait sensation, c'est la *Méthode nouvelle & facile de guérir la Maladie Vénérienne, par l'introduction du* Mercure *dans le systême de la circulation, à travers les orifices des vaisseaux absorbans de l'intérieur de la bou-*

che ; c'eſt le ſuccès que cette Méthode a eu dès les premiers eſſais qu'en ont faits des Praticiens célebres, qui, étant de bonne foi, n'avoient en vue que la guériſon des malades, & le bien de l'humanité.

Ce n'eſt pas que cette découverte, infiniment précieuſe, puiſqu'elle ne tend pas à moins qu'à anéantir *la vérole,* par la facilité avec laquelle la nouvelle méthode guérit cette maladie complétement & ſurement; ce n'eſt pas, dis-je, que cette découverte, comme toutes les autres, quelque utiles qu'elles ſoient, n'ait ſuſcité à ſon Auteur des contradicteurs, des envieux, des calomniateurs, &c. &c., ſurtout parmi ſes Confreres, & parmi quelques Membres de la Faculté. Car *l'Eſprit de corps* eſt par-tout le même. La liberté de penſer, qui caractériſe nos voiſins, eſt muette dans l'individu qui ſe trouve muni d'une *Patente Magiſtrale.* Il ne penſe plus, il ne parle plus, il n'écrit plus que d'après l'impulſion qu'il reçoit de la compagnie à laquelle il eſt lié.

Auſſi M. Clare a-t-il d'abord eu à combattre un eſſaim de prétendus guériſſeurs, gens qui courent plus après la fortune qu'après la gloire, & qui, ſans ſe donner la peine de l'examen, ont déſapprouvé, condamné & proſcrit ſa Méthode, parce qu'elle guérit à peu de frais & en peu de temps. Il eut encore à lutter contre les perſécutions que lui ſuſciterent, de toutes parts, ceux qui diſent, d'après le Poëte :

Et nul n'aura d'eſprit, que nous & nos amis,

Envieux qui s'arrogent excluſivement le titre de Savant, & qui certainement ont fait plus de tort aux ſciences, qu'ils ne leur ont jamais été utiles.

Mais l'Auteur devoit néceſſairement triompher de toutes ces tracaſſeries. Il avoit pour lui le déſintéreſſement avec lequel il préſentoit ſa découverte ; la franchiſe & la candeur qu'il mettoit dans ſa conduite, & l'intégrité de ſa propre conſcience. Tout le mettoit donc à l'abri des efforts de la mauvaiſe foi & de la cupidité. Mais ce qui ſoutenoit ſon courage, c'étoit ſes ſuccès & l'approbation

que les véritables Savants donnoient à l'excellence de ſa Méthode. Muni de ces témoignages flatteurs, il ne s'occupoit qu'à la ſimplifier, qu'à la perfectionner; &, malgré les clameurs, il répandoit avec confiance dans le Public, & les preuves de ſes guériſons, & de nouvelles directions pour en opérer auſſi promptement, auſſi ſolidement que lui-même.

Enfin, il jouit aujourd'hui de la gloire de voir ſon travail jugé, eſtimé, apprécié à ſa juſte valeur, par ce même Public dont il ambitionnoit, avec tant de conſtance, le ſuffrage. La *Méthode d'abſorption* eſt généralement regardée, en Angleterre, comme la plus facile, la plus commode, la plus expéditive & la plus ſure de guérir la Maladie Vénérienne. Le Docteur JEFFRIES, qui partage avec M. BLANCHARD, la gloire d'avoir le premier traverſé les mers, dans un ballon, Médecin exerçant à Londres ſa profeſſion avec honneur, m'a aſſuré, lors du ſéjour qu'il fit à Paris, qu'il avoit employé cette Méthode plus de cent fois, & oujours

avec le plus grand ſuccès. J'avois vu, quelque temps auparavant, un jeune Chirurgien de vaiſſeau du Roi d'Angleterre, revenant de la Jamaïque, qui me dit qu'on n'avoit pas employé d'autre Méthode ſur ſon bord, & qu'elle avoit complétement réuſſi.

Voilà donc une des maladies les plus funeſtes, auxquelles ſoit expoſée l'eſpece humaine, guérie par une Méthode auſſi ſimple que ſure, &, ce qui eſt plus important, exempte des inconvénients ſans nombre qui accompagnent les Méthodes dont on s'eſt ſervi juſqu'ici.

Mais ce qui la rend véritablement précieuſe pour nous, c'eſt que la facilité de la mettre à exécution, & le peu de dépenſe qu'elle occaſionne, vont néceſſairement faire tomber toutes celles de ces Charlatans, qui, ſans pudeur, vendent au poids de l'or leurs poiſons & leurs brigandages. Car un malheur, attaché à la Maladie vénérienne, ſur-tout dans ce pays, eſt d'être preſqu'excluſivement le domaine de gens ſans aveu, & d'igno-

rants qui, ſous l'appas de ſpécifiques prétendus dont ils font myſtere, perſuadent au peuple crédule, qu'il ne faut pas être Médecin pour traiter cette maladie, & que leurs remedes & la maniere dont ils les adminiſtrent, ont ſeuls le pouvoir d'en triompher. Ils vont plus loin; ils oſent dire que les Médecins n'ont pas fait d'étude de la Maladie Vénérienne; qu'en conſéquence, ils ſont incapables de la guérir; & on les croit. Préjugé dangereux, qui a fait des victimes de cette maladie, preſqu'autant de victimes de la mort!

Si la découverte de la *Méthode d'abſorption* eſt regardée, en Angleterre, comme un bienfait, de quel œil ne doit-elle pas être enviſagée en France, puiſqu'elle eſt faite pour nous affranchir du joug de ces impoſteurs odieux, qui font trafic du ſang de leurs ſemblables? Sans doute qu'il faut s'attendre à des récriminations; car les droits les moins fondés ſont ceux que l'on réclame, que l'on défend avec le plus d'impudence, le plus d'opiniâtreté. Mais que peuvent des prétentions auſſi

injuftes, auffi infenfées, contre les avantages évidents que préfente cette Méthode ?

Je ne ferai pas cette injure aux Corps des Médecins & des Chirurgiens François, de douter un feul inftant de l'empreffement qu'ils mettront à l'effayer, & à l'adopter d'après les fuccès qu'ils en auront obtenus. La fermentation qu'elle a excitée en Angleterre, & dont nous avons parlé plus haut, n'eft pas capable de les arrêter. LE BIEN PUBLIC, voilà le feul mobile qui doit mener celui qui exerce la noble profeffion de guérir : &, parmi mes Confreres, ainfi que parmi les Chirurgiens de ce Royaume, je fais qu'il y en a, & beaucoup, qui, femblables aux Praticiens Anglois, dont l'Auteur loue la bonne foi & le défintéreffement, faififfent courageufement toutes les occafions, n'importe par qui elles font offertes, de déraciner les préjugés, dont l'ignorance & l'intérêt ont embarraffé le traitement de prefque toutes les maladies.

Ces hommes eſtimables feront donc des eſſais avant que de prononcer ; &, comme la nouvelle Méthode réuſſira entre leurs mains, la confiance méritée qu'ils ſe ſont acquiſe, en propagera la pratique ſalutaire. Mais ſi, en attendant qu'ils aient fait part de leurs obſervations, l'eſprit bas & ſervile de la cupidité, qui entraîne la multitude, éleve la voix & fait entendre ſes clameurs, que faire? Le laiſſer crier, ſe taire, & guérir.

Je dois prévenir que cette Méthode eſt déja employée avec ſuccès en *Hollande*, & l'Homme-de-Lettre qui m'a fait ce rapport, ajouta qu'elle y étoit connue depuis long-temps. Comme M. Clare ne dit rien de ſemblable dans ſon Ouvrage, ni dans la Lettre qui accompagnoit l'envoi qu'il a bien voulu m'en faire, je le priai, dans ma réponſe, de m'éclaircir ce fait. Voici ce qu'il m'écrivit le 7 Janvier 1784.

« Je vous donne ma parole que je n'ai » aucune part à tout ce qu'on a publié ſur » mon compte en *Hollande*, & je puis

» vous aſſurer que mon droit eſt ſuffiſam-
» ment établi pour ne permettre aucun
» doute ſur l'Auteur de la découverte. »
Il entre enſuite dans le détail des cauſes qui l'ont conduit à cette nouvelle *Méthode d'abſorption.* Quand ce détail ne ſeroit pas trop long pour être rapporté ici, je crois avoir de bonnes raiſons pour ne pas le rendre public. Tout ce que je puis dire, c'eſt qu'il prouve, de la maniere la plus évidente, que M. CLARE eſt inconteſtablement l'Auteur de cette découverte. Si quelqu'un, curieux ou intéreſſé à s'aſſurer de cette vérité, avoit quelque doute à cet égard, je me ferai un plaiſir de lui communiquer la Lettre dont il eſt queſtion, ou de la lui traduire, s'il n'entend pas l'Anglois.

Enſuite de la *Méthode nouvelle & facile, &c.*, on trouvera un *Traité Pratique de la Gonorrhée.* La Méthode que l'Auteur y recommande eſt celle des *injections :* Méthode qui n'eſt certainement pas nouvelle. Il y a déja long-temps que des Auteurs, même de réputation, l'ont

proposée comme un moyen de guérison aussi sûr que prompt, dans ce cas. Mais il faut convenir que la maniere dont ils présenterent leur théorie, avoit laissé assez d'incertitude sur le succès de leur pratique, pour que les gens prudents n'osassent pas les imiter. Aussi, peu de Médecins, sur-tout en France, ont-ils même essayé. M. CLARE, plus hardi, parce qu'il s'est étayé d'une connoissance parfaite de la nature, de l'essence même de la Gonorrhée, a répété les expériences : elles lui ont réussi; & les raisons qu'il donne, pour démontrer la préférence que les injections méritent sur la Méthode vulgaire de traiter cette maladie, paroîtront si solides, à quiconque voudra être impartial, qu'il ne pourra s'empêcher d'y accéder. A cet égard, l'Auteur a rendu à l'humanité un service non moins important que par sa découverte de la *Méthode d'absorption*.

Le troisieme Traité est divisé en deux parties. La premiere est intitulée : *Observations sur la nature & le traitement des*

Abcès & des Ulceres en général ; la ſeconde : *Obſervations ſur l'origine de l'Art de la Chirurgie en général, & ſur la Chirurgie Médicale en particulier.* D'après ces titres, on ne devroit s'attendre qu'à des redites peu intéreſſantes ; & cependant, rien de plus piquant, comme nous l'avons déja dit, que la maniere dont M. CLARE préſente ces objets.

Une choſe importante à remarquer ici, c'eſt qu'on a été long-temps en France, & que l'on y eſt encore, dans cette opinion ; que les Anglois ont toujours donné la préférence aux Méthodes fortes, dans le traitement des maladies, de quelque genre qu'elles ſoient. Ces Obſervations, d'après les autorités dont s'appuie l'Auteur, ſeroient bien faites pour nous détromper ſur ce point, ſi nous n'avions pas déja la MÉDECINE DOMESTIQUE, Ouvrage dans lequel le Docteur BUCHAN ſe montre par-tout le miniſtre de la Nature, bien loin de s'en déclarer le tyran.

Indépendamment de la préférence que M. CLARE donne aux remedes adouciſ-

ſants, ſur les eſcharotiques, dans le panſement des plaies & des ulceres, il a encore ſemé ſon Ouvrage de réflexions très-judicieuſes ſur la nature & le traitement de ces maladies, ſur les fractures, & ſur la néceſſité dans laquelle eſt tout homme qui veut exceller dans l'art de guérir, de connoître parfaitement la Chirurgie médicale. Il eſt difficile de montrer, en ſi peu de pages, plus de connoiſſances, & d'expoſer plus de vérités utiles.

Enfin, on lira des *Obſervations ſur la Pratique moderne de l'Inoculation, avec des remarques ſur la Petite-Vérole & ſur les Abcès varioleux, adreſſées en forme de Lettre, à M. Buchan, Auteur de la Médecine Domestique.* Le but eſſentiel de cette Lettre, eſt de prouver que le traitement des abcès varioleux, ſe réduit au traitement des ſimples flegmons; & que la préparation eſt abſolument inutile au ſuccès de l'inoculation. Ce ſentiment, qui eſt auſſi celui du Docteur Buchan, eſt mis en oppoſition avec celui du Baron Dimsdale. Comme ce

procès n'eſt pas encore vuidé ici, (voyez à ce ſujet, le *Journal de Paris*, mois d'Août & de Septembre 1784) nous avons cru qu'on verroit, avec plaiſir, cette piece, qui contient en outre des conſeils très-importants, ſur la maniere de conduire les malades dans la petite-vérole, communiquée par l'inoculation.

On voit que ces petits Ouvrages ſont parfaitement diſtincts les uns des autres. Auſſi l'Auteur les a-t-il donnés d'abord ſéparément. Il en compoſa un volume in-12 en 1780. Il les ſépara de nouveau en 1783 & 1784. Mais, dans les diverſes Editions qu'il en donnoit, il inſéroit toujours, dans chacun indiſtinctement, quelque choſe de relatif à la *Méthode d'abſorption*, tels que des réflexions, des lettres, &c. En réuniſſant toutes ces pieces dans le volume que je publie, j'ai mis, ſous le même titre, tout ce qui a rapport à la même matiere. J'ai ſupprimé ce qui ſentoit la répétition, & même quelques détails ſur le *mercure*, ſur ſes préparations, & ſur les Méthodes ordinaires de

l'adminiſtrer, parce qu'ils m'ont paru des redites, que l'on trouve dans la plupart des livres qui traitent de la maladie vénérienne.

Depuis dix-huit mois environ, que je ſuis en correſpondance avec M. Clare, j'en ai reçu beaucoup de Lettres, preſque toutes relatives à ſa nouvelle Méthode. J'en ai tiré ce qui m'a paru le plus important, & je l'ai inſéré dans le peu de notes que j'ai faites. Sans doute que l'on auroit pu en mettre davantage; mais, d'après ma maniere de voir, toutes ou preſque toutes, auroient été, ou pour juſtifier les opinions de l'Auteur, ou pour en faire le rapprochement avec celles de nos meilleurs Ecrivains, ſur-tout dans ce qui concerne la Chirurgie. Or, elles n'auroient été que d'une médiocre utilité aux perſonnes déja inſtruites, à qui ce Livre eſt deſtiné, & n'auroient fait que le groſſir en pure perte : ce qu'il falloit éviter. D'ailleurs, M. Clare a fait lui-même beaucoup de notes; celles que j'aurois ajoutées, auroient abſorbé le

texte. Quoi qu'il en ſoit, celles que j'ai faites, ſont déſignées par les lettrines *a*, *b*, &c.; & celles de l'Auteur ſont indiquées par les chiffres 1, 2, 3, &c.

Je termine ce Volume par une *Table des Matieres*. Elle m'a paru d'autant plus néceſſaire, que ce livre renferme des Traités ſur des objets très-différents, & qu'il préſente une foule de réflexions iſolées, pour ainſi dire, ou comme jettées au haſard, ſuſceptibles, par cette raiſon, d'échapper à la mémoire la plus heureuſe, & à l'attention la mieux ſoutenue.

M. Clare, en me faiſant paſſer les différentes Pieces, dont je publie la Traduction, m'a fait préſent de ſon Portrait en médaillon. Je ne pouvois répondre à cette politeſſe, d'une maniere plus digne de lui & de moi, qu'en le faiſant graver, pour le mettre à la tête de ce Volume, comme il eſt à la tête du texte Anglois; & je goutois d'avance le plaiſir de faire connoître, plus particuliérement, un

homme qui a rendu un ſervice eſſentiel à l'humanité. Je comptois auſſi faire copier deux planches anatomiques, repréſentant les *glandes ſalivaires* & les *houppes nerveuſes des levres ;* leſquelles planches, qui accompagnent la *Méthode nouvelle & facile de guérir la Maladie Vénérienne*, en Anglois, ont été faites dans l'intention de faciliter l'intelligence de la théorie de l'abſorption.

Mais un jour, je reçus d'Angleterre, un paquet, contenant ſix cuivres gravés ; ſavoir :

Celui du Portrait de l'Auteur ;

Celui du Portrait du célebre Docteur HUNTER ;

Ceux des deux planches anatomiques ;

Celui d'une charmante allégorie de *l'Amour, piqué par une abeille, & pleurant dans les bras de ſa Mere, qui appelle Mercure à ſon aide, & que celui-ci renvoie à la Méthode d'abſorption, en lui montrant du doigt l'Auteur ;*

Enfin le cuivre d'une médaille, repré-

ſentant d'un côté la figure d'une perſonne traitée par les Méthodes ordinaires, & de l'autre côté la figure d'un malade traité par celle de M. Clare.

Reconnoiſſant, comme je dois l'être, de procédés auſſi généreux, je n'ai pas voulu jouir ſeul. En conſéquence, j'ai fait imprimer, ſur le frontiſpice, cette derniere gravure, c'eſt-à-dire, la médaille : elle y tient lieu d'un fleuron.

La jolie *allégorie de l'Amour & de Vénus*, ſe voit ſur la premiere page du texte, où elle ſert de vignette.

Le Portrait de M. Clare eſt en tête du Volume ;

Et les planches anatomiques ſont placées à la ſuite de la Préface de l'Auteur.

Quant au Portrait du Docteur Hunter, j'en ai fait tirer des épreuves, que l'on peut voir chez le Libraire qui vend cet Ouvrage, M. Froullé. Il en procurera à ceux qui ſeront curieux de poſſéder l'image de ce ſavant Médecin, Accoucheur de la Reine d'Angleterre ; recom-

mandable par ſes connoiſſances profondes, & célebre dans toute l'Europe par le *Cabinet d'Hiſtoire-Naturelle*, le plus ſuperbe qui ſe ſoit jamais vu au pouvoir d'un Particulier.



MÉTHODE
NOUVELLE ET FACILE
DE GUÉRIR
LA MALADIE VÉNÉRIENNE;

Par l'introduction du mercure *dans le systême de la circulation, à travers les orifices des vaisseaux absorbants de l'intérieur de la bouche.*

Par M. P. Clare, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, sur la troisieme Edition.

Omnipotentis Dei est sontes castigare : Nostrûm verò miseris pro virili succurrere, atque ægris opem ferre. *Sydenham.*

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

La *Méthode d'introduire le* mercure *dans le ſyſtême de la circulation, par les vaiſſeaux abſorbants, au moyen de frictions faites ſur les ſurfaces internes de la bouche*, Méthode que j'ai imaginée, préſentant des avantages que l'on ne peut conteſter, je crois ne pouvoir me diſpenſer de la recommander à tous les Praticiens, comme digne de leur attention, & méritant d'être eſſayée ſans eſprit de parti.

Quoiqu'au premier coup-d'œil, je paroiſſe me rendre coupable de préſomption, parce que je m'écarte des voies ordinaires de la pratique, cependant, avec un peu de réflexion, on ſera convaincu que c'eſt manquer à la Société, & s'en déclarer un Membre inutile, que de ne point communiquer ſes obſervations & ſes découvertes au Public, ne fût-ce que pour exciter l'eſprit

de recherche & d'émulation dans ceux qui, ayant plus de talents, peuvent les améliorer & les porter à leur perfection.

M. CRUIKSHANK, ayant vu plusieurs de mes malades avant le traitement, pendant l'administration de ma Méthode, & après leur guérison, je renvoie le Public, pour plus grande satisfaction, au témoignage de cet ingénieux ami (1).

---

(1) « Je déclare, dit M. CRUIKSHANK, dans une *Lettre*, imprimée, *sur la Méthode nouvelle & facile d'introduire le mercure dans le systême de la circulation par le moyen de l'absorption*; je déclare, dis-je, sérieusement, que dans une affaire de cette importance, où la santé de plusieurs millions d'hommes, & ma propre réputation, peuvent être intéressées, aucun motif ne pourroit me porter à recommander une Méthode, qu'intérieurement je saurois de n'être pas suivie de succès. »

« Le pivot sur lequel roule votre Méthode, est la propriété absorbante du corps humain. Vous affirmez que le *calomélas* est absorbé par les vaisseaux lymphatiques de la bouche; je ne trouve aucune difficulté à le croire, & je vois avec plaisir que cette poudre, comme beaucoup d'autres, peut être absorbée par les surfaces du corps. »

« Mes expériences, aussi loin que j'ai pu les porter, confirment votre pratique. »

Car je commençois le plus ſouvent par engager ces malades à ſe rendre chez M. le Docteur HUNTER, où ce Médecin, ainſi que M. CRUIKSHANK les examinoient ſévérement avant que de procéder à leur traitement; & c'eſt d'après cela que

---

Dans la premiere Edition de cette Lettre, ce même Auteur me diſoit : « J'avoue que je ſuis aujourd'hui plus » que jamais diſpoſé à croire que votre Méthode aura du » ſuccès. Mais une choſe dont je ne doute pas, c'eſt qu'elle » jettera du jour ſur la doctrine moderne de l'abſorption, » & qu'elle peut conduire à des découvertes ultérieures » très-importantes. » Et dans la ſeconde Edition, il ajoute : « J'ai examiné, Monſieur, avec toute l'atten- » tion & toute l'impartialité dont je ſuis capable, le mé- » rite que peut avoir la Méthode, que vous propoſez pour » introduire le *calomélas* dans la circulation, par la ſur- » face interne de la bouche. Cette idée m'a d'abord frappé : » je regarde vos ſuccès comme plus que probables, & je » ſuis ſûr que vous avez réuſſi. Si même dans la prati- » que, il ſe préſente des objections plus fortes que celles » dont j'ai fait mention; car quelle Méthode n'a pas ſes » contradicteurs? vous aurez toujours eu le mérite, quoi » qu'il arrive, d'avoir ſuggéré une idée ingénieuſe; d'a- » voir travaillé à vous rendre utile dans votre profeſ- » ſion; &, ſi j'en crois mon preſſentiment, d'avoir jetté » pour l'avenir, les fondements d'une excellente pratique » dans la Chirurgie. »

ces Meſſieurs me donnoient les aſſurances, les moins équivoques, de leur approbation en faveur de ma Méthode.

Mon but, en agiſſant avec autant de circonſpection, étoit non-ſeulement de ſuivre l'idée que je m'étois faite, que de telles meſures ſont néceſſaires à tout homme qui veut donner de lui une bonne opinion au Public, & mériter ſa confiance, mais encore de remplir le déſir que j'avois d'arrêter les traits malins de la cenſure, & de ne pas agir contre la perſuaſion où je ſuis, que la meilleure cauſe reçoit toujours un nouveau poids & un nouveau luſtre, du témoignage de Juges compétents & dignes de croyance.

Je n'ai rapporté que quelques obſervations, choiſies entre un grand nombre de guériſons completes. J'en aurois pu joindre beaucoup d'autres dans cette nouvelle Edition, ſi une collection de cette eſpece ne paſſoit pas, aux yeux des uns, pour une oſtentation, & aux yeux des

autres pour un étalage digne des Empiriques, ſur-tout quand ces obſervations ſont très-nombreuſes & extraordinaires.

Il eſt preſqu'univerſellement reconnu en Médecine, que le *mercure* eſt d'une néceſſité abſolue pour guérir la Maladie Vénérienne; & mon deſſein, en préſentant ce petit Ouvrage au Public, eſt de prouver que l'introduction du *calomélas dans le ſyſtême de la circulation, par le moyen de frictions, ſur la ſurface interne de la bouche*, eſt la meilleure Méthode d'adminiſtrer ce puiſſant ſpécifique (1).

---

(1) Le Docteur Guillaume SAUNDERS, Médecin de l'Hôpital Saint-Thomas, qui a traduit l'Ouvrage de M. PLENCK, intitulé : *Méthode nouvelle & facile d'adminiſtrer le Mercure ;* dit, dans l'appendice : « Si je crois que l'opération » du *mercure*, dans le traitement des ſymptomes particu» liers de maladie vénérienne, peut être aidée par l'*anti» moine*, la *ſalſe-pareille*, le *mézéréon*, le *gaïac*, &c., » je ſuis perſuadé auſſi que les guériſons de ces mêmes » ſymptomes, ont été fauſſement attribuées à ces ſortes » de remedes, & n'auroient pas réuſſi, indépendamment » du *mercure :* & c'eſt d'après certains préjugés, contre » l'uſage de ce minéral, que le Public a été trompé par » des ſpécifiques, vantés avec oſtentation, pour ne pas

Il eſt rare que le Public reçoive favorablement, du premier abord, quelque nouveauté dans une ſcience ou dans un art. Les hommes croient trop ſouvent

---

» contenir de *mercure*, quoique, par des analyſes bien faites, on ait reconnu qu'il en entroit dans la plupart de ceux de ces remedes, qui ont acquis une ſorte de réputation. »

La ſalivation ſubite, qui ne manque pas de ſe montrer de temps en temps pendant l'uſage de ces ſpécifiques prétendus, ne permet pas de douter qu'ils ne contiennent du *mercure*, quoiqu'il y ſoit caché avec beaucoup d'art, & que leurs Auteurs ſoutiennent le contraire avec la derniere impudence.

Le Docteur Guillaume FORDYCE, huitieme remarque de ſes *Recherches ſur la Maladie Vénérienne*, dit : « Le *mercure* ſeul guérit en général la plupart des ſymptomes vénériens : de ſon côté, la *ſalſe-pareille* guérit preſque toujours les ſymptomes qui ont réſiſté au pouvoir du mercure. Il eſt donc probable que l'on peut trouver dans le mercure & la ſalſe-pareille, combinés d'une maniere convenable, la guériſon certaine de tous les accidents que l'on peut dire vénériens. »

Le Docteur Georges FORDYCE, Médecin de l'Hôpital Saint-Thomas, obſerve que « s'il y a quelques ulceres ou quelques ſymptomes qui indiquent que le *virus* a été abſorbé dans la maſſe du ſang, le malade ne peut être certain de ſa guériſon, à moins qu'il n'ait fait uſage de *mercure*. (*Eléments de Médecine Pratique.*)

qu'on veut les tromper; ce qui les porte à rejetter toute innovation, comme enfant de la vanité & de l'impudence. Cependant il y a encore des gens de bon ſens & inſtruits, qui, également lents à cenſurer & à applaudir, demandent des expériences répétées, avant que de condamner ou d'adopter une nouvelle Méthode. J'eſpere parvenir, avec le temps, à me rendre favorable le jugement de ces derniers, & à mériter leur approbation.

L'Inoculation, la plus belle découverte qui ait peut-être jamais été faite, puiſqu'elle a arraché des bras de la mort une infinité d'individus, quoiqu'adoptée preſqu'univerſellement depuis ces derniers temps, a cependant été en butte à mille préjugés, lors de ſon introduction en Europe (1). Il y a, ſans contre-

(1) La double inciſion, dans l'amputation des membres, de préférence à la ſimple, découverte de la plus grande importance en Chirurgie; & l'invention de la ligature des vaiſſeaux ſanguins, pour ſuppléer à l'application du cautere actuel, malgré les avantages évidents qu'elles pré-

dit, une très-grande reſſemblance entre la Méthode d'introduire le mercure par abſorption, & celle de l'inoculation. On ſait à n'en pouvoir douter, que la petite-vérole eſt rendue infiniment plus bénigne, quand elle eſt communiquée par l'inſertion, que lorſqu'elle prend naturellement. Or, ſi le *virus* de la petite-vérole peut être rendu moins nuiſible par l'inſertion, qui eſt une eſpece d'abſorption, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même d'un antidote? Si la moindre quantité de matiere varioleuſe n'eſt pas auſſi à redouter; ſi cependant elle eſt d'une efficacité égale à une plus grande, n'en peut-il pas être de même à l'égard d'un ſpécifique ?

On demande ſi la nouvelle Méthode que je propoſe, réuſſit toujours ? Je répondrai, non; & l'on doit s'y attendre, puiſqu'il eſt de fait que le *mercure* ſeul ne

---

ſentent l'une & l'autre, furent connues très-long-temps avant que d'être employées univerſellement.

guérit pas toujours tous les cas de maladie vénérienne (1). Quand ce minéral guérit, ce qui arrive le plus généralement, c'est, sans contredit, par le procédé de l'absorption, qui le fait pénétrer dans le systême de la circulation, & l'y maintient mieux qu'aucune des Méthodes ordinaires.

On doit encore observer que la négligence des malades à suivre scrupuleusement les conseils des Gens de l'Art, & à prendre les remedes tels qu'ils sont prescrits, les frustre de la plupart des

---

(1) Un Chirurgien qui s'est fait une grande réputation dans le traitement des maladies vénériennes, a observé qu'une trop grande quantité de *mercure* peut en empêcher l'effet. Aussi, quand il voyoit que le malade en avoit pris une certaine dose, il le laissoit reposer pendant quelque temps, & il ne le prescrivoit de nouveau, que quand, disoit-il, il avoit lieu d'espérer qu'il réussiroit. Cette observation paroît très-juste.

Le Docteur Georges FORDYCE dit, dans ses *Eléments de Médecine Pratique.* « Il y a un *maximum* dans la dose » de tous les remedes, de sorte que s'ils sont donnés en » plus grande quantité, leurs effets sont perdus, bien loin » d'être augmentés. »

avantages qu'ils pourroient retirer des moyens qu'on emploie pour les guérir. D'un autre côté, rien de si dangereux, & cependant de si commun que de voir des malades abandonner trop tôt leur traitement, & s'exposer par-là eux-mêmes à n'être jamais guéris.

J'ai quelquefois éprouvé qu'il étoit nécessaire d'administrer, conjointement avec le *calomélas*, une dissolution de *sublimé corrosif*, à la dose d'un *quart de grain* dans cinq ou six gouttes d'eau, que je faisois rouler dans l'intérieur de la bouche; & cela dans l'intention de détruire une affection des glandes salivaires, & de hâter la guérison. Cette addition a procuré l'effet désiré, comme M. Cruikshank peut l'attester. Il est certainement plus convenable de donner le *sublimé corrosif* de cette maniere, que suivant la méthode accoutumée, qui nuit excessivement à l'estomac.

Il n'est pas, selon moi, de préparation mercurielle, mieux adaptée à la Méthode de l'absorption, que le *calomé-*

las.

las (*a*). Peut-être que d'autres préparations de mercure produiroient les mêmes bons

---

(*a*) Le *calomélas* n'eſt autre choſe que le *mercure doux*, ſublimé ſix fois. (Voyez la *Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres*, &c. traduit de l'Anglois, in-4°. tome II, pages 639 & 641, dans le courant de la note.) Après avoir répété, dans cette note, la manipulation pour la confection du *mercure doux*, l'Auteur dit : c'eſt à ce *mercure doux ſublimé ſix fois*, qu'on a donné, d'après TURQUET *de Mayerne*, le nom de *calomélas*.

Mais cette dénomination a été abandonnée par les Médecins du Comité, chargés de revoir la nouvelle Pharmacopée. Voici ce qu'on lit pages 67 & 68 de l'*Expoſition de la Méthode, employée par le Comité, nommé par le College des Médecins, pour revoir cette Pharmacopée.*

« Nous ne nous ſervons plus du terme de *calomélas* : » mais nous preſcrivons, à l'article du *mercure ſublimé* » *doux*, de répéter la ſublimation ſix fois. C'eſt à cette » opération qu'on donnoit ci-devant le nom de *calomélas*. » Et le Traducteur ajoute dans une note.

« Les Auteurs, qui ſe ſont ſervis du terme de *calomé-* » *las*, ont toujours entendu, comme on le dit dans cet » article, le *mercure doux ſublimé ſix fois.* »

On trouve l'explication de ce mot dans RIVIERE, à la fin de ſes Obſervations, ſous le titre d'*Arcana Riveriana*. On l'y nomme *calomélas Turqueti*. Ce qui doit faire juger que TURQUET *de Mayerne*, Médecin, & eſpece d'Empirique, a été un des premiers à donner ce nom, au *mercure doux*, qu'on fait ſublimer ſix fois.

effets; & je ſais, d'après des expériences répétées, que le *ſublimé corroſif* réuſſira

---

Cependant les Médecins Anglois n'ont pas tous déféré à l'avis du Comité, dont il vient d'être queſtion, & le terme de *calomélas* a été employé, au lieu de celui de *mercure doux*, par nombre d'Auteurs, même depuis l'Edition de *la Pharmacopée*, dont nous venons d'annoncer la traduction. M. CLARE l'emploie conſtamment dans ſon Ouvrage, & ne s'eſt ſervi de celui de *mercure doux* qu'une ſeule fois, comme on le verra ci-après page 4.

Voyez l'article *calomélas* du Dictionnaire de JAMES, & l'article *calomel* de l'Encyclopédie, pour l'étymologie de ce mot, &c.

Mais il en eſt de ce remede comme d'une infinité d'autres, qui ne procurent de bons effets, qu'autant qu'ils ſont bien préparés ou bien choiſis; & malheureuſement, comme l'obſerve très-bien le Docteur SCHEWEDIAUER, le *calomélas* n'eſt pas le même dans les différents pays, ni dans toutes les boutiques d'un même pays, ni dans les mêmes boutiques en différents temps. Nous croyons donc devoir rapporter ici, d'après cet Auteur, le procédé par la voie humide, au moyen duquel M. SCHEELE, célebre Chymiſte Suédois, eſt parvenu à ſe procurer le *calomélas* toujours uniforme, & poſſédant toujours le même dégré d'activité.

Ce que l'on va lire eſt extrait de l'Ouvrage intitulé: *Practical obſervations on the more obſtinate, and invétérate venereal complaints*, by B. J. SCHEWIDIAUER, M. D. London, 1784; lequel vient d'être publié en françois

mieux que toute autre, quand on l'administrera d'après les principes de l'ab-

---

ſous le titre de : *Obſervations Pratiques ſur les Maladies Vénériennes;* traduites de l'Anglois de M. Svédiaur, D. M. par M. Gibelin, Docteur en Médecine, Membre de la Société Médicale de Londres, &c. in-8°., à Paris, chez Cuchet, 1785. Le procédé de M. Scheele ſe trouve d'ailleurs inſéré dans les *Actes de Stockholm.*

Prenez de *mercure, révivifié du cinabre*, demi-livre ;

D'*eau-forte* pure, même quantité.

Mettez dans un petit vaiſſeau à long-col, dont vous boucherez l'ouverture avec du papier. Placez ce vaiſſeau dans un bain de ſable chaud. Laiſſez pendant quelques heures, & lorſque l'effervescence ſera ceſſée, & que l'acide annoncera ne devoir plus avoir d'action ſur le mercure, augmentez le feu, juſqu'à ce que la liqueur ſoit ſur le point de bouillir. Entretenez le feu à ce dégré, pendant 3 ou 4 heures, ayant ſoin de remuer le vaiſſeau de temps en temps. Enfin, faites bouillir la diſſolution pendant un quart-d'heure.

D'un autre côté :

Prenez de *ſel marin* le plus pur, quatre onces & demie.

Faites fondre dans 3 ou 4 pintes d'eau.

Mettez cette diſſolution, toute bouillante, dans un vaiſſeau de verre. Verſez doucement & peu-à-peu ſur cette liqueur, la diſſolution mercurielle ci-deſſus, dans le temps qu'elle bout encore, & tenez le vaiſſeau dans un mouvement continuel, pendant tout le temps que ſe fait le mélange. Laiſſez enſuite repoſer.

Quand le dépôt ſera formé, décantez la liqueur claire

ſorption, & qu'on le fera pénétrer à travers les pores de la ſurface fine de la peau

---

qui eſt deſſus. Lavez ce dépôt avec de l'eau chaude. Répétez ces lotions juſqu'à ce que l'eau du lavage en ſorte parfaitement inſipide. Laiſſez égoutter ſur un filtre le précipité obtenu par cette Méthode. Faites-le enfin ſécher à une chaleur douce.

On pourroit ſuppoſer que du moment où l'acide nitreux ceſſe de faire efferveſcence avec le *mercure*, c'eſt qu'il en eſt ſaturé. Mais il s'en faut de beaucoup que cela ſoit ainſi, puiſque l'acide, la chaleur étant augmentée, eſt capable de diſſoudre une très-grande quantité de mercure; avec cette différence cependant, que le mercure, dans le commencement de l'opération, eſt calciné par l'acide, tandis qu'il eſt diſſous enſuite ſous ſa forme métallique par ce même acide. La preuve qu'on peut en donner, eſt que non-ſeulement il s'éleve plus de vapeurs élaſtiques, mais encore qu'en y ajoutant de l'alkali cauſtique ou volatil, on obtient un précipité noir, au lieu que le précipité qu'on en retire par ce même ſel, eſt jaune, quand la diſſolution ne contient que du mercure calciné. Si l'on diſtille ce précipité noir, à un feu doux, il ſe ſublime ſous la forme de mercure coulant, laiſſant une poudre jaune, qui n'eſt autre choſe qu'une partie de mercure, qui, dans le commencement de l'opération, avoit été calciné par l'acide nitreux.

Il eſt néceſſaire, vers la fin de l'opération, de faire bouillir la diſſolution mercurielle, pendant un quart-d'heure, comme on l'a preſcrit ci-deſſus, afin de tenir ce mercure

interne, plutôt que de l'introduire dans l'eſtomac, ou de le faire paſſer par les pores de la peau externe qui eſt très-

---

nitreux dans un état de diſſolution, parce qu'il eſt très-diſpoſé à criſtalliſer.

On trouve ordinairement quelques particules de mercure, qui n'ont point été diſſoutes : cependant il vaut mieux qu'il y en ait trop, que pas aſſez ; parce que plus la diſſolution mercurielle contient de parties métalliques, plus on obtient de *calomélas*. Il faut verſer peu-à-peu & avec précaution, la diſſolution mercurielle dans la diſſolution ſaline, afin de ne pas entraîner les particules de mercure non diſſoutes, & qu'elles ne ſe mêlent pas au mercure diſſous.

Deux onces de ſel commun ſuffiroient pour précipiter tout le mercure employé par ce procédé ; mais alors il peut arriver facilement qu'il ſe mêle à ce précipité quelques portions ſuperflues de ſublimé corroſif, que l'eau eſt ſeule capable d'en ſéparer complétement. Voilà ſans doute pourquoi le mercure précipité blanc eſt toujours corroſif. J'ai éprouvé que le ſel commun poſſede la même propriété que le ſel ammoniac, celle de diſſoudre une grande quantité de ſublimé corroſif. J'emploie donc 4 onces & demie de ſel marin commun, afin qu'il ne reſte rien de corroſif dans le *calomélas*.

Si l'on réfléchit ſur la maniere dont on obtient le *mercure doux* ou le *calomélas*, par la voie ſeche, il ſera facile de rendre raiſon des phénomenes que préſente ce nouveau procédé.

épaiſſe (*a*). Car le point eſſentiel auquel je tiens, eſt plutôt la maniere d'adminiſtrer le mercure, que le choix de telle ou telle préparation de ce minéral.

La peau externe du corps abſorbe l'eau, on n'en peut douter. Cependant il n'y a pas d'apparence, ſelon moi, qu'elle abſorbe le ſel diſſous dans l'eau (*b*). De la diſſolution de *ſublimé corroſif*, frottée ſur la peau externe bien entiere, ne produit aucun des effets du mercure, qui a pénétré dans la circulation, tandis que cette même diſſolution procure ces effets, lorſqu'elle eſt frottée ſur la ſurface de la peau fine de l'intérieur de la bouche (*c*).

Je ſais que les particules du mercure, diviſé à l'infini dans l'*onguent gris*, ſont fréquemment introduites dans les voies

(*a*) Voyez pages 12 & ſuivantes, dans le courant de la note.

(*b*) Voyez cependant ci-après pages 34 & ſuivantes de la *Méthode nouvelle & facile, &c.*, où cette abſorption des ſels paroît prouvée.

(*c*) Voyez ci-après pages 18 & ſuivantes, ainſi que la ſeconde *Lettre : M.* CRUIKSHANK *à M.* CLARE.

de la circulation, par le moyen d'une longue friction. Mais je ſais auſſi que ſouvent, pendant des jours & des ſemaines entieres, elles ſont rejettées & repouſſées par la peau, qui ſe trouve alors d'une texture trop denſe & par-là impénétrable : circonſtance qui juſtifie ce que l'on a dit, que la peau étoit un abſorbant très-incertain. Nous avons donc de fortes raiſons pour préférer l'épiderme interne.

Les Ecrivains ſpéculatifs commencent, en général, par bâtir la théorie de leur doctrine, & ſe mettent enſuite à chercher les faits ſur leſquels ils doivent l'établir. Cet ordre eſt renverſé ici. J'ai d'abord découvert le fait, c'eſt-à-dire, la *nouvelle Méthode d'abſorption*, & j'ai eu le bonheur de l'éclairer enſuite par la Théorie, & de la prouver par l'Anatomie, le raiſonnement & le ſuccès.

On trouvera, dans cette nouvelle Edition, beaucoup de paſſages en faveur de ma nouvelle Méthode, extraits de M.

CRUIKSHANK, dont les *Remarques ſur l'abſorption du corps humain en général, ſuivies d'Expériences ſur la tranſpiration inſenſible*, demandoient à être publiées de nouveau, ne reſtant que très-peu d'Exemplaires de la ſeconde Edition de mon *Eſſai ſur les Abcès, &c.* dans lequel elles avoient été publiées (*a*).

J'ai cru devoir répondre à quelques objections de ceux des Gens de l'Art, qui ont témoigné le plus de bonne foi. Quant aux autres, dont il n'y a qu'un trop grand nombre dans chaque profeſſion, ils ne méritent pas qu'on y faſſe attention.

Non mihi, ſed rationi, aut quæ ratio eſſe videtur
Milito; ſecurus quid mordicus hic tenet, aut hic.

SCALIGER.

C'eſt avec un plaiſir bien ſenſible que

(*a*) On trouvera dans le volume, que nous préſentons au Public, ce petit Ouvrage, mais ſous le titre d'*Obſervations ſur les Abcès, &c.* L'Auteur, dans la troiſieme Edition qu'il en a donnée, ayant ſubſtitué ce titre à celui d'*Eſſai*, qu'il avoit adopté pour les Editions précédentes.

je rends publiquement des actions de graces à plusieurs Praticiens, parmi lesquels il y a des membres de la Faculté, de ce qu'ils ont accordé leur approbation à une Méthode, dont j'avois extrêmement à cœur d'établir le succès d'une maniere fixe & durable. Je me hâte de leur en témoigner ma reconnoissance, par considération pour eux, autant que pour moi, & même pour toute la Société, qui est essentiellement intéressée à cette découverte.

Loin de croire que ceux qui ont adopté cette pratique, soit ouvertement, soit en particulier, aient jamais lieu de craindre d'en être blâmés par la suite; j'ai, au contraire, cette confiance que leur approbation sera aux yeux du Public, une preuve de leur discernement, de leur désintéressement & de leur bonne foi.

J'ai toutes sortes de raisons d'attendre du succès d'une Méthode fondée sur une base anatomique & physiologique, & qui, plus qu'aucune autre, paroît adaptée

à la ſtructure du corps humain ; d'un corps composé d'une variété infinie de *nerfs*, de *fibres* irritables, & de vaiſſeaux, charriant chacun ſon fluide reſpectif, à la maniere d'une machine hydraulique (1).

---

(1) Pour l'inſtruction de quelques-uns de mes Lecteurs, je vais extraire ce que M. CHESELDEN, chapitre douzieme de ſon *Anatomie*, dit d'une maniere générale, mais conciſe, ſur le cours des aliments digérés, ſur la circulation des fluides dans les vaiſſeaux ſanguins, lactés, lymphatiques, & ſur toute l'économie animale.

« Les aliments, étant reçus dans la bouche, y ſont broyés & imprégnés de ſalive, laquelle eſt exprimée des glandes ſalivaires par le mouvement des mâchoires, de la langue & des muſcles qui les mettent en action. Enſuite les aliments deſcendent par le *pharynx* dans l'eſtomac, où ils ſont digérés, au moyen des ſucs gaſtriques, aidés d'une chaleur modérée, & d'une douce trituration. Alors ils paſſent par le *pylore;* entrent dans le *duodenum*, où ils ſe mêlent avec la bile du foie & de la véſicule, & avec les ſucs que fournit le *pancréas*. Ces fluides ſervent à atténuer davantage les aliments déja digérés, & probablement à préparer la ſéparation qui doit ſe faire des parties liquides d'avec les parties groſſieres. Là ils ſont continuellement agités par le mouvement périſtaltique des inteſtins, ainſi que par la compreſſion du *diaphragme* & des muſcles abdominaux. Au moyen de ces forces diverſes, les parties fluides ſont portées aux vaiſſeaux lactés, tandis que

On a avancé que : chercher à rendre la Méthode de guérir la Maladie Véné-

---

les parties groſſieres ſont dirigées vers les gros inteſtins, & delà vers l'*anus*. »

« Le chyle, ou les parties limpides & laiteuſes des aliments, reçu dans les vaiſſeaux lactés, au ſortir des inteſtins greles, eſt porté au réſervoir qui lui eſt propre, & delà dans le canal thorachique, qui le verſe dans la veine ſouclaviere gauche, où il ſe mêle au ſang, & d'où il paſſe avec le ſang dans le cœur. »

« Toutes les veines, qui ſe diviſent en deux branches, c'eſt-à-dire, en veine cave aſcendante, & en veine cave deſcendante, ſe vuident dans l'oreillette droite du cœur. L'oreillette droite ſe décharge dans le ventricule droit, qui chaſſe le ſang, à travers l'artere pulmonaire, dans les poumons. Des poumons, le ſang eſt pompé par les veines pulmonaires, & verſé dans l'oreillette gauche du cœur; delà dans le ventricule gauche, qui le jette dans l'artere aorte, pour être diſtribué dans tout le corps.

Des extrémités des arteres, ſortent les veines & les vaiſſeaux lymphatiques. Les veines reçoivent le ſang, & le portent au cœur. Les vaiſſeaux lymphatiques pompent la lymphe & les autres parties limpides du ſang, & les portent des arteres aux veines & aux vaiſſeaux lactés, où elles ſont mêlées avec le chyle, & paſſent par la ſouclaviere gauche, & delà au cœur. »

« Tous les fluides qui entrent dans l'eſtomac, & pénetrent dans les inteſtins, ſont portés dans les vaiſſeaux ſanguins, d'où la plus grande partie eſt ſéparée & pom-

rienne plus prompte & plus facile, bien loin d'être un bienfait pour la Société, étoit au contraire un tort réel qu'on lui faisoit, puisque c'étoit encourager le vice que d'enlever promptement une maladie qui en est, en quelque sorte, une punition naturelle (1). Il n'y a pas long-temps qu'on

---

pée par des vaisseaux qui leur sont propres. Ainsi l'*urine* est reçue par les vaisseaux des *reins*, la *bile* par ceux du *foie*, &c.; & ces sucs emportent avec eux tout ce qui pourroit nuire à l'économie animale. »

(1) On reprochoit à SYDENHAM d'avoir publié la *Méthode de guérir la Maladie Vénérienne*, & d'en avoir soutenu la nécessité, d'après les principes de la charité chrétienne, que, dans les saintes Ecritures, l'on trouve par-tout inculquée par le précepte & par l'exemple. Il répondit : « *Tradam quæ in hoc morbo observavi atque* » *expertus sum; non quo hominum animos deteriores efficiam, sed ut corpora (quod mihi negotii datum est) reddam saniora. SYDENHAM.* » Epist. 11, resp.

ASTRUC dit, au sujet des préservatifs : « Cependant, s'il existoit quelques remedes de cette espece, je ne saurois m'empêcher de croire que non-seulement il seroit permis aux Médecins, engagés par leur profession à secourir le prochain, de les donner & de les divulguer, mais même qu'ils y seroient obligés en conscience, puisqu'on pourroit, par ce moyen, faire une chose que tous les gens de biens doivent désirer; c'est-à-dire, mettre en assurance contre les dan-

s'étoit adreſſé à une perſonne, élevée en dignité, afin d'obtenir un privilege pour un *Préſervatif Anti-Vénérien :* le ſuppliant fut refuſé; on dit en même-temps qu'on donneroit toutes ſortes d'encouragements à ceux qui propoſeroient des remedes pour guérir cette maladie, mais jamais pour les remedes préſervatifs, ſi toutefois il y en a qui doivent mériter ce nom.

(*a*) Après avoir perfectionné la maniere

---

gers de la contagion-vénérienne, tant de nourrices qui allaitent des enfants gâtés ou ſuſpects; tant d'enfants qui reçoivent le lait de nourrices gâtées ou ſuſpectes; tant de femmes, obligées par le devoir du mariage, d'habiter avec des maris qui ſe trouvent infectés. Comme c'eſt, ſans les avoir mérités, que toutes ces perſonnes ſont attaquées de maux vénériens, ce ſeroit une charité digne de louange, que de pouvoir les en garantir.

Une prompte adminiſtration des remedes eſt particuliérement néceſſaire dans cette maladie, qui a une reſſemblance, en quelque ſorte frappante, avec une étincelle de feu, qu'il eſt plus aiſé d'éteindre que la flamme. Une mauvaiſe honte empêche ſouvent qu'on ne demande immédiatement du ſecours.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat. HORAT.

(*a*) Ce qui ſuit, ſervoit en partie de Préface à la qua-

d'administrer la *Méthode d'absorption*, & après nombre d'essais qu'en ont faits différents Praticiens, j'ai le bonheur de la voir triompher, & de la savoir bien établie dans l'opinion du Public, malgré les oppositions qu'elle a essuyées de la part de quelques-uns de ceux qui passent pour être les aigles de leur corps. Quand on réfléchit sur les accidents, occasionnés pendant plusieurs siecles par l'usage inconsidéré du mercure, il paroît bien plus extraordinaire qu'une Méthode, fondée sur des principes absolument différents de ceux qui ont prévalu jusqu'à présent, & entiérement favorables à la constitution humaine, ait été reçue froidement par quelques Membres de la Faculté.

Aussi j'avoue, avec plaisir, que j'ai de

---

trieme Edition du *Traité Pratique de la Gonorrhée*, qu'on trouvera ci-après. Mais, comme il a un rapport direct avec la *nouvelle Méthode d'administrer le mercure*, nous avons cru que nous le mettrions à sa vraie place, en le faisant suivre ce qui vient de précéder.

fortes obligations aux Médecins de bonne foi, mes Correſpondants, qui, guidés par le ſeul bien de l'humanité, & n'ayant en vue que la guériſon de leurs ſemblables, ſe ſont volontairement établis les défenſeurs d'une cauſe, dont ils avoient conçu une bonne opinion, & dont aujourd'hui ils ont conſtaté l'avantage par leurs propres expériences; quoique cependant il ſoit prouvé, par l'Hiſtoire de tous les ſiecles, que le perfectionnement, de quelque genre qu'il ſoit, ne marche d'abord que lentement, parce qu'il eſt arrêté dans ſa courſe par les vues d'intérêts divers qui menent les hommes.

Ma nouvelle Méthode, ayant donc mérité les plus grands applaudiſſements de la part des Médecins & des Chirurgiens les plus célebres, j'ai craint que le Public ne perdît l'avantage & moi la gloire, qui doivent réſulter de leurs opinions & de leur approbation. En conſéquence, j'ai pris le parti de publier leurs Lettres, parce que leurs ſentiments & leurs opi-

diſpenſer de s'en rapporter à leur déciſion.

J'ai remarqué, dans la premiere Edition, que, ſelon ma Méthode, on retire de grands avantages des préparations ſalines de mercure, leſquelles, par leurs qualités réſolutives, ſont bien plus promptement abſorbées que les poudres non ſolubles. Les remedes les plus âcres de cette claſſe, s'ils ſont mélangés d'une maniere convenable, & à l'aide de la ſalive, peuvent être employés avec ſureté ſur la ſurface de la langue, obſervant d'être un certain temps ſans avaler la ſalive.

Il eſt impoſſible de ſpécifier la doſe particuliere de ces remedes mercuriels, pour chaque individu, parce qu'ils operent diverſement, relativement à la conſtitution du ſujet. Nous commençons toujours par de très-petites doſes, que nous augmentons juſqu'à ce que nous ayons obtenu les effets déſirés.

C'eſt avec beaucoup de plaiſir, que je me vois dans le cas d'ajouter, d'après des témoignages authentiques, que d'autres

remedes, la *poudre de James*, par exemple, mais ſur-tout ceux qui ſont ſous forme ſaline, preſcrits pour diverſes eſpeces de maladies, ont été appliqués ſur la ſurface interne de la bouche, & abſorbés avec le plus heureux ſuccès.

Hoc ore abſorpto fugiunt pallorque ſituſque,
Membraque luxuriant.

Le Docteur HOME, Profeſſeur Royal à Edimbourg, a ordonné, dans ſon infirmerie, une ſuite d'expériences ſur ma nouvelle Méthode, & il me mande qu'elles ont prouvé, de la maniere la plus claire, en ſa faveur. Il en donnera le détail dans un Ouvrage, qu'il ſe propoſe de publier bientôt. Il faut convenir en l'honneur de l'Ecoſſe, que les Médecins y montrent plus de zele pour les progrès de la Médecine, que dans toutes les autres Provinces de ce Royaume.

J'ai inſéré, dans cette nouvelle Edition, ainſi que dans les précédentes, quelques extraits de pluſieurs Ouvrages modernes, non

dans la vue unique d'augmenter le mien ; n'ayant penſé, & ne m'étant étudié, au contraire, qu'à le reſſerrer, mais pour l'améliorer, l'enrichir & le mettre dans le cas de mériter plus de confiance.

Lorſque la premiere Edition de mon Livre parut, quelques critiques ont trouvé mauvais que j'y aie inſéré des citations, des obſervations, &c. Je mériterai probablement le même reproche aujourd'hui (1). Cependant, ce qui peut paroître déplacé aux uns, peut être regardé par d'autres comme un mélange utile.

Si illum objurges, vitæ qui auxilium tulit,
Quid facias illi, qui dederit damnum aut malum?
TERENT. Andriæ.

---

(1) Je conviens qu'on peut ſupprimer les citations dans un Ouvrage, & renvoyer le Lecteur aux Livres mêmes. Mais parmi les jeunes Chirurgiens, qui peuvent ſe procurer le mien, tous aſſurément n'auront pas ces différents Ouvrages. D'ailleurs mes Extraits étant tels qu'ils ne peuvent que faire honneur à leurs Auteurs, je dois être diſpenſé de juſtifier la liberté que j'ai priſe avec eux.

LETTRE

D'un Médecin de Londres à un de ſes Amis de Province, ſur la nouvelle Méthode, *imaginée par M.* CLARE, d'adminiſtrer le Mercure par l'abſorption des ſurfaces internes de la bouche.

MONSIEUR,

C'EST, ſans doute, avec un certain plaiſir que l'on ſe livre à rechercher l'origine & les progrès d'une invention utile; mais, comme il eſt en général impoſſible de trouver la véritable cauſe qui a donné lieu à une découverte, ou de tracer la route qui l'a conduite à ſa perfection, il arrive que le déſir qui nous anime alors, eſt rarement ſatisfait. Cependant, jaloux de contenter votre curioſité, je vous envoie quelques détails ſur la *nouvelle Méthode d'adminiſtrer le mercure dans la maladie vénérienne;* Méthode qui, depuis quelque temps, fait

dans cette Capitale, le ſujet de toutes les converſations, & donne lieu à des diſcuſſions très-intéreſſantes.

Il eſt aujourd'hui preſque univerſellement reçu, que le poiſon virulent de la maladie vénérienne, s'eſt répandu en Europe, vers la fin du quatorzieme ſiecle, par les premiers Aventuriers, qui ont découvert le continent de l'Amérique; & il eſt permis de douter ſi l'introduction d'une telle peſte, qui empoiſonne immédiatement les ſources de la vie, ne fait pas plus que contre-balancer tous les avantages que l'on a retirés de la découverte de cette quatrieme partie du globe. La contagion de cette terrible maladie s'étendit bientôt ſur toute l'Europe, & depuis elle n'a point ceſſé d'exercer ſes ravages ſur les habitants de ces contrées.

Ce poiſon cruel n'eſt cependant pas ſans antidote. Il eſt même probable que le *mercure*, s'il eſt adminiſtré avec prudence, eſt capable de guérir la maladie vénérienne, à quelque dégré qu'elle ſoit

parvenue ; & une chofe à remarquer, c'eft que les Pays d'où elle eft originaire, font ceux qui fourniffent cet antidote en plus grande abondance.

Le pouvoir qu'a le mercure fur cette maladie, feroit peut-être toujours refté inconnu, fi dans le temps qu'elle s'eft manifeftée en Europe, il n'eut exifté un *Paracelfe*, Empirique hardi, qui, méprifant la pratique timide des Médecins de fon temps, s'annonçoit pour faire des guérifons miraculeufes, par le moyen des remedes chymiques. C'eft lui qui le premier démontra les propriétés du mercure contre certaines maladies, & en particulier contre le mal vénérien.

Depuis ce temps, les Médecins fe font conftamment attachés à imaginer des préparations de ce minéral, & à effayer différentes Méthodes de les adminiftrer. Mais ils ont trouvé que, femblable à tout autre remede actif, fi le *mercure* eft introduit dans l'eftomac, il altere la conftitution, lors même qu'il guérit la ma-

ladie. Le *mercure*, qui a éprouvé des préparations chymiques, ſe trouve, diſent les anciens, transformé en petites fleches, ou en fragments aigus de criſtal, qui déchirent & bleſſent les tuniques délicates de l'eſtomac. Les modernes ne voient, dans ces préparations, qu'un ſel d'une qualité très-âcre. Mais quelle que ſoit l'opinion qu'on adopte, les effets pernicieux du mercure ſont toujours les mêmes.

On a fouillé dans le regne végétal, pour en tirer un antidote plus doux & moins nuiſible à la conſtitution; mais on n'a pas réuſſi. Car ſi quelques plantes, preſcrites conjointement avec le mercure, paroiſſent aider à la guériſon, cependant on n'en peut citer une ſeule, comme remede, comme antidote. Tout ce qu'on a voulu dire de contraire n'a pas détruit cette vérité, qui n'eſt que trop bien atteſtée par l'état déplorable, dans lequel ſont réduits les habitants des Iſles, nouvellement découvertes dans les mers du Sud.

La curiofité infatiable du cruel Européen a porté, parmi ces Peuples, autrefois heureux, cette horrible & dégoutante maladie qui a verfé, au milieu d'eux, la mifere & la mort; & ils ne poffedent aucun moyen capable de s'oppofer à fes ravages.

Le *mercure*, introduit dans l'eftomac & dans les inteftins, ayant des effets déléteres qu'on ne peut contefter, il étoit à défirer qu'on trouvât quelque Méthode plus fure, pour le faire parvenir dans le torrent de la circulation. Cependant, la feule que l'on ait employée jufqu'ici, dans l'intention d'effectuer cette opération, par toute autre furface que celle des inteftins, eft celle des frictions fur la peau avec l'onguent mercuriel. Mais cette Méthode eft fi défagréable, qu'elle ne fauroit jamais être d'un ufage univerfel.

M. Clare a obfervé nombre de cas, où, ne pouvant faire prendre le *mercure* intérieurement, foit à caufe d'une extrême irritabilité de l'eftomac & des in-

teſtins, ſoit parce que les malades avoient une répugnance invincible à avaler ce remede, il ſe trouvoit en même-temps dans l'impoſſibilité d'adminiſtrer les frictions. Il s'eſt donc vu naturellement forcé de chercher quelqu'autre Méthode, plus facile, d'introduire le mercure dans le ſang. Ses connoiſſances anatomiques lui ont repréſenté la ſurface interne de la bouche comme une partie, où un grand nombre de vaiſſeaux abſorbants ont leurs orifices; & delà lui eſt venu l'idée que le *mercure*, appliqué ſur cette ſurface, ſeroit abſorbé avec facilité, & promptement entraîné dans le ſyſtême de la circulation. Auſſi-tôt il conçoit le généreux projet d'en faire l'expérience ſur lui-même.

En conſéquence, il s'applique, à différentes repriſes, une petite quantité de *calomélas* ſur la langue & ſur la ſurface interne des joues, autour du conduit ſalivaire, où les vaiſſeaux abſorbants ſont très-multipliés; il frotte bien cette petite

quantité de mercure avec ſa langue ; il a ſoin de ne pas avaler ſa ſalive, & il voit, à ſa grande ſatisfaction, combien cette Méthode eſt propre à introduire le *mercure* dans le ſang. Il obſerve de plus, qu'adminiſtré ainſi, il a l'avantage de produire l'effet déſiré beaucoup plus promptement, qu'introduit dans l'eſtomac, à quantité égale.

La propriété particuliere de la ſurface interne de la bouche, pour l'abſorption, étant ainſi démontrée, M. Clare eſſaya de donner, de cette maniere, le *calomélas* à ſes malades ; & ſes ſuccès ont pleinement confirmé ſes idées ſur l'excellence de cette Méthode. Auſſi, voyant que le mercure, employé ſuivant ce procédé, étoit auſſi efficace qu'introduit dans l'eſtomac ; voyant en même-temps que cette Méthode eſt exempte de toute eſpece de ſuites fâcheuſes, & ſur-tout des inconvénients attachés aux frictions avec l'onguent mercuriel, il a toujours continué depuis de s'en ſervir.

Diverſes préparations mercurielles ont été adminiſtrées par cette Méthode, & abſorbées preſqu'avec un égal ſuccès. Il y en a même quelques-unes qui, ſtimulant davantage les vaiſſeaux, ſont abſorbées plus promptement que le *calomélas*; mais leur acrimonie, quand elles ne ſont pas preſcrites avec un correctif convenable, eſt capable d'irriter & d'enflammer les parties ſur leſquelles elles ſeroient appliquées.

Cependant M. Clare paroît donner la préférence au *calomélas* & au *mercure calciné* (*a*): ces deux préparations étant

---

(*a*) Le *mercure calciné* eſt la préparation, appellée *mercure précipité per ſe*. Voyez, pour la préparation du *mercure calciné*, la *Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres*, traduite de l'Anglois, in-4°., tome II, p. 647--649. Les Médecins du Comité, chargés de revoir cette *Pharmacopée*, diſent, page lxvij de l'*Expoſition de la Méthode, employée par le Comité pour faire cette reviſion*: « On a propoſé de donner le nom de *mercure* » *calciné*, à ce qu'on appelloit mal-à-propos *mercure* » *précipité par lui-même*; & le Comité n'a pu qu'approuver » un tel changement. »

abſorbées auſſi facilement qu'on peut le déſirer, étant de plus incapables d'offenſer la ſurface interne de la bouche. (Voyez ci-après page 8 & ſuivantes.) Il a obſervé de plus que, ſous cette forme, donné ſelon cette Méthode, & d'après les regles qu'il preſcrit, le *mercure* n'eſt point entraîné par les ſelles, effet qui le rend ſouvent inutile, quand on le fait paſſer par l'eſtomac.

Le *mercure* & ſes préparations ne ſont pas les ſeuls remedes qu'on puiſſe adminiſtrer par la Méthode d'abſorption : le *ſel eſſentiel de quinquina, la poudre de James, &c.* appliqués ſur la ſurface interne de la bouche, ſont également abſorbés, & produiſent les effets ſalutaires qu'on eſt en droit d'en attendre. Auſſi cette Méthode devient-elle très-importante dans nombre de maladies, dont les ſuites ſont ſouvent funeſtes, ſoit à cauſe de la répugnance du malade pour les drogues, ſoit par l'impoſſibilité abſolue qu'il a de les avaler : elle eſt d'ailleurs

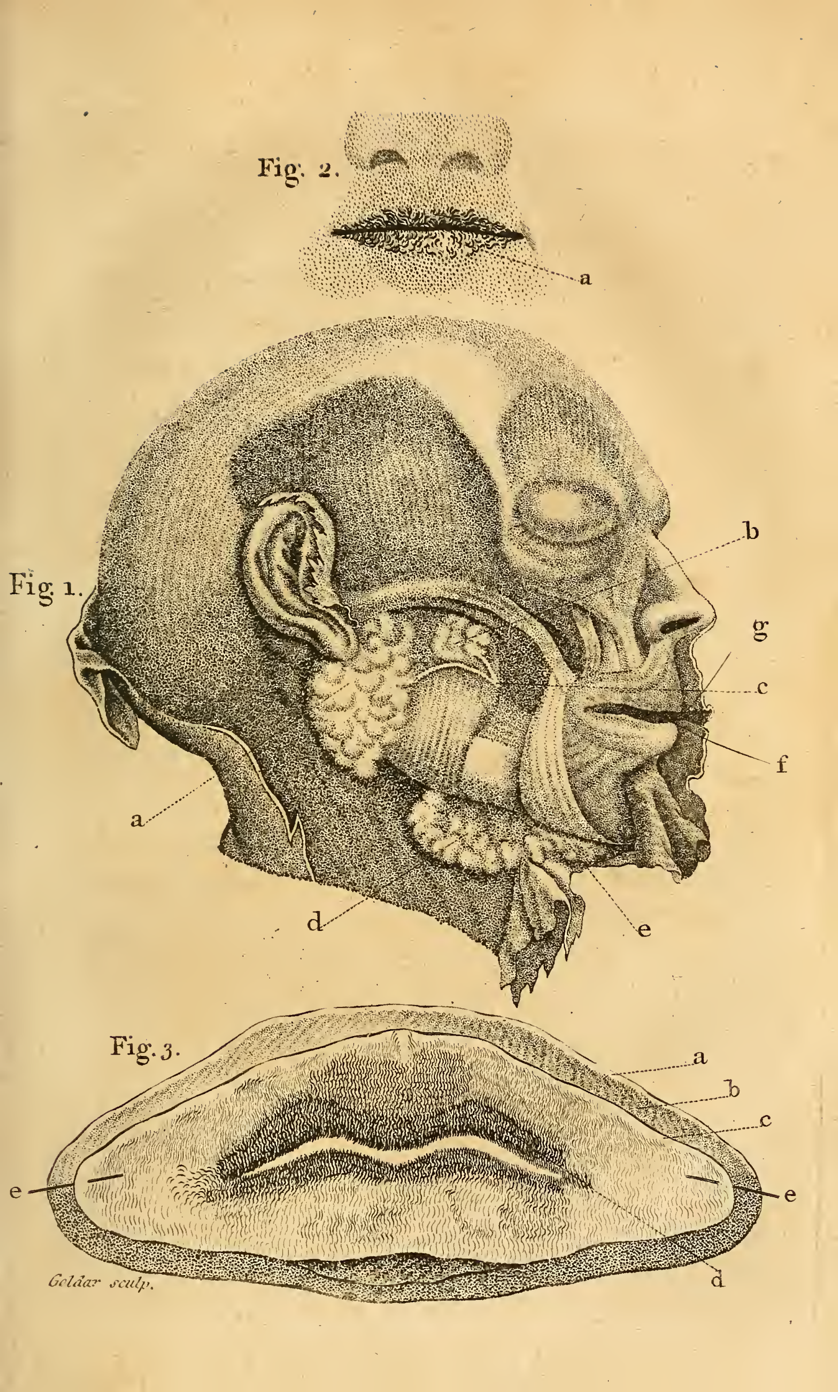
également propre aux enfants & aux adultes.

Quand cette nouvelle Méthode fut rendue publique, ſemblable à toutes les découvertes, elle éprouva beaucoup d'oppoſitions de la part de quelques Médecins & Chirurgiens. D'autres, au contraire, d'une réputation reſpectable, ſe convainquirent de ſon utilité, & prirent ſa défenſe. Ce ſeroit une préſomption de ma part que de vouloir prononcer ſur cette découverte, après les témoignages publics qu'en ont donnés le Docteur HUNTER, M. CRUIKSHANK, & d'autres Médecins du premier mérite, &c. (*a*).

Je ſuis, &c.

(*a*) Voyez les *Lettres adreſſées à M.* CLARE, ci-après, pages 46 & ſuivantes.




Fig. 2.
a
Fig. 1.
b
g
c
f
a
d
e
Fig. 3.
a
b
c
e
e
d
Geldar sculp.

A Microscopic View of the Villi or Packets of Absorbent Vessels &c. — Page XXXII, Pref:



From a Preparation in the Collection of Mr. Sheldon.

Jo.s Shirtt del.t et Sculp.t



EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE PREMIERE.

FIGURE PREMIERE. L'objet de cette figure eſt de faire voir les glandes ſalivaires à nud. C'eſt pourquoi la tête eſt dépouillée de tous les téguments, qui les dérobent à la vue, dans l'état naturel.

a. La glande parotide.

b. Portion de cette même glande qui en eſt ordinairement ſéparée, & qui communique avec elle par un petit canal.

c. Le canal de la glande parotide, dont l'extrémité eſt ouverte dans l'intérieur de la bouche, comme on le voit d'une maniere plus ſenſible, ci-après *figure troiſieme.*

d. La glande maxillaire.

e. La glande ſublinguale.

f. Stilet très-fin, ou ſoie de porc, qui eſt ſuppoſé introduit dans le canal de la glande parotide, pour en montrer la direction.

g. Stilet de même eſpece, introduit dans le canal de la glande maxillaire, pour en montrer également la direction.

Figure ſeconde. L'objet de cette figure, le même que celui de la planche ſuivante, eſt de montrer l'extérieur des levres, dépouillé de l'épiderme.

a. Les houppes, c'eſt-à-dire, les extrémités flottantes des vaiſſeaux ſanguins, abſorbants & nerveux, repréſentés beaucoup plus longs que dans l'état naturel.

Figure troiſieme. L'intérieur de la bouche eſt ici repréſenté de maniere qu'on voit juſqu'aux parties qui couvrent les alvéoles, & qui approchent des dents.

a. La vraie peau coupée dans toute ſon épaiſſeur.

b. La graiſſe ou la membrane adipeuſe.

c. La ſurface interne de la bouche dépouillée de l'épiderme.

d. Les houppes, telles qu'on les voit dans la figure ſeconde, mais moins apparentes.

ee. Stilets introduits dans les canaux des glandes parotides, & déſignant l'ouverture de ces canaux dans la bouche.

PLANCHE SECONDE.

Les levres, dépouillées de l'épiderme, & les houppes nerveuſes repréſentées telles qu'on les voit au Microſcope. Les houppes ſont moins apparentes dans cette planche, que dans la figure ſeconde de la planche premiere, où elles ſont de grandeur démeſurée.

Cette figure a été faite d'après une préparation qui ſe trouve dans la collection de M. SHELDON.





TABLE
DES SOMMAIRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Sommaires.

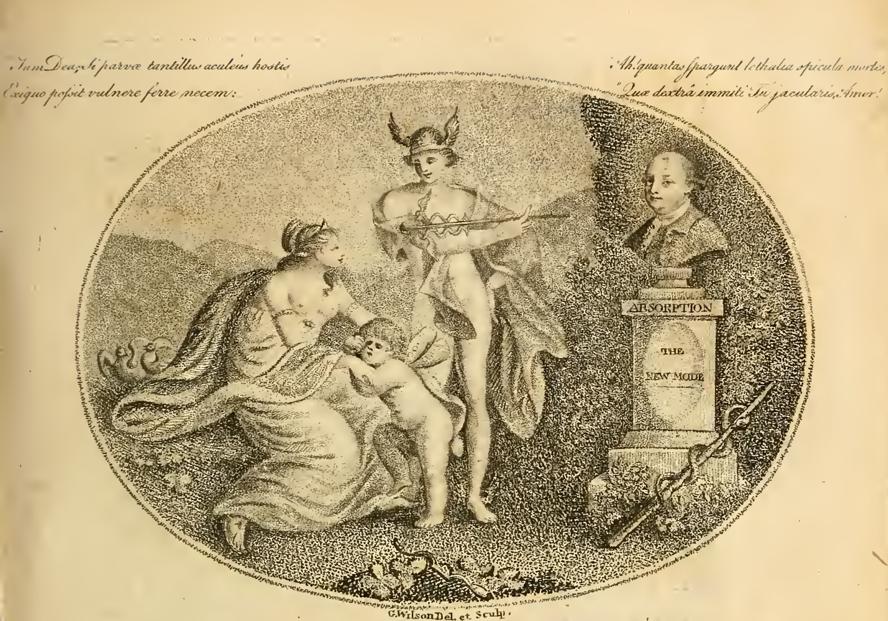
AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES PLANCHES.

LE Portrait de l'Auteur doit être en regard avec le frontiſpice.

Les deux autres planches ſeront placées après la LETTRE qui ſuit la Préface, page lxiij.

La planche où ſont repréſentées trois figures, ſera placée d'abord; on mettra de ſuite l'autre planche où il n'y a qu'une ſeule figure.



CUPID *stung by a* Bee *complains to his* MOTHER, VENUS *calls* Mercury *to his Aid,*
and Mercury *recommends the new mode of Absorption.*

Tho' small is the sting, yet how dreadful ye pain. Ὄλωλα, μᾶτερ, εἶπεν, *Thou too art a Bee, and though little thy dart.*
th' ease, she replies with a smile, to complain; Ὄλωλα, κἀποθνήσκω. *Yet deep is the poison, which stings to the heart.*

MÉTHODE

NOUVELLE ET FACILE

DE GUÉRIR

LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

IL eſt univerſellement reconnu que le *virus vénérien* eſt admis dans le ſang, & circule avec les autres fluides, pendant quelque temps, avant que d'attaquer les ſolides. C'eſt pour cela que, lorſqu'on

veut guérir la maladie vénérienne, il faut introduire le *mercure* dans le torrent de la circulation; au moyen de laquelle il eſt à préſumer que ce *virus* eſt entraîné au-dehors par les glandes ſecrétoires, excrétoires, ſalivaires ou urinaires, ainſi que par celles de la peau ou des inteſtins; & il eſt probable que c'eſt par l'une ou par l'autre de ces voies, que même les ſolides ſont délivrés de ce *virus* (1).

J'ai été conduit, par l'obſervation, à penſer avec beaucoup d'autres Praticiens, que la maladie eſt en bon train de guérir, quand il ſe fait une excrétion de ſalive, ou que les gencives s'amolliſſent : cette circonſtance étant regardée, par le plus grand nombre, comme la ſeule qui puiſſe faire compter ſur la guériſon, parce qu'elle eſt une preuve convaincante, qu'une quantité aſſez conſidérable de *mercure* a été introduite

---

(1) Tout le ſyſtême ſecrétoire, dit M. Plenck, poſſede une irritabilité ſpécifique, qui fait qu'un *ſtimulus* quelconque n'excite point ſon action dans la totalité, mais ſeulement dans quelques-unes de ſes parties. Ceci eſt prouvé par une foule d'obſervations, & peut être regardé comme une vérité. Par exemple, les *cantharides* agiſſent ſpécialement ſur les voies urinaires & ſur les parties de la génération; les *émétiques* ſur l'eſtomac; les *purgatifs*, quoiqu'injectés dans les veines d'un chien, ou appliqués extérieurement ſur le ventre d'un enfant, irritent les inteſtins, & excitent la diarrhée. (Voyez Plenck *ſur le mercure*).

dans les voies de la circulation, & qu'il a agi puissamment sur les glandes (1).

---

(1) « Lorsqu'il y a un peu de douleur ou de chaleur » dans les gencives, on doit s'attendre, dit le Docteur » FORDYCE, à une guérison plus prompte que quand on » n'observe rien de l'un ou de l'autre de ces effets, ou même » que quand il y a une salivation très-copieuse ». (*Vues sur la maladie vénérienne*).

Une assertion générale est que le *mercure*, par son poids, brise la texture du sang, &, par cet effet, appauvrit la constitution. Le Docteur CULLEN est d'une opinion opposée; car il dit : « Il n'y a nulle altération dans le sang » pendant la salivation, & sa viscosité paroît alors aussi » forte que dans tout autre temps ». Et il ajoute : « Après » que l'opération du *mercure* est finie, il ne se manifeste » aucun vice dans le sang. Au contraire, la personne est » en meilleure santé, & donne des preuves d'un état plus » fort ».

BOERRHAAVE regardoit la membrane adipeuse, comme le siege de la maladie vénérienne. Aussi, les remedes qu'il conseilloit, tendoient-ils à fondre toute la graisse. Et lui, & ses disciples n'y réussissoient que trop bien; car leurs malades étoient souvent réduits à un état étique par l'usage long & continu de purgatifs violents & de sudorifiques; méthode trop commune encore aujourd'hui.

BOERRHAAVE, dit le Docteur BROOKES, dans sa *Pratique générale de Médecine*, Vol. II, suppose que la salivation sera infructueuse, si la graisse du sang n'est pas, jusqu'à la derniere goutte, fondue en eau, & ensuite évacuée; si enfin le malade n'a pas atteint la pâleur de la mort.

C'eſt en effet à cette époque, que l'on commence à voir diminuer les ſymptomes vénériens, tels que les tumeurs, les éruptions ou les douleurs, & que le *mercure*, ayant eu une influence viſible, & obtenu une ſupériorité marquée ſur le *virus*, la guériſon eſt, pour l'ordinaire, bientôt parfaite. Le premier but, dans le traitement de la maladie vénérienne, eſt donc d'introduire le *mercure* dans la circulation ; le ſecond de l'y maintenir.

Il y a des Praticiens qui préferent d'adminiſtrer le *mercure* intérieurement, tandis que d'autres s'en tiennent aux frictions externes avec l'onguent mercuriel. Les préparations mercurielles, pour l'uſage intérieur, ſont communément preſcrites en *bols* ou en *pilules ;* formes qui ont été imaginées en médecine, pour épargner aux malades le gout déſagréable qu'ont certaines drogues. Comme quelques-uns de mes malades avoient une égale répugnance pour l'une ou l'autre de ces formes de remedes, je m'aviſai de leur donner le *calomélas* ou le *mercure doux*, dans quelques gouttes de ſirop. De cette maniere, ils le rouloient dans la bouche, dont la ſurface interne abſorboit une grande partie. Auſſi, la bouche donnoit-elle bientôt des preuves de l'effet du *mercure ;* & les ſymptomes étoient guéris très-promptement & radicalement. Voilà ce qui, pour l'introduction du *mercure* dans la circulation, m'a fait depuis préférer ces ſurfaces internes de

la bouche, aux parties plus irritables de l'estomac & des intestins (1).

Je donnois d'abord le *calomélas* en pilules : je donne aujourd'hui le même remede, mais sous une forme bien différente, &, sans contredit, de beaucoup plus avantageuse. Malgré toute la déférence que j'ai pour ceux des Membres de la Faculté, qui sont de bonne foi, je me permettrai d'observer qu'ils ne me paroissent pas suffisamment fondés dans l'attachement exclusif, qu'ils ont toujours eu pour les pilules, qui, très-commodes sans doute dans d'autres occasions, ne paroissent pas convenir pour administrer le *mercure*. 1°. Il est très-difficile,

---

(1) Voici ce que dit le Docteur CULLEN dans ses *Leçons sur l'opération du Mercure.* « Par sa qualité stimulante, il » devient émétique dans l'estomac, tandis qu'il est purgatif » dans les intestins, par cette même qualité. Passé dans le » sang, il est diurétique & sudorifique. En un mot, comme » tous les autres évacuants, c'est un irritant général. » Dans les intestins, le *stimulus* des préparations mercu- » rielles a une action qui produit de grands effets, mais » qui sont bornés aux seuls intestins ; & le *mercure*, » après avoir agi de cette maniere, est emporté, sans » avoir passé dans la circulation ».

» Quand nous purgeons, nous voulons agir sur l'égout » commun du corps ; mais il n'y a que très-peu d'avantage » à retirer du *mercure* employé de cette maniere, parce » que, pour qu'il réussisse, il faut qu'il agisse principale- » ment sur tout le corps en général ».

pour ne pas dire impoſſible, de tellement diſtribuer ce minéral dans chaque pilule, qu'il n'y en ait pas dont la doſe préſente de la différence, & même de l'incertitude. 2°. Il eſt poſſible que les pilules paſſent à travers le corps, ſans avoir été diſſoutes (1). Dans ce cas, le *mercure* ne peut avoir d'effet; & ſi les pilules ſe diſſolvent, ce minéral pince & offenſe l'eſtomac; viſcere de l'intégrité duquel dépend la ſanté (2).

Quand le *mercure* eſt donné conjointement avec l'*opium*, uſage très-commun aujourd'hui, il ne pince pas à la vérité l'eſtomac; mais l'*opium* en particulier nuit à cet organe & à toute la conſtitution en général (3). Ce fait, très-connu, a excité

---

(1) Le Docteur CULLEN & d'autres obſervateurs ont vu des pilules, d'une conſiſtance tenace, faites avec des baumes ou des gommes, paſſer à travers le corps, ſans avoir été décompoſées, ni même altérées.

(2) Les ſels mercuriels pincent & grippent les membranes ſenſibles de l'eſtomac à un tel dégré, qu'ils excitent l'excrétion des ſucs gaſtriques & glanduleux par haut & par bas, ſelon que la force de l'irritation eſt plus ou moins grande. (MÉAD, *Eſſai ſur les Poiſons*).

(3) Je n'ignore pas les vertus & les effets admirables de l'*opium* dans les maladies douloureuſes & déſeſpérées. Mais ſes partiſans les plus décidés ne pourront diſconvenir qu'il ne produiſe les mêmes effets ſur le corps, que les liqueurs ſpiritueuſes fortes, c'eſt-à-dire, le tremblement, le

des plaintes universelles sur les pernicieux effets du *mercure*. Mais, administré selon la nouvelle Méthode, exposée pages suivantes, ses effets sont si doux, qu'il n'a plus besoin du secours de l'*opium*, & que toutes les objections, dont nous venons de faire mention, tombent entiérement.

---

vertige, la foiblesse & l'asthme; raisons pour lesquelles on ne doit pas le donner habituellement dans la maladie vénérienne. Le but que l'on a, quand on joint l'*opium* au *mercure*, est d'empêcher que celui-ci ne passe par les selles: il n'est donc personne qui ne sente la nécessité de prévenir cette évacuation; c'est ce qu'on obtient, sans le secours de l'*opium*, par la *Méthode*, que nous proposons pages suivantes; de maniere que le *mercure* passe dans la circulation, comme cela est nécessaire, & qu'il agit avec toute sa force sur la maladie.



PROCÉDÉ

Pour introduire le Mercure *dans le ſyſtême de la circulation, par le moyen des vaiſſeaux abſorbants de l'intérieur de la bouche.*

Si, après avoir obſervé, dans nombre de circonſtances, que la bouche s'affectoit inopinément, & qu'il ſurvenoit une ſalivation à la ſuite, par exemple, de l'application d'un peu de *précipité rouge*, ou de toute autre poudre mercurielle ſur une plaie, c'eſt-à-dire, ſur une partie dépouillée d'épiderme, on a été forcé de convenir que ces effets ne pouvoient avoir eu lieu que par l'abſorption de la poudre mercurielle dans le ſang; n'eſt-il pas raiſonnable de ſuppoſer qu'une poudre mercurielle quelconque eſt ſuſceptible d'être également abſorbée, ſi elle eſt appliquée ſur les parties les plus minces, les plus fines de l'épiderme, & ſur des ſurfaces internes du corps? (1)

---

(1) Il eſt actuellement reçu univerſellement que toutes les ſurfaces du corps, que tout le tiſſu cellulaire ſont abſorbants. L'eau qui, chez les hydropiques, eſt logée dans la membrane cellulaire, dans le tiſſu adipeux, eſt ſouvent réſorbée. Il en eſt de même du ſang, quand il eſt extravaſé dans les mêmes cellules. L'*échimoſe*, ou l'extravaſion noire

Cette abſorption eſt prouvée par mes expériences, puiſque j'ai obtenu à la bouche les effets ordinaires & puiſſants du *mercure*, & que mes malades ont été guéris de la maladie vénérienne par ma nouvelle Méthode, c'eſt-à-dire :

En prenant au bout du doigt, humecté de ſalive, un demi-grain ou un grain de calomélas; *en le frottant ſur les parties intérieures des joues, autour de la place qu'occupe l'ouverture du conduit ſalivaire de la glande parotide, & en répétant cette opération trois ou quatre fois dans la journée.*

Pour prévenir tous les inconvénients qui peuvent réſulter de la déglutition de cette poudre, je con-

---

de l'œil, donne la même preuve d'abſorption. La peau des paupieres paroît, dans ce cas, d'abord très-noire; au moyen de l'abſorption, elle devient peu à peu jaune, & enfin reprend ſa couleur naturelle. Que l'on frotte le corps avec une ſerviette mouillée, l'on parvient à étancher la ſoif, & le linge devient bientôt ſec par l'abſorption, occaſionnée par le frottement. On ſait que les lavements ſont abſorbés. A l'Hôpital, une malade qui s'étoit coupé la gorge, de maniere que la trachée-artere & l'œſophage étoient attaqués, & que les aliments ſortoient par la plaie, fut nourrie, pendant plus de quinze jours, au moyen de lavements, dont les parties nutritives étoient abſorbées par les vaiſſeaux lactés & abſorbants des inteſtins. Malgré tous les ſoins que l'on prit d'elle, elle violenta ſa plaie, & mourut.

ſeille à mes malades d'appliquer le *calomélas*, principalement ſur l'intérieur des levres, & ſur la ſurface des gencives, parties capables de ſupporter une douce friction. De cette maniere, on ne riſque d'avaler que peu ou point de *mercure*, qui ſe trouve être abſorbé preſqu'en totalité & en très-peu de temps.

Si l'on trouvoit que la ſurface des levres ſeules fût trop peu étendue, pour admettre l'abſorption d'une quantité ſuffiſante de *mercure*, on pourroit faire ces petites frictions ſur la totalité de la ſurface intérieure de la bouche. Mais les frictions répétées, d'un peu de *calomélas*, ſur une petite ſurface, répondent mieux à l'indication, qu'une plus grande quantité ſur une plus grande ſurface; car on peut répéter ces frictions auſſi ſouvent que le requiert l'urgence des cas, & même juſqu'à ce que la bouche ſe reſſente de l'influence du *mercure*.

On emploie le *calomélas* à la doſe d'un demi-grain ou d'un grain à la fois: le malade ne manquera pas d'avaler ou de cracher ſa ſalive, avant que de faire la friction: autrement, à la ſuite de cette opération, il ſe trouveroit accablé par une trop grande quantité de ce fluide. Il faut encore que le malade, après la friction, s'abſtienne de boire pendant une demi-heure & plus, afin que la poudre ne ſoit pas entraînée dans l'eſtomac, avant que d'avoir eu le temps d'être

abſorbée (1). Enfin ſi, après le frottement, la ſalive venoit avec trop d'abondance, il faudroit, pour la même raiſon, que le malade la crachât, plutôt que de l'avaler. Cependant il obſervera, autant qu'il lui ſera poſſible, de ne pas cracher avant que l'abſorption ſoit faite (*a*).

---

(1) M. CRUIKSHANK obſerve que les abſorbants ſe portent ſur les ſolides, auſſi-bien que ſur les fluides. D'après les expériences de M. DU HAMEL, ſur la nourriture des animaux avec la garance, il paroît que les parties de cartilage, qui ſe ſont oſſifiées, étoient devenues rouges. Cette matiere rouge fut donc d'abord abſorbée des inteſtins, par les vaiſſeaux lactés, & enſuite dépoſée ſur les os, par les arteres. Les mêmes expériences apprennent, qu'ayant fait ceſſer l'uſage de la garance, les os de ceux des oiſeaux, qui en avoient été nourris, & qui juſqu'alors paroiſſoient rouges comme de l'écarlate, même à travers leur peau, devinrent en quelques mois parfaitement blancs. De ces obſervations, nous pouvons inférer que la terre des os eſt abſorbée, & que les os eux-mêmes ſont dans un changement perpétuel.

(*a*) Depuis la derniere édition de ſon Ouvrage, l'Auteur a fait imprimer & répandre dans le public, de nouvelles directions pour l'adminiſtration de ſa méthode. Ce ſont des additions à ce qu'on vient de lire. Comme il me les a fait paſſer, je vais en donner la traduction. Dans l'un de ces feuillets volants, on lit ce qui ſuit.

Un gros de *calomélas* étant bien mêlé avec deux gros de *bol d'Arménie*, & employé, comme dentifrice, deux ou trois fois par jour, ſelon les circonſtances, ſuffira ſouvent

On dira peut-être que, par cette méthode, la poudre mercurielle passe également dans l'estomac,

---

seul pour guérir radicalement la maladie vénérienne. Plusieurs autres préparations de *mercure*, administrées de cette maniere, & avec prudence, sous la direction d'un Médecin éclairé & expérimenté, produiront, sans aucun danger, le même bien dans les cas les plus invétérés.

Sur un autre feuillet, également volant & imprimé, se trouve cette autre maniere d'administrer la même méthode.

Prenez un demi-gros de *calomélas;* divisez-en trente paquets, ce qui fera un grain pour chaque paquet, (le gros anglois n'étant que de soixante grains).

Frottez une de ces doses sur la langue tous les matins, après le déjeûné; observant, pendant au moins une minute, de ne pas avaler la salive.

Ce traitement aura bientôt guéri une maladie vénérienne récente. Si elle est grave & opiniâtre, il faudra répéter cette même dose deux ou trois fois par jour, toujours après le repas.

Si la maladie étoit accompagnée de plaies ou d'ulceres, il faudroit répandre, sur ces plaies ou sur ces ulceres, deux ou trois fois par jour, cette même poudre seche, ou humectée, soit avec de l'huile, soit avec de l'eau.

Dans une lettre, en date du 18 Juillet 1784, M. CLARE m'écrit ce qui suit.

Quoique le *calomélas* réussisse dans la plupart des cas, cependant, dans la vérole confirmée, je fais en général usage du *sublimé corrosif*, sous forme de dentifrice, de cette maniere:

Prenez une partie, par ex., un grain de *sublimé corrosif*,

& qu'ainſi, ſans qu'il ſoit beſoin d'abſorption par les ſurfaces de la bouche, elle guérit à la maniere

---

quatre parties, ou quatre grains de *bol d'Arménie*,
deux parties, ou deux grains de *crême de tartre ;*
Mêlez bien enſemble.

La doſe eſt d'un demi-grain environ pour chaque friction.

On le frotte ſur les gencives pendant à peu près quinze ſecondes, & il eſt immédiatement abſorbé. On peut répéter cette friction deux ou trois fois par jour, *pro re natâ.*

Si elle venoit à occaſionner une douleur lancinante ou une excoriation aux gencives, ce qui arrive quelquefois, alors il faudroit en conclure que le remede eſt trop fort ; il ſeroit donc de la prudence de l'homme de l'art de l'affoiblir ou de le diſcontinuer, juſqu'à ce que ces effets fuſſent ceſſés. On empêchera que le malade n'avale ſa ſalive pendant une minute, & même plus, & qu'il ne boive pendant une demi-heure, & même une heure. Il eſt cependant bon d'obſerver que ce remede, à cauſe de ſon activité, ne peut être preſcrit & employé que par un Praticien conſommé.

Je n'ai point, ajoute-t-il, publié encore cette recette ; mais je ne m'oppoſe pas à ce qu'elle le ſoit, vu la quantité d'épreuves qui ont été faites de ſon efficacité.

Enfin, dans une lettre du 18 Octobre, & dans une autre du 26 Novembre, de la même année 1784, il me dit : Qu'il emploie, avec le plus grand ſuccès, le *mercure calciné*, à la place & de la même maniere que le *calomélas ;* que c'eſt une excellente préparation mercurielle ; qu'elle

ordinaire. Quand cela feroit, il n'en feroit pas moins vrai que le malade feroit guéri plus furement que s'il eût pris le remede en pilules, qui, comme nous l'avons fait obferver ci-devant (note 1, p. 6), peuvent paffer à travers le corps, fans être diffoutes.

Mais on obfervera que ceux qui prennent la poudre de la maniere que je le recommande, s'abftiennent, d'après mon confeil, d'avaler leur falive, jufqu'à ce que l'abforption foit effectuée. De plus, la falive, mêlangée avec le *calomélas*, émouffe fa qualité irritante; & fix ou huit grains de cette préparation, pris de cette maniere, ont fouvent un effet moins purgatif, que deux grains donnés en pilules; avantage affurément très-heureux pour nombre de malades (1).

---

n'eft point défagréable, & qu'une petite quantité produit de grands effets.

(1) Selon M. Plenck, un fimple mucilage, même la falive, émouffe le *ftimulus* du *mercure*, & lui conferve en même-temps fes vertus antivénériennes. Le *mercure* éteint par un mucus, & donné intérieurement, ou appliqué extérieurement, paffe plus aifément dans le fang, que le *mercure* crud, ou non éteint.

Le *mercure* a moins d'affinité avec la graiffe qu'avec le mucus. De-là il arrive fréquemment que ce minéral, uni à la graiffe, comme dans l'onguent mercuriel, s'en fépare dans le corps, & fe porte vers les glandes de la gorge & des autres parties. Au contraire, quand le *mercure* eft

Le lecteur ne doit point ſuppoſer que j'aie pour but unique d'exciter la ſalivation, ou que je penſe que le *virus* vénérien eſt plus promptement détruit par le flux abondant de la ſalive, que par toute autre ſecrétion (1). Mais il me ſemble que la

---

éteint par un mucus, il ſe mêle facilement avec tous les fluides de notre corps, &, par ces raiſons, parcourt ſurement avec eux tout le ſyſtême vaſculaire, & ſe trouve être également diſtribué dans toutes les parties. Comment le *mercure* agit-il ſur le *virus* vénérien, pour en triompher? C'eſt ce qu'on ne pourra décider que quand la nature de ce *virus* ſera bien connue.

Quoique, par l'analyſe, l'on n'ait encore découvert, ni le *virus*, ni l'antidote dans le ſang, cependant l'on a tout lieu de croire, d'après certains faits, qu'ils y circulent l'un & l'autre.

Je terminerai cette note, en adoptant les ſentiments & les expreſſions de M. Plenck, qui dit : « Ce que j'ai » avancé, concernant la théorie de la ſalivation, je ne » fais pas difficulté de le ſoumettre, comme hypothétique, » au jugement des gens inſtruits, & j'éprouverois une » grande ſatisfaction, ſi quelqu'un trouvoit & démontroit » une meilleure théorie ſur l'action admirable du *mercure* ». J'ajouterai : & une méthode plus ſalutaire & plus ſure, que celle que je préſente.

(1) J'ai l'expérience que, par cette méthode, les autres ſecrétions, ainſi que le flux ſalivaire, ont ſouvent été mis fortement en action. Le *mercure* agit puiſſamment comme diaphorétique & comme diurétique. Ce qui me

quantité de *mercure*, néceſſaire pour arrêter les progrès de cette maladie, & pour en faciliter la guériſon, doit produire cet effet, c'eſt-à-dire, la ſalivation, chez la plupart des ſujets. Au reſte, la ſalivation, quand elle a lieu, pendant le traitement que je propoſe, eſt ſi douce, qu'il eſt rare qu'elle incommode le malade, ou qu'il ſoit néceſſité de reſter dans l'appartement; & il ſeroit difficile de s'en appercevoir, pour peu qu'il prît de précautions pour empêcher qu'elle ne fût remarquée. Il y en a même beaucoup qui ont pris du *mercure* de cette maniere, en très-grande quantité, ſans avoir ſalivé abſolument, & qui, malgré cela, ont parfaitement guéri.

Il vaudroit mieux, après tout, courir les riſques d'un léger ptyaliſme, où d'un léger gonflement de gencives, qui prouve également que le *mercure* a pénétré dans la circulation, que de ne pas prendre

---

rappelle ce que le Docteur HUNTER nous diſoit dans ſes *Leçons ſur la circulation du ſang :* « Faites une ouverture, par laquelle vous puiſſiez injecter un fluide, ou purgatif, ou diurétique, ou qui ait toute autre vertu; ce liquide n'agira que ſur les glandes qui lui ſeront appropriées; c'eſt-à-dire, qu'il purgera, fera vomir, ou ſaliver, ou uriner, &c. ſelon ſa qualité ». Informé que ces expériences ont été faites par M. *Jonh* HUNTER, je ſaiſis l'occaſion de le publier ici. Je ſerois très-fâché qu'on me ſuſpectât d'omettre, avec intention, de rendre à ce célebre Chirurgien ce qui lui appartient.

une quantité ſuffiſante de ce médicament. La rapidité avec laquelle les ſymptômes vénériens guériſſent, dès que la bouche & les gencives ſont affectées, même à un dégré très-léger, m'autoriſe à regarder cette pratique comme ſure & néceſſaire; & entretenir cet état de la bouche, juſqu'à ce que les ulceres ſoient entiérement guéris, & que toutes les duretés de la peau, qui ſont les vraies preuves de l'exiſtence du *virus*, ſoient fondues; c'eſt, ſelon moi, le ſeul moyen efficace de prévenir le retour de la maladie.

Toutes les fois que j'ai procuré la ſalivation, les ſeuls accidents, qui ſoient ſurvenus, ont été une inflammation, ou quelques excoriations dans l'intérieur de la bouche; mais elle n'a jamais produit de ces ulceres, ſi communs à la ſuite des autres méthodes.

Si l'on applique un ou deux grains de *calomélas* ſur le prépuce ou ſur les grandes levres, on occaſionne quelquefois la fétidité de l'haleine & une légere ſalivation; & ce moyen, ajouté à ma méthode, avance ſinguliérement la cure, non parce qu'il agit comme feroit un topique, mais comme produiſant une nouvelle abſorption dans le ſyſtême de la circulation (1).

---

(1) On peut employer le *mercure* de cette maniere, deux ou trois fois par jour, peu à chaque fois, étendu légé-

RÉFLEXIONS

De M. Cruikshank.

1°. *Sur la Méthode de guérir par abſorption.*

« L'On peut concevoir, ſelon moi, que l'abſorption s'exécute à-peu-près de la maniere ſui-

---

rement ſur la partie, ou humecté avec la ſalive. Outre l'utilité, dont je viens de parler, il agit encore comme préſervatif, & peut-être plus ſurement que beaucoup de ceux qu'on propoſe dans cette intention.

« On convient généralement aujourd'hui que la ſalivation n'eſt pas néceſſaire pour la guériſon de la maladie vénérienne ; qu'elle nuit fréquemment à la conſtitution ; qu'elle expoſe les malades à nombre d'accidents, & qu'elle nous gêne dans l'emploi de la quantité néceſſaire de *mercure*, qui, par ſon moyen, eſt évacué trop promptement & avant que la guériſon ſoit effectuée. De plus, on voit tous les jours, dans la pratique, des cas où l'on eſt obligé de revenir à d'autres traitements, après avoir éprouvé pluſieurs fois infructueuſement la ſalivation. Comme on ne ſeroit pas fondé à ſoutenir que les véſicatoires ne peuvent être utiles, dans la guériſon des fievres, ou des inflammations locales, ſans produire la ſtrangurie ; de même on ne ſauroit dire que le *mercure* ne peut guérir la maladie vénérienne ſans cauſer la ſalivation. L'uſage abondant de la gomme arabique & des autres mucilages corrige,

vante. Les vaiſſeaux abſorbants ont des tuniques fibreuſes, irritables & muſculaires. Les parties

---

» d'après les mêmes principes, l'acrimonie inflammatoire, » cauſée par le *mercure*, comme par les véſicatoires ». (Voyez le Docteur SAUNDERS, *Appendice ſur* PLENCK).

Le même Auteur dit encore : « Il y a cinq choſes à » déſirer avant que la maladie vénérienne ſoit parfaitement » guérie par le *mercure* : 1°. qu'il ſoit poſſible d'intro- » duire, dans le corps, autant de ce minéral qu'il eſt » néceſſaire pour en arrêter les progrès & chaſſer le *virus* » qui y exiſte ; 2°. que le *mercure* ſoit donné ſous une » telle forme, qu'il puiſſe circuler dans les plus petits » vaiſſeaux ; 3°. qu'il ſe mêle à chaque particule de nos » fluides ; 4°. qu'il reſte uni avec ces fluides pendant » un aſſez long temps, & qu'il circule avec eux ; 5°. » enfin, que le *virus* ſoit évacué conjointement avec » le *mercure*, par les excrétions naturelles. Il obſerve » de plus, que la ſalivation entraîne beaucoup d'in- » convénients ; qu'elle eſt dangereuſe ; qu'elle ne procure » point une guériſon certaine ; qu'elle n'eſt pas critique ; » qu'elle ne peut être excitée chez tous les ſujets, & » qu'elle n'eſt néceſſaire à aucun. Ses inconvénients ſont » palpables, & ſes dangers évidents, par les fievres, les » diarrhées, les dyſenteries, le crachement de ſang, » &c. &c. qui ſurviennent ſouvent, comme ASTRUC » l'atteſte. Elle n'eſt pas néceſſaire, puiſque de ceux qui » ont été très-malades, il y en a qui ont été guéris ſans » ſalivation ; & le *mercure*, ainſi que le *virus*, ſont éva- » cués plus facilement & d'une maniere plus convenable,

musculaires étant irritées, se contractent en général, dans l'état de santé, pour se dilater bientôt après. Quel que soit le corps que l'on veut faire absorber, il faut qu'étant appliqué sur la surface

---

» par les excrétions ordinaires, telles que la sueur, les » selles & les urines ».

Le Docteur FORDYCE observe que, dans les premiers temps, les Médecins furent très-soigneux d'exciter la salivation au plus haut dégré; sans quoi ils ne croyoient pas la guérison certaine. Depuis, ils se sont contentés de la sueur, ou d'une évacuation abondante d'urine. Aujourd'hui, ils sont satisfaits, si, après l'usage d'une quantité donnée de *mercure*, les glandes salivaires sont seulement affectées, & s'il s'échappe, soit par la transpiration, soit par les urines. Je pense assez comme ces derniers; excepté que, quand il y a une légere excoriation, ou un peu de chaleur sur les gencives, je compte plus sur la guérison, que quand il n'y a pas de salivation, ou quand elle est trop copieuse. M. CRUIKSHANK dit qu'il a vu peu de malades, parfaitement à l'abri de rechute, s'ils ont été guéris sans affection plus ou moins considérable à la bouche.

« Dans la maladie vénérienne, gagnée pour la seconde, pour la troisieme fois, &c. le *mercure* ou ses préparations sont des remedes dont dépend la guérison. La pratique générale étoit de prescrire ces remedes jusqu'à exciter la salivation; mais l'expérience a prouvé qu'elle n'étoit nullement nécessaire, & que nombre de fois cette maladie a été guérie par le *mercure*, donné comme altérant, sans que la bouche ait été absolument affectée. » (*Formules de remedes*).

abſorbante, il ſoit mis en action, ou par la preſſion de l'air atmoſphérique, ou par le mouvement périſtaltique de l'eſtomac & des inteſtins, ou par les mouvements de la reſpiration & de la pulſation des arteres voiſines, ou enfin, par la contraction des parties muſculaires en général. »

« La matiere à abſorber étant miſe en contact avec l'orifice d'un vaiſſeau abſorbant, l'irrite. Le premier effet de cette irritation eſt la contraction; & comme, par une ſuite néceſſaire de cette action, le vaiſſeau ſe reſſerre, le fluide ou ce qu'il contenoit pénetre avec précipitation. »

« L'orifice du vaiſſeau abſorbant ſe trouvant bientôt dilaté, forme un vuide, dans lequel entre la matiere à abſorber, qui, irritant de nouveau le vaiſſeau, l'oblige à ſe contracter. Cette contraction non-ſeulement pouſſe & fait entrer les parties de cette matiere, mais encore fait de la place pour une quantité nouvelle qui vient après: & c'eſt peut-être de cette maniere que tous les corps, qui en ſont ſuſceptibles, ſont abſorbés par toutes les ſurfaces ». (Voyez la note *a*, ci-après, pages 24 & ſuivantes).

M. Hunter a examiné un vaiſſeau abſorbant dans les poumons d'un animal qui vivoit encore; & il penſe qu'il abſorbe les fluides ou les ſolides de la même maniere que les Sang-ſues,

par exemple, ou les Chenilles, prennent leur nourriture.

M. Cruikshank ajoute ce qui ſuit:

« Il eſt de toute probabilité, d'après l'analogie, » que le *calomélas*, frotté dans l'intérieur de la » bouche, eſt ſuſceptible d'être abſorbé.

» L'abſorption du *calomélas*, par l'intérieur » de la bouche, ainſi que vous le preſcrivez, » paroît inconteſtable, d'après le témoignage de » la plupart de vos malades ». (1)

---

(1) Un de mes malades dit à M. Cruikshank, qu'il avoit frotté huit grains de *calomélas* à la fois, & qu'il avoit répété cette doſe, ſans avoir ſouffert, ſans avoir reſſenti de coliques & ſans avoir été purgé. « Dans quelle » autre ſuppoſition, continue M. Cruikshank, ſerions- » nous en état de rendre raiſon pourquoi ces huit grains » n'ont point purgé ? ſi ce n'eſt en diſant, d'après » votre propre expérience, que ce qui eſt abſorbé par » la bouche, devient plus doux dans l'opération ; de la » même maniere que l'on ſait que le *mercure* diviſé » devient moins irritant, lorſqu'il eſt abſorbé par la peau ».

M. Cruikshank voulut en faire l'expérience. Il avala trois grains de *calomélas* en pilules. Six heures après, il eut des coliques fortes, & fut purgé. Quelque temps après, il ſe frotta l'intérieur de la bouche avec trois autres grains de *calomélas*, & répéta cette friction trois fois. Au bout de vingt-huit heures, il n'avoit encore éprouvé aucun effet de ces frictions, excepté une rougeur

« Cette Méthode d'administrer le *mercure* » paroît devoir être préférée à l'onguent mer- » curiel, parce que les fluides aqueux prêtent » plus à l'absorption que les graisseux & les hui- » leux, qu'ils n'en ont point les désagréments, » & qu'il y a lieu de croire que la salive & le » *mercure*, alliés ensemble, forment un composé » plus efficace, que le *mercure* joint à l'huile » ou à la graisse.

» Votre Méthode semble être la plus expédi- » tive, pour introduire le *mercure* dans le systême » de la circulation, & pour déraciner le *virus* » vénérien.

» Mes expériences, aussi loin que j'ai pu les » porter, prouvent l'excellence & l'innocuité de » votre Méthode ». (*a*)

2°. *Sur les orifices des vaisseaux absorbants.*

« Après avoir donné une idée de la maniere dont les vaisseaux absorbants du corps humain s'emparent du *mercure*, réduit sous la forme d'une poudre très-fine, nous allons dire quelque chose de l'orifice de ces mêmes vaisseaux ».

---

sur les gencives & dans l'intérieur des joues, & un gout de cuivre dans la bouche.

(*a*) Les réflexions précédentes & celles qui suivent sont extraites d'une Lettre de M. Cruikshank à M. Clare.

« Preſque tous les Anatomiſtes ont été juſqu'ici perſuadés que ces orifices étoient trop petits pour être apperçus, même au microſcope, & que cette conformation avoit un but très-avantageux; celui de garantir l'individu des choſes nuiſibles qui pourroient s'introduire dans le ſang ».

« Quiconque veut s'occuper de la recherche de ces orifices, doit naturellement ſe livrer à l'examen de la ſurface interne des inteſtins; car il eſt évident qu'il y a plus de probabilité de réuſſir en s'attachant à cette ſurface, qu'à celle de toute autre partie du corps. On y voit, à l'œil nud, les différents vaiſſeaux alongés en faiſceaux, comme des poils ou des houppes de velours, & flottants ſur cette ſurface. C'eſt de-là que les Anatomiſtes ont appellé ces prolongations des *houppes*. Chaque houppe a ſa petite artere, ſa veine & ſon vaiſſeau abſorbant; & les douleurs, dont toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles, prouvent ſuffiſamment qu'elle a auſſi un nerf, quoiqu'on ne puiſſe le démontrer anatomiquement. Ces vaiſſeaux & ces nerfs ſont liés entr'eux par une membrane cellulaire, & ont une eſpece d'épiderme qui les couvre ». (*a*)

(*a*) M. Missa, Médecin de la Faculté de Paris, Cenſeur Royal, &c. penſe que chaque vaiſſeau abſorbant eſt

« Quelles qu'aient été mes recherches ſur les orifices des vaiſſeaux lactés, je n'avois jamais pu

---

pourvu d'un ſphincter à ſon orifice externe ; au moyen duquel cet orifice s'ouvre & ſe reſſerre, ſe contracte & ſe dilate comme ceux de l'*anus*, de la veſſie, de la véſicule du fiel, du canal cholédoque, de l'eſtomac, de l'*uterus*, &c. En effet, on ne peut guere, ſans cette ſuppoſition, à laquelle conduit l'analogie, rendre raiſon d'une foule de phénomenes de l'économie animale, entr'autres, pour nous en tenir à un ſeul, de ces points élevés, durs, ſans couleur, qui ſe manifeſtent tout-à-coup ſur la peau, par l'impreſſion ſubite du froid, ou même par une cauſe morale, & que l'on appelle *chair de poule.* Ces petites duretés ne ſemblent-elles pas occaſionnées par une contraction forte de quelques parties muſculaires, telles que celles dont ſont compoſés les ſphincters ? Quand le ſphincter de l'*anus*, par exemple, eſt irrité, il ſe gonfle, promine & forme ce qu'on appelle le *bourlet :* ce n'eſt cependant qu'une contraction forte des muſcles qui entrent dans ſa compoſition. L'irritation ceſſée, le relâchement ſuccede, le gonflement tombe, & le bourlet diſparoît. De même, les petites duretés, dont il eſt queſtion, n'ont qu'une durée inſtantanée chez les perſonnes qui ſe portent bien, parce qu'à cette contraction ſuccede bientôt le relâchement, qui remet les choſes dans leur premier état.

Il eſt donc probable que la Nature a muni chaque pore de la peau, chaque orifice de vaiſſeau abſorbant, &c. d'un organe ſemblable à celui qui termine l'extrémité des inteſtins, du canal thorachique, & des autres canaux &c

les voir, quand enfin, il y a dix-huit mois, une occasion favorable de les examiner se présenta

---

visceres du corps humain. L'opinion de M. MISSA joint donc au mérite d'être très-ingénieuse, celui d'être fondée sur les connoissances anatomiques, physiologiques & pratiques les plus profondes.

Admettons, pour un instant, l'existence d'un sphincter à l'orifice de chaque vaisseau absorbant, & voyons si le méchanisme de l'absorption ne sera pas expliqué d'une maniere plus satisfaisante, que celle que M. CRUIKSHANK vient d'en donner, ci-devant, page 21. La matiere à absorber, dit-il, irrite & contracte l'orifice du vaisseau absorbant. Cette contraction exprime ce qu'il contenoit, & forme par conséquent un vuide, dans lequel s'introduit cette matiere, qui irritant & contractant de nouveau, forme un nouveau vuide, qui reçoit de nouvelle matiere, &c.

Mais, par cette explication, on ne voit pas pourquoi le vuide, qui se forme dans l'orifice du vaisseau absorbant, n'est pas l'effet de la matiere rejettée au-dehors, comme on dit qu'elle est l'effet de la matiere poussée dans l'intérieur de ce vaisseau; car si l'on ne suppose point de sphincter à l'orifice, c'est-à-dire, un bourlet musculaire qui en ferme l'entrée, cet orifice reste béant, comme les parois de toute l'étendue du vaisseau. Or rien n'étant fait pour retenir la matiere, elle peut tout aussi-bien être rejettée qu'admise. Elle ne doit même être admise dans le vaisseau que très-rarement, parce qu'il est probable que, (comme les autres vaisseaux, les arteres surtout) le vaisseau absorbant a plus de capacité à l'orifice

d'elle-même. Une femme étoit morte ſubitement, ſur les quatre heures du matin, quoiqu'elle fût très-bien portante le ſoir précédent. Sa famille déſira connoître la cauſe d'une mort auſſi ſubite :

---

externe, qu'à ſon extrémité intérieure, & qu'il a une forme conique.

Cette objection diſparoît, ſi l'on admet un ſphincter à l'orifice de chaque vaiſſeau abſorbant. Au moins, voici comment je conçois que s'opere le méchaniſme de l'abſorption. La matiere à abſorber, appliquée ſur l'orifice d'un vaiſſeau abſorbant, irrite cet orifice, c'eſt-à-dire, les muſcles du ſphincter, qui, par cette irritation, ſe contracte. Cette contraction eſt bientôt ſuivie d'un relâchement ou d'une dilatation, ainſi qu'on le voit arriver dans toutes les parties muſculaires. Pendant la dilatation, il ſe fait un vuide, dont la matiere ſe ſaiſit pour s'introduire & pénétrer dans le vaiſſeau. La dilatation ceſſée, le ſphincter ſe reſſerre & ſe ferme ſur la portion de matiere introduite, qui ne peut plus ſortir, qui, au contraire, eſt forcée d'avancer vers l'extrémité oppoſée du vaiſſeau, par le mouvement muſculaire des parties voiſines, & peut-être par le mouvement périſtaltique, propre à ce vaiſſeau. Si l'on continue la friction, la même opération méchanique aura lieu chaque fois qu'on appliquera de la matiere, qui ſera portée d'autant plus promptement à l'extrémité intérieure du vaiſſeau, & par conſéquent dans le ſyſtême de la circulation, que la friction ſera plus forte, & qu'elle donnera plus d'action à toutes les parties muſculaires.

en conſéquence, on procéda à l'ouverture du cadavre ».

« Les vaiſſeaux lactés, ſitués ſur les parties externes des inteſtins & le long du méſentere, étoient gorgés d'un chyle plus épais & plus coagulé, que je ne l'avois encore vu. Ils paroiſſoient auſſi être en plus grande quantité, & faiſoient croire qu'ils étoient au moins d'un nombre égal à celui des arteres & des veines. Les glandes du méſentere, au lieu d'avoir cette couleur rougeâtre, qui leur eſt ordinaire, étoient parfaitement blanches, à cauſe de l'abondance de chyle qu'elles contenoient. Quand les inteſtins furent ouverts, on vit un grand nombre de petits points blancs, répandus çà & là ſur leur ſurface interne: Dans quelques endroits, ils étoient ramaſſés en grouppes; cependant ils étoient en général diſperſés. Ces points, à la premiere inſpection, donnoient à chaque houppe l'apparence d'une petite véſicule renflée par le chyle. Les arteres & les veines étoient tellement comprimées par le gonflement de l'extrémité du vaiſſeau lacté, gorgé de chyle, que toute la houppe ne paroiſſoit être qu'un vaiſſeau lacté. Quoique les autres houppes ne fuſſent pas également blanches ou gonflées, j'ai cependant découvert qu'elles contenoient toutes du chyle ».

« Dans une portion de ces inteſtins, ſoumiſe

au microſcope expoſé à une grande lumiere, j'ai vu diſtinctement nombre de pores à l'extrémité & ſur les côtés de la houppe ; je fus donc convaincu que les vaiſſeaux lactés ont des orifices abſorbants, qui paroiſſent ſitués dans une eſpece d'extrémité bulbeuſe de ces vaiſſeaux ; & leur diametre, comme j'ai été ſouvent à même de le ſuppoſer *à priori*, avoit, dans la réalité, beaucoup plus d'étendue que celui des particules du ſang, vues au même microſcope. J'ai fait deſſiner quelques-unes de ces houppes les plus diſtinctes & les plus gonflées. J'ai fait également deſſiner ces orifices abſorbants ».

« Les Docteurs HUNTER & JEBB, & pluſieurs autres Anatomiſtes de mes amis, qui virent ces vaiſſeaux & ces houppes, parurent convaincus : quant à moi, je ne puis croire que je me ſois fait illuſion. Il eſt probable que la raiſon pour laquelle j'ai réuſſi dans cette occaſion, fut que le chyle ſe coagula dans le cadavre, & donna à ces houppes l'érection ou le gonflement que leur communiquent, dans les corps vivants, les parties ſtimulantes des ſubſtances propres à être abſorbées. Sans cette cauſe, ces houppes s'affaiſſent, particuliérement dans le corps mort, & les orifices des vaiſſeaux abſorbants deviennent inviſibles ».

3°. *Sur l'usage externe du* Mercure, *sous la forme d'onguent, appellé* onguent gris.

Il est à peine nécessaire d'exposer les inconvénients qui accompagnent l'application de l'onguent mercuriel; remede non-seulement dégoutant, mais encore d'un usage dangereux en raison de ses effets incertains & nuisibles (1). La peau extérieure est une surface

(1) Le Docteur Cullen observe « que les évacuations » alvines ne peuvent avoir lieu que par des spasmes » excités dans les intestins, lesquels spasmes, si ces évacuations sont prolongées, peuvent à la fin devenir » continus, & se convertir en une inflammation; ce qui » peut être suivi des plus dangereuses conséquences. » Le même Médecin ajoute: « La Méthode de purger par » friction n'est pas beaucoup meilleure, quoique peut-» être plus active, parce qu'elle occasionne de très-» grandes douleurs ». On peut dire de plus que les flux de-sang dysentériques & autres, toujours si funestes, sont souvent les suites de l'onguent mercuriel administré sans aucune retenue.

« Je me souviens, dit le Docteur Méad, d'avoir une » fois trouvé un peu de *mercure* dans le périnée d'un sujet, » que l'on avoit pris de la potence pour la dissection; il n'y » avoit aucune marque de corrosion dans la partie où ce » *mercure* fut ramassé. Les os pourris de ce malheureux » découvrirent qu'il avoit eu la maladie qui requiert

peu propre pour l'abſorption, puiſqu'elle eſt denſe, & conſéquemment ſouvent impénétrable.

» l'uſage de ce remede ; & il eſt probable qu'on le lui » avoit adminiſtré en onguent ». (*Eſſai ſur les Poiſons*).

Comme on a beaucoup agité, depuis peu, cette queſtion, ſavoir, combien de temps le *mercure* eſt ſuppoſé continuer de circuler dans le ſang, après que la ſalivation eſt terminée, voici le ſentiment du même Docteur Méad, ſur cet objet : « L'expérience nous a convaincus que les » doſes répétées de *mercure* crud, ont, dans quelques » cas, exercé leur action, même un temps conſidérable » après qu'elles avoient été adminiſtrées, & qu'elles ont ſuſ» cité dans le corps des déſordres auxquels on ne devoit plus » s'attendre. Je me rappelle deux accidents de ce genre, » dont un a été funeſte, dans leſquels on vit de petites » quantités de *mercure*, données pluſieurs jours de ſuite, » exciter une ſalivation violente pendant plus de deux » mois, après que l'uſage en fut ceſſé.

» Il n'y a pas long-temps que je vis une jeune Dame » qui, ayant avalé environ ſix gros de *mercure* crud, » chaque matin, pendant trois jours de ſuite, eut une » ſalivation de trois ſemaines. Le flux ceſſa ; mais il » revint ſix mois après, & dura un mois entier. Ayant » ceſſé de nouveau, il revint de la même maniere, » encore deux mois après. L'haleine fut chaque fois auſſi » forte qu'elle l'eſt pendant la ſalivation mercurielle ; » tant eſt ſurprenante l'action de ce minéral, même pur » & ſans aucun mêlange » ! (*ibid.*)

Un Anatomiſte célebre obſerve, dans ſes *Leçons*, qu'il a vu des globules mercuriels ſur la ſurface interne

D'ailleurs, l'onguent gris enflamme ordinairement la peau, & par cette raiſon, néceſſite à des délais, pendant leſquels il faut en interrompre l'uſage. Tantôt il affecte la bouche, tantôt il ne l'affecte pas, ni même, autant que nous pouvons en juger, aucun des autres organes ſecrétoires. On ne peut donc, pour toutes ces raiſons, compter en aucune maniere ſur la certitude de ſon opération.

Quoique toutes les ſurfaces du corps puiſſent abſorber, & qu'il y en ait qu'il ſoit poſſible de

---

des inteſtins; ce qui, ajoute-t-il, explique ces retours inattendus de ſalivation, à des diſtances éloignées. Le *mercure* étant mis en mouvement par une irritation accidentelle, il n'eſt pas étonnant qu'il ſoit réſorbé, & qu'il ſtimule de nouveau le ſyſtême de la ſalivation.

« J'ai actuellement, dit le Docteur FORDYCE, un ancien malade, ſujet à des retours de ſalivation, qui ne lui durent pas moins de pluſieurs ſemaines de ſuite, accompagnés d'un gout de cuivre dans la bouche, comme s'il faiſoit uſage de *mercure*, quoique depuis douze ans il n'en ait pris ſous aucune forme poſſible ».

Mais il faut convenir qu'en général le *mercure*, étant très-mobile, s'échappe trop tôt du ſyſtême de la circulation, & quelquefois même plutôt qu'on ne le déſire, pour la ſécurité du malade. Il eſt de fait que les conſtitutions épuiſées par la boiſſon, ou par tout autre excès, ſont affectées immédiatement & violemment par de très-petites quantités de *mercure*.

faire

faire abſorber, au moyen d'un *ſtimulus*, plus qu'elle ne le feroit naturellement ; cependant ces ſurfaces paroiſſent en général ſe laſſer d'abſorber, ſi l'on peut s'exprimer ainſi : & ſemblables aux muſcles qui, après un exercice forcé, ne peuvent plus ſe remettre en action, quand ces ſurfaces ont abſorbé une certaine quantité de matiere, elles refuſent d'en prendre davantage ; au moins l'expérience prouve-t-elle que l'onguent mercuriel eſt abſorbé plus promptement, lorſqu'il eſt étendu ſur une large ſurface, ou qu'on change de place.

L'onguent mercuriel étant, de ſa nature, plus peſant & plus viſqueux que le *calomélas* uni à la ſalive, demande une ſurface plus grande & un temps plus long, avant que d'être ſuffiſamment abſorbé, ou, pour me ſervir de l'expreſſion vulgaire, avant que la friction ſoit complete. Or, ſi trois grains de *calomélas* ont autant d'effet ſur le *virus* vénérien, que quarante-cinq grains d'*onguent mercuriel* (*a*) ; ſi, d'un autre côté, il faut une forte friction d'une demi-heure pour que ces quarante-cinq grains ſoient abſorbés par toute la partie interne de la cuiſſe, par exemple, tandis qu'il ſuffit que les trois grains de *calomélas* ſoient

(*a*) Voyez ci-après, la ſeconde Lettre ; M. CRUIKSHANK à M. CLARE, page 48 & ſuivantes.

frottés légérement dans l'intérieur de la bouche ; pour être absorbés dans le même espace de temps, qui ne voit l'avantage d'employer le *calomélas*, suivant votre Méthode, de préférence à l'onguent mercuriel ? Cet avantage seroit également palpable, quand même cette petite quantité de *calomélas* ne seroit pas absorbée en douze heures, puisque le malade n'en éprouveroit aucune incommodité.

4°. *Sur l'absorption des sels.*

On a mis en question si les sels ou les substances très-stimulantes pouvoient être absorbés par les pores de la peau : nous n'en pouvons douter aujourd'hui. Si le *sublimé corrosif*, pris intérieurement dans l'intention de guérir la maladie vénérienne, n'étoit pas absorbé par les vaisseaux lactés, comment produiroit-il la salivation ? Il est très-probable que c'est dans les vaisseaux sanguins que s'opere le changement qu'il subit ensuite dans le corps, en reprenant sa forme de *mercure*.

Le Docteur Hunter rapporte une observation importante de quelques ouvriers employés à nettoyer un puits d'eau minérale. Avant que de descendre dans le puits, ils avoient ôté leurs souliers & leurs bas. Ils absorberent une telle quantité de sel, par les pores des pieds, qu'ils

ſurent tous purgés violemment. Je ſais, ajoute-t-il, qu'on a attribué cette purgation à la froideur du puits : le froid appliqué ſubitement aux pieds, peut à la vérité produire cet effet ; mais il eſt difficile de ſuppoſer qu'un certain nombre d'hommes, accoutumés à un tel métier, aient été purgés à la fois, & dans le même inſtant, par la ſeule fraîcheur d'un puits.

Voici quelques réflexions ſur l'abſorption, extraites de la *Relation du voyage par mer, & des malheurs du Capitaine* KENNÉDY, publiée dans les *Regiſtres annuels* de Dodſley, en 1769.

« Le cinquieme jour après notre arrivée à Ambergris, dit l'Auteur, nous eumes le bonheur d'appercevoir à quelque diſtance un petit vaiſſeau ſous voile, dont nous nous approchames. Dès le ſoir, nous paſſames à ſon bord, & en peu d'heures nous arrivames au quai Saint-George dans un état très-languiſſant ; c'étoit le dix Janvier, &c. &c. »

« Je ne puis finir cette relation, ſans faire mention des grands avantages que j'ai retirés de tremper, deux fois par jour, mes habits dans l'eau de la mer, & de les mettre ſur mon corps, ſans en avoir fait exprimer l'eau. Il ſe paſſa un temps conſidérable, avant que je puſſe porter les gens de mon équipage à ſuivre mon exemple. Cependant, après en avoir vu les bons effets,

ils ſuivirent, de leur propre mouvement, cette pratique, deux fois par jour. C'eſt avec vérité que je reconnois lui devoir la conſervation de ma vie & de celle de ſix autres perſonnes qui auroient péri, s'ils n'en euſſent fait uſage ».

« L'idée m'en fut donnée par la lecture de l'Ouvrage du Docteur LIND, qui, ſelon moi, devroit être univerſellement répandu & recommandé à tous les navigateurs. Une obſervation très-importante & digne d'être remarquée, c'eſt que nous rendimes tous les jours autant d'urine, que ſi nous euſſions bu modérément de quelque liquide; ce qui étoit dû ſans doute à la quantité d'eau, abſorbée par les pores de la peau ».

« Les particules ſalines, reſtées ſur nos habits, s'y étoient, dans les premiers temps, incruſtées par la chaleur de notre corps & par celle du ſoleil. Ces croutes nous bleſſoient & ne nous permettoient qu'à peine de nous aſſeoir par les douleurs qu'elles nous occaſionnoient. Mais nous avons obſervé qu'en lavant & enlevant ces particules ſalines, & trempant ſouvent nos habits dans l'eau ſans les exprimer, ce que nous faiſions deux fois par jour, la peau redevenoit belle en peu de temps; & les avantages que nous retirames de cette Méthode, furent ſi grands, que la ſoif ardente, que nous éprouvions, étoit calmée, que notre langue aride & brûlée redevenoit humide peu de

minutes après que nous avions lavé & trempé nos habits, & que nous nous trouvions en même-temps rafraîchis & reconfortés, comme ſi nous euſſions pris récemment de la nourriture » (*a*).

Cet Auteur fait enſuite la queſtion ſuivante. Le bain dans l'eau de la mer ne ſeroit-il pas d'une grande utilité dans les fievres chaudes, en

---

(*a*) On cherche depuis long-temps à rendre l'eau de la mer douce & potable. Si l'obſervation du Capitaine Kennédy eſt bien faite, de tous les moyens que l'on a propoſés juſqu'ici, en eſt-il un plus ſimple, plus expéditif & moins couteux que celui dont il a fait uſage, lui & ſes paſſagers? Car enfin, l'eau dont ils imprégnoient leurs habits, appaiſoit & calmoit leur ſoif, & ils rendoient tous les jours autant d'urine, que s'ils euſſent bu de l'eau de ſource ou de riviere dans la proportion de leurs beſoins. Que peut-on déſirer de plus? N'eſt-ce pas là le but que l'on ſe propoſe? N'eſt-il pas même probable que cette eau de mer épurée, filtrée, diſtillée à travers les pores de la peau, ſans cornue, ſans alambic, &c. a conſervé des propriétés qu'on attendroit en vain de l'analyſe chymique la plus ſavante, puiſque les voyageurs ſe trouvoient, peu de temps après avoir mis leurs habits mouillés, non-ſeulement déſaltérés, mais encore rafraîchis & reconfortés, comme s'ils euſſent pris récemment de la nourriture? Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une expérience qui mérite d'être répétée. On ne ſauroit t op y exhorter les gens de mer, en leur recommandant toutefois les précautions qu'exige la prudence, pour ne pas s'expoſer à une ſuppreſſion de tranſpiration

détruiſant la trop grande adhéſion des parties fibreuſes du ſang ; adhéſion qui eſt la cauſe des fievres inflammatoires ? Je dois faire remarquer que quatre perſonnes, qui ſont mortes à bord, avoient bu une grande quantité d'eau de mer, & qu'elles étoient expirées dans le délire ; tandis que ceux qui avoient évité d'en boire, n'eurent point de tels ſymptomes (1).

---

(1) Que les ſels ſoient abſorbés, ou non, par les vaiſſeaux abſorbants de la peau, c'eſt ce que je laiſſe à examiner & à décider aux gens de l'art ; mais ſi le fait que je viens de rapporter eſt vrai, il donne une leçon des plus importantes aux navigateurs, en faveur deſquels il ne peut être trop public.



OBSERVATIONS

De Maladies vénériennes, guéries par la nouvelle Méthode de l'abſorption.

PREMIERE OBSERVATION.

A. B. vint me trouver, ayant ſur le prépuce un chancre conſidérable, qu'il portoit depuis près de deux mois. Il avoit auſſi un bubon dans chaque aine; un deſquels étoit en ſuppuration, l'autre étoit endurci. Je lui preſcrivis le *calomélas*. Il en prit trois grains le ſoir, & deux le matin, ſuivant la nouvelle Méthode (expoſée ci-devant, pages 8 & ſuivantes.) Il ne reſſentit point de douleurs dans l'eſtomac, & il ne fut point purgé. Le troiſieme jour, la bouche commença à s'affecter; & quatre à cinq jours après l'uſage de la friction mercurielle, le chancre prit un aſpect fleuri, avec un bord blanc. Les bubons commençoient à ſe fondre rapidement (1). Il continua le *calomélas* à petite

(1) Je n'avois pas intention de faire fondre le bubon, qui étoit en état de ſuppuration; mais la quantité de *mercure* qu'il fut néceſſaire d'adminiſtrer pour réprimer le progrès des chancres, porta la tumeur à ſe guérir par réſolution. Il y a cependant des Auteurs, parmi leſquels on peut compter ASTRUC, qui ne déſapprouvent pas abſolument de répercuter les bubons.

dose, pendant trois semaines, de maniere à entretenir la sensibilité de la bouche ; au bout de ce temps, le chancre fut parfaitement guéri.

Je lui aurois alors fait abandonner l'usage du remede, croyant qu'il en avoit assez pris ; mais le Docteur HUNTER consulté, fut d'avis que le malade le continuât encore pendant quinze jours, afin de le mettre à l'abri de toute rechute. Il le prit donc, par intervalle, pendant ce temps. Ce qu'il faut toujours continuer de faire, après que le chancre est guéri, sur-tout lorsqu'il reste sur la peau quelque dureté; effet qui n'est pas moins dangereux qu'un chancre suppurant, & démontre que le *virus* n'est pas entiérement détruit.

Cet homme s'est toujours bien porté depuis. M. MAXWELL, Apothicaire, l'a vu très-souvent, & peut attester que ce fait est tel que je viens de le rapporter.

SECONDE OBSERVATION.

C. D. portoit sur le front un ulcere, de la grandeur d'une piece de douze sols, entouré de bords calleux. Il avoit eu des chancres un mois auparavant, pour lesquels il avoit pris du *mercure*, mais qu'il avoit abandonné trop tôt. Je ne doutai pas que cet ulcere ne fût vénérien, & je lui fis prendre le *calomélas* à la dose de deux grains,

matin & ſoir ; il s'en frottoit ſeulement les levres. Il le continua de cette maniere, pendant trois ſemaines, & l'ulcere fut parfaitement guéri dans cet eſpace de temps. Mais il prit encore, pendant quinze autres jours, le *calomélas*, à deux grains ſeulement, dans les vingt-quatre heures. Il avoit un gonflement des glandes autour du cou, qui fut diſſipé par ce même traitement. M. Cruikshank a vu ſouvent ce malade pendant que je le traitois ; & il eſt en état d'affirmer qu'il n'a eu aucune douleur dans l'eſtomac, & qu'il n'a point été purgé par cette Méthode.

Troisieme Observation.

E. F. avoit un enrouement & des douleurs dans les os ; reſtes d'une maladie vénérienne, ſuppoſée guérie deux ans auparavant. Elle avoit, de plus, des chancres d'une date récente. Elle prit, deux fois par jour, trois grains de *calomélas*, ſelon ma Méthode. Vers le troiſieme jour, elle commença à cracher un peu plus qu'à l'ordinaire ; mais elle n'eut point de douleur dans l'eſtomac, & ne fut point purgée. Une ſueur abondante ſurvint dans le même temps, & preſqu'immédiatement après, elle fut quitte de l'enrouement & des douleurs dans les os. La ſalivation continua pendant

quinze jours & plus, quoiqu'elle eût difcontinué l'ufage du *calomélas*, & les chancres furent guéris.

Elle paroiffoit parfaitement bien, & je crus devoir en refter là, parce que je n'étois pas du tout convaincu que c'étoit la quantité de *mercure*, qui triomphoit de cette maladie, mais bien la maniere de l'employer. Cependant, au bout de trois femaines environ, la malade vint me retrouver dans un pitoyable état. Elle me dit qu'elle fentoit une douleur au fondement, qu'elle avoit cru d'abord être occafionnée par des hémorrhoïdes; mais je reconnus que c'étoit un champignon vénérien, & il ne me fut pas difficile de voir que j'avois mal fait d'interrompre l'ufage du *calomélas*.

Je le prefcrivis donc de nouveau, felon la même Méthode: il affecta la bouche, comme au premier traitement, & fut fuivi des mêmes effets. Elle fut guérie en peu de femaines. Je lui confeillai de prendre encore le *mercure* à petite dofe, pendant quelque temps, & elle s'eft toujours bien portée depuis.

QUATRIEME OBSERVATION.

G. H. âgé de trente ans, avoit un petit chancre fur le prépuce, accompagné d'une gonorrhée & de fenfations douloureufes dans les glandes inguinales. Je lui prefcrivis, deux fois

par jour, deux grains de *calomélas*, qui furent frottés ſur la ſurface interne des levres ſeulement. Vers le quatrieme ou le cinquieme jour, l'haleine devint fétide, la bouche s'affecta, & le ſeptieme jour, le chancre étoit entiérement guéri. Il ne reſtoit pas la moindre ſenſation douloureuſe dans les aines, & la gonorrhée étoit beaucoup diminuée, quoiqu'elle ne fût point parfaitement guérie.

CINQUIEME OBSERVATION.

I. K. avoit des chancres ſur le gland, accompagnés d'un phimoſis. Comme le malade s'étoit négligé, les chancres avoient fait de rapides progrès. Je penſai qu'il étoit néceſſaire d'affecter la bouche le plutôt qu'il ſeroit poſſible, & de lui adminiſtrer une grande quantité de *mercure.* En conſéquence, dès le premier jour, il prit en friction, ſuivant ma Méthode, trois grains de *calomélas* le matin, & autant le ſoir; mais les deux jours ſuivants, il en prit le double. Le ſecond jour, la bouche s'attendrit & s'enflamma; le troiſieme, la ſalivation ſurvint, & continua aſſez vivement pendant une quinzaine de jours.

Les progrès de la maladie furent ſuſpendus dès l'inſtant que la bouche fut affectée. La fievre ſymptomatique, qui accompagne ſouvent les chancres, ceſſa; le malade alla par dégrés de

mieux en mieux, &, au bout du mois, il étoit complétement guéri. Il ne fut pas du tout purgé. M. Savage, Apothicaire, a vu fréquemment ce malade pendant sa maladie (*a*).

Sixieme Observation.

L. M. vint me trouver, ayant un ulcere situé sur les téguments du bas-ventre, au-dessous du nombril. Cet ulcere avoit, en circonférence, la grandeur d'une piece de vingt-quatre sols, & il étoit si profond, qu'il auroit pu contenir un haricot. La malade souffroit extrémement depuis plusieurs jours.

Je lui prescrivis de se frotter l'intérieur de la bouche, matin & soir, pendant trois ou quatre jours, avec deux grains de *calomélas*. Au bout de ce temps, la malade se plaignit que ses gencives s'attendrissoient, lui faisoient douleur, & qu'elle souffroit de la poitrine.

De ce moment, l'ulcere alla mieux, changea d'aspect, devint grenu; de sorte qu'il fut entiérement guéri dans le mois. Je fis

(*a*) La dose de *calomélas* qu'a pris ce malade, n'est pas, comme on voit, la dose ordinaire; ce n'est que l'intensité de la maladie, qui a porté l'Auteur à le prescrire à cette quantité, & aussi à propos. Il n'y a qu'un Praticien expérimenté qui puisse aller jusques-là.

continuer le *calomélas* encore quelque temps, à petite dose, pour prévenir la rechute. La malade s'est très-bien portée depuis. La plaie fut pansée avec de l'huile & du cérat.

Le *calomélas* ne la purgea pas. Pendant tout le traitement, elle eut tout l'air de la santé, un teint fleuri & beaucoup de gaieté. Elle ne fut pas obligée de garder la chambre tout ce temps, & elle venoit me voir deux où trois fois la semaine.



LETTRES

Adreſſées à M. CLARE, ſur ſa nouvelle Méthode d'adminiſtrer le Mercure.

PREMIERE LETTRE.

Le Docteur W. HUNTER à M. CLARE.

« COMME la ſurface externe du corps eſt poreuſe dans toute ſon étendue, la ſurface interne l'eſt également. Il n'eſt donc pas douteux que l'abſorption ne puiſſe avoir lieu dans l'intérieur de la bouche, ſur le prépuce, ſur les grandes levres, &c.; & une poudre quelconque, très-fine, capable d'être abſorbée par ces pores, le ſera ſans contredit plus promptement, ſi elle eſt mêlée & imprégnée avec un fluide aqueux; tandis que, mêlée avec de l'huile ou de la graiſſe, & appliquée ſur des ſurfaces humides, il eſt à préſumer qu'elle ſera retenue ſur ces ſurfaces, & qu'elle ne ſera point abſorbée. Il eſt également probable que, quand le *calomélas* eſt frotté ſur la ſurface interne de la bouche, ce qui en eſt porté dans l'eſtomac, y eſt conduit ſi inſenſiblement, & ſe trouve répandu ſur une ſi grande ſurface, qu'il ne peut que foiblement ſtimuler les premieres

voies. Auſſi, cette Méthode convient-elle infiniment mieux que celle des pilules, des bols, &c. à ceux qui ont les inteſtins délicats. Enfin, il y a tout lieu de préſumer que les fluides aqueux ſont en général abſorbés d'une maniere plus prompte, lors même qu'ils ſont appliqués ſur des ſurfaces externes ».

Le Docteur HUNTER avoit d'abord honoré de ſon approbation mon *Eſſai ſur les abcès* (qu'on trouvera ci-après ſous le titre d'*Obſervations ſur les abcès, les plaies*, &c. titre que porte la derniere Edition de cet Ouvrage.) Aujourd'hui, il l'accorde à ma *Méthode de l'abſorption.* Ayant eu le bonheur de ſuivre, pendant pluſieurs années, les leçons de ce célebre Profeſſeur d'anatomie & de phyſiologie, que de titres n'ai-je pas pour révérer à jamais ſa mémoire ? J'ai fait graver le portrait de cet homme fameux, d'après un modele en cire, que j'ai chez moi, & dont lui-même faiſoit cas (*a*).

(*a*) On trouvera de ces Portraits chez le Libraire qui vend cet Ouvrage, M. FROULLÉ, Quai des Auguſtins. (Voyez l'Avertiſſement)

SECONDE LETTRE.

M. CRUIKSHANK au même.

MONSIEUR,

Votre Méthode d'introduire le *mercure* dans la circulation, par le moyen des vaiſſeaux abſorbants de l'intérieur de la bouche, me paroît recommandable, d'après les réflexions ſuivantes.

La ſurface ſur laquelle vous propoſez de frotter le *calomélas*, eſt, de ſa nature, tellement abſorbante, que peut-être le corps ne pourroit pas en offrir de plus acceſſible à la friction. Il eſt reçu généralement que toute ſurface, que tout tiſſu cellulaire, abſorbe ; mais il n'eſt pas moins certain que les vaiſſeaux abſorbants n'ont pas tous la même activité ; & que, ſemblables aux arteres & aux veines, ces vaiſſeaux peuvent acquérir une très-grande action, par l'application d'un ſtimulus. Le ſtimulus du chyle & de la lymphe, ſur les orifices & ſur les tuniques des vaiſſeaux abſorbants, eſt, ſelon moi, la cauſe ordinaire de l'abſorption ; mais le ſtimulus d'une ſubſtance quelconque, ſuſceptible d'être abſorbée, peut être également une cauſe d'abſorption, & même quelquefois une cauſe plus puiſſante que celles dont je viens de parler.

L'épiderme

L'épiderme, ou la ſurpeau, n'eſt par lui-même, ni vaſculeux, ni organique, ni ſenſible. Il recouvre non-ſeulement toutes les parties externes du corps, mais encore la plupart des cavités internes, telles que la bouche, les narines, l'œſophage, &c. Il eſt très-poreux; mais ſes pores ſont probablement de différents diametres; & il eſt également probable qu'il ſe trouve des parties où il y a beaucoup de pores, d'autres où il y en a moins. L'épiderme eſt dans certains endroits très-épais, & dans d'autres très-mince. C'eſt la partie la plus mince qui fournit le plus de ſecrétion; on peut donc la ſuppoſer plus poreuſe. Les remedes abſorbants reſtent ſous l'épiderme: il faut le ſtimuler pour les faire pénétrer; mais l'abſorption peut avoir lieu à travers les parties les plus épaiſſes de l'épiderme, lorſqu'on les frotte fortement & longuement.

Par exemple, un journalier s'engage à broyer, pendant deux ou trois jours, du *mercure* avec du ſain-doux, dans un mortier. Tout en agitant le pilon, il arrive que la partie ſupérieure de cet inſtrument eſt de temps en temps barbouillé d'onguent, dont les mains ſont, par une ſuite néceſſaire, imprégnées: auſſi, l'haleine de cet ouvrier devient-elle fétide, & ſes gencives gonflées & douloureuſes; effets ordinaires des frictions mercurielles. Ce qui démontre que la ſurface de l'épiderme le plus épais, celui de la

paume des mains, a donné lieu à l'abſorption du *mercure.*

Quoique l'abſorption puiſſe ſe faire à travers une ſurface d'une auſſi grande épaiſſeur, cependant, en général, plus la peau eſt mince, & plus elle prête à l'abſorption; parce que la matiere à abſorber, appliquée ſur les orifices & ſur les tuniques des vaiſſeaux abſorbants, les irrite plus facilement. C'eſt ainſi que le *virus vénérien*, en contact avec le prépuce ou les grandes levres, pénetre bien plus promptement dans les glandes inguinales & dans la circulation, que quand il eſt appliqué ſur toute autre partie.

Une jeune enfant, dans les bras de ſa nourrice, reçoit, d'une fille de joie, qui paſſoit accidentellement dans la rue, un baiſer ſur la bouche. L'épiderme qui recouvre le bord des levres, eſt extrêmement mince; ce qui eſt démontré par le ſang qui paroît ſinguliérement à travers, & qui les fait paroître très-rouges. Un chancre ſur la levre inférieure en fut le fruit. Ce chancre ſe manifeſta en peu de temps, & réſiſta à tous les remedes externes pendant quinze jours & plus; à la fin, il céda au *mercure*. Comme alors on ne put douter qu'il ne fût vénérien, on ſe rappella la circonſtance du baiſer, auquel ſans cela on n'auroit pas fait attention. Si le *virus vénérien* eût été appliqué ſur la partie externe des joues,

il eſt probable, d'après ce qu'on voit tous les jours, ou qu'il n'en ſeroit rien réſulté du tout, ou qu'au moins le chancre ne ſe ſeroit pas déclaré avant une quinzaine de jours, ou même avant ſix ſemaines. Si un poiſon quelconque paſſe plus promptement dans la circulation, à travers la ſurface interne ou mince de l'épiderme, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même d'un antidote ?

L'abſorption du *calomélas*, par la ſurface interne de la bouche, ſelon votre procédé, ne peut pas être conteſtée. Car ſi ayant frotté ce ſel mercuriel, tous les jours, pendant quelque temps, dans l'intérieur de la bouche, vos malades ne ſont, ni pincés, ni purgés; ſi, au contraire, l'effet ordinaire de ce remede, pris par l'eſtomac, eſt indubitablement de pincer & de purger, on doit en conclure qu'adminiſtré, ainſi que vous le preſcrivez, il ne pénetre point dans l'eſtomac : d'un autre côté, les effets évidents qu'il produit ſur la maladie, contre laquelle on l'emploie, prouvent qu'il eſt certainement paſſé dans la circulation, ou en d'autres termes, qu'il a été abſorbé par la ſurface ſur laquelle on l'a appliqué.

Votre Méthode d'abſorption doit être préférée, parce qu'adminiſtré de cette maniere, le *calomélas* eſt moins dans le cas d'irriter l'eſtomac & les inteſtins, &, en ne purgeant pas, de manquer ſon effet : ce qui arriveroit, ſi la premiere action de ce

remede agiſſoit immédiatement ſur ces viſceres. Cependant il y a quelques préparations de *mercure* que l'on peut introduire dans l'eſtomac, ſans l'irriter beaucoup, pourvu qu'elles ſoient priſes conjointement avec l'*opium.* Mais, d'un autre côté, il y a beaucoup de conſtitutions qui ne peuvent ſupporter l'*opium*; & ſi le *mercure* ne peut être adminiſtré d'une maniere convenable ſans *opium*, les malades qui ont une telle conſtitution, ſont très-malheureux, ſur-tout ſi à ce premier inconvénient il s'en joint un autre, c'eſt-à-dire, une peau qui ſe refuſe à l'uſage de toute eſpece d'onguent. Combien de perſonnes, nées vigoureuſes, attribuent avec raiſon la foibleſſe de leurs inteſtins & la débilité de leur conſtitution au déſordre occaſionné par l'action du *mercure* ſur les premieres voies !

Au reſte, qu'au moyen de votre Méthode, le *calomélas* ſoit abſorbé, ou non, par les ſurfaces internes de la bouche, en ſuppoſant qu'il eſt porté dans l'eſtomac, mais avec cette circonſtance avantageuſe, qu'il y eſt deſcendu ſous forme liquide, que ſes parties ſtimulantes ſont diviſées ou enveloppées par le véhicule mucilagineux de la ſalive, & que, par cette ſeule raiſon, il eſt plus doux dans ſon opération (voyez la Lettre du Docteur HUNTER, ci-dev. p. 46 & ſ.); toujours eſt-il de fait, que le *calomélas*, donné de cette maniere, eſt moins

irritant; &, par une ſuite néceſſaire, ce remede étant reconnu pour être autant efficace que tout autre, contre la maladie vénérienne, votre Méthode doit être préférée pour adminiſtrer le *mercure* intérieurement.

Quant à ceux qui ne balancent pas à croire que le *calomélas* eſt abſorbé dans l'intérieur de la bouche, & qu'il ne paſſe, ni dans l'eſtomac, ni dans les inteſtins, ils héſiteront moins de préférer cette Méthode à celle de donner ce même remede, &, à plus forte raiſon, toute autre préparation mercurielle, ſous la forme de potion, de *bols*, de *pilules*, &c. Car, bien que ces préparations mercurielles, introduites dans l'eſtomac & dans les inteſtins, puiſſent être quelquefois abſorbées par les ſurfaces internes de ces viſceres, auſſi-bien que par toute autre ſurface; cependant, relativement à la trop grande irritabilité de ces viſceres, le *ſtimulus* du *calomélas* & des autres préparations mercurielles paroît agir trop violemment. Il excite des coliques, des évacuations, & ſe trouve entraîné hors du corps avant le temps néceſſaire, pour que le *mercure* ait été abſorbé; de ſorte que ce remede court grand riſque d'être entiérement perdu, & d'opérer auſſi peu d'effet, ſur la maladie contre laquelle on l'avoit adminiſtré, que le *quinquina* dans les fievres intermittentes, ſi, au lieu de reſter dans l'eſtomac, il eſt conſtamment entraîné par les ſelles.

On verra arriver tout le contraire, ſi le *calomélas* eſt frotté, dans l'intérieur de la bouche, ſur une ſurface qui eſt expoſée alternativement au chaud & au froid, qui eſt ſoumiſe à une action conſidérable pendant la maſtication & le nettoyage des dents, & qui, par ces raiſons, devient néceſſairement moins irritable, & même capable de ſupporter ſans inconvénient une friction modérée; & l'on ſera d'autant plus sûr de ſon effet, que, pendant cette friction, le remede ſe mêlera à la ſalive, qu'il ſera répandu ſur tout l'intérieur de la bouche, & abſorbé par la ſurface interne des levres, de la langue, du palais, du goſier & des joues. Ainſi ſes premiers effets ne ſe porteront pas ſur les premieres voies; mais ils ſe feront ſentir graduellement & également dans le ſyſtême général.

Votre friction, avec le *calomélas*, eſt moins ennuyeuſe, moins fatigante que celle que l'on fait avec l'onguent mercuriel. Être obligé de frotter, avec ſes mains, un demi-gros d'onguent mercuriel, pendant une demi-heure, tous les ſoirs, eſt un travail qui ne peut être apprécié que par ceux qui l'ont expérimenté. Il n'eſt rien dont on ſe plaigne plus univerſellement, que de la fatigue que cette Méthode occaſionne. Que n'arrive-t-il point quand la friction eſt d'une demi-once, & même d'une once d'onguent? Ce procédé, pour le dire

en un mot, fatigue le malade au point de le porter à interrompre la friction, lorsqu'elle n'est encore qu'à moitié, & même à l'omettre, lorsqu'elle devroit avoir lieu. Elle demande une force considérable; & si le patient est très-foible, toute la peine qu'il prendra, sera en pure perte. Je suis persuadé que les malades manquent souvent d'être guéris par ces circonstances.

Supposons que quinze grains d'onguent mercuriel égale en effet, ou ne produise pas plus d'effet qu'un grain de *calomélas*, je pense que ce calcul ne paroîtra pas suspect à ceux qui ont donné, dans différentes occasions, l'une & l'autre quantité de ces remedes, à des malades attaqués de maladie vénérienne : or, ils ont dû observer qu'en continuant cette dose de *calomélas*, pendant douze ou quinze jours, la maladie diminuoit sensiblement; tandis qu'en employant l'onguent mercuriel, il étoit nécessaire, long-temps avant la fin de ces douze ou quinze jours, d'augmenter la dose, pour en soutenir les premiers effets. Si donc un malade a l'alternative d'être frotté avec quinze grains d'onguent mercuriel, ou avec un grain de *calomélas*, & qu'il ait la liberté, après avoir apprécié l'une & l'autre Méthode, de faire un choix, il ne lui restera pas le plus petit doute sur le parti qu'il faudra qu'il prenne.

Votre Méthode se recommande d'elle-même,

comme plus propre, & ſujette à moins d'inconvénients, que celle des frictions avec l'onguent mercuriel. Ces dernieres frictions ſur les cuiſſes & ſur les bras ſont, pour la plupart des malades, l'opération la plus déſagréable. La couleur plombée de cet onguent, fait un contraſte avec la peau, à laquelle il donne un œil ſale. Il a particuliérement une odeur rebutante, outre celle de térébenthine ou de baume de ſoufre, que l'on emploie ordinairement pour éteindre le *mercure*. La difficulté avec laquelle ſe fait cette friction, eſt cauſe que généralement la peau reſte ſalie, après que l'opération eſt terminée. Comme la matiere eſt graſſe, elle s'évapore, ou ſe ſeche difficilement; &, dans l'un & l'autre cas, elle s'attache à tout ce qu'elle touche. Les malades ſont obligés de coucher avec des caleçons, pour empêcher l'onguent de pénétrer, & de tacher les draps & les couvertures. Il faut qu'ils changent fréquemment de caleçons, & qu'ils ſe lavent ſouvent; ou plutôt, comme un lavage répété retarderoit la guériſon, il faut que ces malheureux reſtent dans la mal-propreté pendant ſix ſemaines, & quelquefois pendant trois mois entiers; & ſi, par haſard, ou par accident, quelque partie du linge, tachée par l'onguent, eſt apperçue dans la famille, elle eſt ſuſceptible d'y jetter l'alarme, & de donner lieu à des recherches qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes.

Votre Méthode eſt préférable, *cæteris paribus*, à toutes les Méthodes ordinaires d'adminiſtrer le *mercure* intérieurement, par la ſeule raiſon qu'elle preſcrit de l'employer en friction. Quoique la ſurface de l'épiderme, ſur laquelle on applique le *calomélas*, ſoit fine, la friction n'en eſt pas moins néceſſaire; car je doute qu'en laiſſant la poudre ſans l'agiter ſur cette ſurface, ou qu'en la tenant dans la bouche pendant quelque temps que ce ſoit, on obtienne les mêmes ſuccès. Ce n'eſt pas que je penſe que la friction force le *calomélas* à entrer dans les orifices des vaiſſeaux abſorbants; mais je ſuis convaincu que le *ſtimulus* de la friction, joint à celui du *calomélas*, porte ces vaiſſeaux à ſe ſaiſir de *mercure* plus certainement & plus promptement.

Je ſuis, &c.

TROISIEME LETTRE.

Le Docteur BUCHAN, *Auteur de la* Médecine Domeſtique (*a*) *au même.*

MONSIEUR,

Je vous remercie du préſent que vous m'avez

(*a*) On trouve chez le Libraire, qui vend cet Ouvrage, la traduction de la *Médecine Domeſtique* du Docteur BUCHAN, troiſieme édition, 5 vol. *in*-8°.

fait de votre *Traité ſur la Maladie vénérienne*, ainſi que de la *Lettre*, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, contenant des *Obſervations ſur la nature & le traitement des abcès varioliques*, avec des *remarques ſur la pratique moderne de l'inoculation.* (Voyez ci-après, à la ſuite des *Obſervations ſur les abcès & ſur les plaies*, &c.) Vous avez juſtement mérité l'eſtime & la reconnoiſſance du Public, pour les peines que vous avez priſes de diminuer les ſouffrances que font éprouver les deux plus cruelles maladies, auxquelles ſoit expoſée l'humanité. La petite vérole tue la moitié de l'eſpece humaine dans l'enfance, tandis que la maladie vénérienne exerce en ſilence ſes ravages ſur la jeuneſſe & ſur l'âge mûr.

Cependant, quelque cruelles que ſoient ces maladies, l'art eſt ſuſceptible de les guérir & de les prévenir beaucoup plus ſouvent qu'aucune autre; car, par rapport à la maladie vénérienne, nous poſſédons un ſpécifique (le *mercure*), qui, s'il eſt bien adminiſtré, manque rarement de la guérir radicalement; &, quant à la petite vérole, il n'eſt perſonne qui ne ſache qu'au moyen de l'inoculation, cette maladie eſt rendue ſi douce, qu'à peine en mérite-t-elle le nom. La pratique de l'inoculation, devenue générale, & la Méthode d'adminiſtrer le *mercure*, rendue plus certaine dans ſes effets, doivent être conſidérées

comme les deux plus grands bienfaits que l'on ait jamais présentés aux hommes.

De toutes les Méthodes d'administrer le *mercure*, celle que vous recommandez paroît être la plus sure ; & je ne doute pas qu'elle ne soit également reconnue pour être la plus efficace. On a été long-temps dans la fausse opinion que tous les remedes devoient passer par l'estomac pour agir. Il en est résulté nombre d'accidents. Beaucoup de personnes ont une telle aversion pour les remedes, de quelqu'espece qu'ils soient, qu'elles préferent de tout souffrir plutôt que d'en prendre une seule dose. D'autres ont les visceres si délicats, que, bien qu'ils puissent avaler du *mercure*, cette substance leur déchire l'estomac & les intestins. Il n'est pas de Praticien qui n'en ait vu des exemples. Il est peu de personnes qui, ayant eu le malheur de prendre une grande quantité de ce minéral, selon les Méthodes ordinaires, ne portent de tristes preuves des effets de ce poison dans l'estomac & dans les intestins. Votre nouvelle Méthode d'administrer le *mercure* prévient tous ces accidents. Elle est d'ailleurs moins malpropre & plus agréable que celle de l'appliquer sur la peau.

A l'égard de vos *Réflexions sur la pratique moderne de l'inoculation*, je n'ai qu'une chose à vous observer ; c'est qu'elles cadrent parfaite-

ment avec mes ſentiments ſur cet objet. L'inoculation ne pourra être regardée comme un bonheur pour le genre humain, à moins qu'elle ne ſoit généralement pratiquée ; & cela n'arrivera jamais, tant qu'elle reſtera entre les mains des Membres de la Faculté. Toute tentative, pour rendre cette opération facile & familiere, & pour démontrer que ſes ſuccès ne dépendent point du ſavoir, ni de l'adreſſe du Médecin, ſoit à préparer le malade, ſoit à traiter la maladie, mérite donc des louanges. Votre Ouvrage reſpire un eſprit de généroſité & de franchiſe, qui ne peut manquer de placer votre nom au nombre de ceux de ces bienfaiteurs de la ſociété, qui ont concouru à répandre les avantages d'une découverte des plus importantes à l'humanité.

Je vous ſouhaite, Monſieur, tous les ſuccès dus aux efforts que vous faites, pour diminuer les miſeres de l'eſpece humaine.

Je ſuis, &c. 15 Octobre 1781.



QUATRIEME LETTRE.

M. KRONN, Membre du College Royal des Médecins de Londres, & Médecin Accoucheur de l'Hôpital de Middlesex, au même.

MONSIEUR,

J'ai lu votre Ouvrage, sur la Méthode d'introduire, par le moyen de l'absorption, le *mercure* dans la circulation, avec plus d'avantage & avec un succès pareil aux autres manieres de l'employer. Cette idée m'a tellement plu, que je me suis déterminé à saisir la premiere occasion qui se présenteroit d'administrer le *mercure*, selon votre nouvelle Méthode. En conséquence, un de mes amis qui avoit, depuis un mois, un chancre vénérien de mauvais caractere, si considérable, que des ulceres de diverse grandeur, & profondément situés, avoient presque rongé le frein, s'étant adressé à moi, au commencement d'Octobre dernier, & désirant avoir mon avis, je lui prescrivis votre friction mercurielle. Il en eut bientôt éprouvé de bons effets, puisqu'il fut guéri dans l'espace de quinze jours, sans avoir essuyé le plus petit inconvénient de son usage. Au contraire, il ne ressentit dans le ventre

aucune de ces coliques, qui ſont ſi fréquentes par l'adminiſtration des autres Méthodes employées pour traiter cette maladie, & qu'il avoit lui-même ſouvent éprouvées, avant que d'avoir fait uſage de la vôtre. Il ne détergea pas les ulceres, il n'y appliqua aucun remede pendant le traitement; & malgré cela, ils allerent tous les jours de mieux en mieux, & guérirent. J'ai vu ce malade derniérement, & il me dit qu'il n'avoit pas eu le plus petit reſſentiment de douleur, ni aucune eſpece de ſymptomes de ſa maladie.

Ce qui me cauſa le plus de plaiſir, c'eſt qu'il fut obligé, pendant le traitement, de faire beaucoup de viſites & de ſe produire dans des ſociétés, où une réſerve, dans ſa maniere de vivre parmi ſes amis, auroit inévitablement ſuſcité des ſoupçons qui lui auroient été préjudiciables; & perſonne ne s'eſt apperçu de ſon état.

J'ai été confirmé ſur le bon & plein effet de votre Méthode, par deux autres perſonnes de l'un & l'autre ſexe, qui s'adreſſerent à moi pour la même maladie. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que cette Méthode paroît mieux convenir que toute autre aux gens livrés à la boiſſon. J'en ai une preuve irrécuſable dans un ſujet adonné à toutes ſortes de liqueurs fortes. A peine ſe couchoit-il une fois dans une ſemaine; & quand cela lui arrivoit, c'étoit à la pointe du

jour. D'ailleurs, il étoit, par état, exposé au froid, à la pluie, ou à l'humidité de l'air.

Si ce peu d'observations, faites d'après l'Ouvrage que vous venez de publier avec un désintéressement si louable, peuvent vous être agréables, je me ferai un vrai plaisir de vous communiquer par la suite, & avec la même franchise, ce que la pratique me fournira. Je suis, en attendant, avec une parfaite estime,

Monsieur, Votre, &c. 1 Mars 1782.

CINQUIEME LETTRE.

M. W. TURNBULL, Chirurgien, au même.

MONSIEUR,

C'est avec une satisfaction & un plaisir, plus faciles à concevoir qu'à exprimer, que je vous fais part d'une observation de maladie vénérienne, qui s'est rencontrée dans ma pratique, lorsque j'étois Chirurgien du vaisseau de Sa Majesté le *Heart of Oak.* Cette maladie, après avoir résisté au traitement prescrit par M. William FORDYCE & par d'autres Praticiens du premier mérite, a cédé à la Méthode nouvelle, élégante & agréable, que vous avez découverte, & que vous recommandez dans votre Ouvrage ingé-

nieux ; Méthode qui mérite, de la part du Public, l'accueil le plus flatteur, dû à tout homme qui, comme vous, communique ses connoissances dans la seule vue du bien de l'humanité.

M. Bird, aujourd'hui Chirurgien du Lord Hood, fut le premier qui me conseilla d'essayer votre nouvelle Méthode d'administrer le *mercure*, l'ayant souvent éprouvée lui-même avec le plus grand succès. J'avoue que je commençai par hésiter; mais en ayant vu & obtenu de bons effets, j'en suis aujourd'hui le partisan d'autant plus zélé, que je doutois auparavant davantage de son efficacité. Après avoir lu avec attention l'Exposé de votre Méthode, & y avoir murement réfléchi, je fus frappé de la justesse de vos remarques, & de la véracité de vos preuves, fondées sur la raison & sur les faits anatomiques ; tandis que, d'un autre côté, j'étois témoin de l'insuffisance de la *Méthode altérante* & des suites désagréables & dégoutantes des frictions mercurielles, appliquées sur les extrémités. J'ai vu, à bord des vaisseaux, & même sur terre, mais plus particuliérement sur les vaisseaux, des fievres dangereuses & des diarrhées funestes, occasionnées par cette ancienne maniere d'administrer le *mercure*.

Je suis aujourd'hui occupé uniquement de la santé des gens de mer, & vous prévoyez que la maladie

maladie vénérienne eſt ce qui m'occupe le plus. L'obſervation m'a fourni une objection contre les frictions mercurielles, adminiſtrées en mer, qui paroîtra palpable & fondée à tout Praticien de vaiſſeau. La voici en peu de mots. Le malade étant expoſé forcément à l'air extérieur, pendant l'eſpace d'une demi-heure, que dure la friction, dans le *Cockpit* (*a*), lieu deſtiné aux Chirurgiens pour examiner & panſer les plaies, il réſulte, d'un tel traitement, que la tranſpiration eſt arrêtée : ce qui ne donne que trop fréquemment lieu à une affection fébrile, dangereuſe, de genre putride ; & il n'eſt perſonne qui ne ſache combien la terminaiſon de ces maladies eſt funeſte ſur les vaiſſeaux, où elles peuvent ſe communiquer à la moitié de l'équipage.

Les Partiſans les plus zélés de l'ancienne Méthode d'adminiſtrer le *mercure* n'ont pas fait, ou ne veulent pas faire attention à cette particularité intéreſſante. Ils prétendent que l'onguent mercuriel n'affecte point le canal alimentaire, au point d'exciter des évacuations ; & que le *mercure*, ſous cette forme, eſt plus facilement introduit dans la circulation, que quand il eſt donné en *bols*, en *mixture*, &c. Enfin, qu'em-

(*a*) C'eſt-à-dire, dans le poſte des malades, ſur le faux pont.

ployé en friction, il parvient plus promptement dans le ſang, que quand il eſt pris par la bouche. Voilà ce qu'ils diſent. Cependant l'expérience démontre que ſouvent les frictions affectent l'eſtomac, & que le *mercure* eſt abſorbé & porté dans cet organe ſi utile à l'économie animale, auſſi promptement que le ſont les préparations de Saturne, appliquées ſur une jambe enflammée, leſquelles cauſent de violentes coliques & d'autres accidents qui annoncent la léſion de l'eſtomac; cas qui s'eſt préſenté derniérement à un de mes amis, habile Chirurgien de cette Capitale. Il y a donc lieu de croire, d'après l'analogie & les mêmes principes, que c'eſt au *mercure*, frotté ſur les extrémités, que ſont dues les violentes diarrhées que j'ai eu occaſion de voir, & qui épuiſent ſi fortement les malades.

Je ſuis sûr de n'avoir rien dit que de juſte & de fondé ſur les faits: or, les faits ſont au-deſſus de toute diſcuſſion. Mais les hommes d'un certain caractere, attachés à des Méthodes particulieres ou à des ſyſtêmes, s'oppoſent trop ſouvent aux progrès des connoiſſances médicinales; & en voulant faire adopter les caprices, les erreurs & les opinions de leurs Maîtres reſpectifs, ils s'en tiennent au chemin battu ou à leur routine, au lieu de chercher à préſenter des idées neuves & utiles à l'avancement de l'art.

Je ne connois point d'être plus méprisable, & qui mérite davantage les reproches & l'indignation de la société, que l'homme dédaignant les regles qui doivent nous servir de guides dans la pratique d'un art libéral, sur-tout quand le bien le plus précieux, le plus inappréciable à l'humanité, je veux dire, la santé, & les plaisirs, dont elle est la source, en dépendent. Pour nous qui professons cet art important, secouons les préjugés, adoptons, d'après notre conscience & la raison, une Méthode qu'approuve cette même raison, & qui est couronnée de succès.

Je suis convaincu que la majeure partie des Chirurgiens de vaisseaux, s'ils vouloient parler franchement, ne feroient que donner de la force à tout ce que je viens de dire, & finiroient par convenir avec moi que votre Méthode d'administrer le *mercure* est la plus agréable, la plus sure & la plus efficace de toutes celles qui ont été pratiquées contre cette cruelle maladie, depuis qu'elle s'est manifestée en Europe, c'est-à-dire, depuis trois cents ans. Ce sera un grand bonheur pour l'humanité, quand elle sera généralement adoptée; & j'espere la voir bientôt triompher des entreprises de ces gens sans humanité, qui n'accordent de louanges qu'à leurs productions.

Si je puis, par mes observations, quelque peu nombreuses, quelqu'imparfaites qu'elles soient,

étendre, fut-ce en la moindre chose, la pratique de cette Méthode, je regarderai cette action comme une des plus heureuses de ma vie ; car je n'ai jamais eu de plus grand plaisir que de voir les gens à talents réussir. Voici une observation entre plusieurs que je pourrois rapporter.

Un jeune homme, garde-marine, âgé de vingt ans, vint à bord du *Heart of Oak*, le 20 Septembre 1781. Sa maladie présentoit les symptomes suivants : un mal de tête violent ; des douleurs nocturnes dans les os ; un ulcere de mauvais caractere, qui occupoit toute l'amygdale gauche ; un chancre très-étendu sur le prépuce ; de la chaleur dans l'uretre, accompagnée d'une cuisson brûlante, quand le malade urinoit. Cependant, quelqu'effrayants que soient tous ces symptomes, le malade vaquoit à ses affaires.

Sur les questions que je lui fis, relativement à l'invasion & aux progrès de la maladie, il répondit qu'il l'avoit contractée à Portsmouth, quatre mois environ avant qu'il eût ordre de s'embarquer sur le *Heart of Oak*. Cette maladie s'annonça d'abord, par une irritation douloureuse, dans les voies urinaires, laquelle se manifesta dès le quatrieme jour, après qu'il se fût exposé à la contagion, & prit de l'intensité, les jours suivants, malgré les soins & les secours du Chirurgien de vaisseau, au bord duquel il étoit alors, & qui étoit un

vaiſſeau garde-côte à Spithead. Ce Chirurgien lui donna, à ce que me rapporta le malade, des émulſions avec le nitre, des ſels, &c. lui preſcrivant de boire beaucoup d'eau d'orge, de graine de lin, ou d'autres liquides mucilagineux; la ſaignée ne fut pas oubliée.

Dans l'eſpace d'un mois, on employa dix fois l'onguent mercuriel à grande doſe, en friction ſur les cuiſſes; & le malade prit de fortes purgations par intervalles. L'écoulement de la gonorrhée, ajouta-t-il, fut très-abondant pendant cinq ou ſix ſemaines, au bout deſquelles elle fut regardée comme guérie. Cependant, quelque temps après, ſa ſanté déclina peu à peu. Il éprouva bientôt une diminution d'appétit, de force & de courage. Le ſommeil étoit interrompu par des douleurs dans les membres; mais on ne lui fit plus rien prendre, juſqu'à ce qu'il ſe fût rendu à notre bord. Je penſai que ce cas étoit très-propre à faire l'eſſai de votre Méthode. Et voici ce qui en eſt réſulté.

Je lui preſcrivis la friction de deux grains de *calomélas* dans l'intérieur de la bouche, deux fois par jour. Au bout de dix jours, la bouche s'attendrit, & l'haleine devient forte. Le chancre & l'ulcere de l'amygdale prirent un meilleur caractere; ils ſe remplirent de bonnes chairs, & furent entiérement guéris au bout de cinq ſemaines. Quant

aux autres ſymptomes, tels que le mal de tête ; les douleurs nocturnes, &c. ils furent parfaitement diſſipés en ſept ſemaines. J'ai une ſeule remarque à faire, c'eſt que, pendant tout le traitement mercuriel, j'ai entretenu conſtamment l'affection de la bouche ; mais j'ai eu ſoin d'empêcher la ſalivation, en ſuſpendant les frictions, lorſque l'état de la bouche l'annonçoit. Ce dont je fus ſurpris, ce fut de voir le malade, au bout de quinze jours de l'uſage du *calomélas*, recouvrer inſenſiblement ſon appétit, ſon courage & ſes forces, & même engraiſſer.

Je crains, Monſieur, d'abuſer de votre patience ; mais croyez que j'ai un ſenſible plaiſir à vous rapporter ces faits. Cette obſervation eſt, parmi pluſieurs autres, celle qui m'a fourni l'occaſion la plus favorable d'éprouver l'efficacité de votre Méthode, & elle ſeule ſuffit pour lui mériter la préférence. Je déſire ſincérement que votre découverte ſoit toujours accompagnée d'un ſuccès auſſi conſtant. C'eſt le vœu de celui qui eſt,

Monſieur, Votre, &c. 15 Janvier 1783.



SIXIEME LETTRE.

Le même au même.

MONSIEUR,

Un Lieutenant de vaisseau contracta, dans le mois de Novembre 1781, la maladie vénérienne pour laquelle il fut saigné abondamment; il prit de fortes médecines mercurielles, & on lui ordonna de s'abstenir de toute espece de liqueurs spiritueuses. Ce traitement, ajouté aux ravages causés par la maladie, le rendit en peu de temps, extrémement maigre. C'est dans cet état qu'il me fut amené. Je lui prescrivis votre Méthode & une diete plus nourrissante, & il eut bientôt recouvré la santé.

Quand je lui proposai de frotter un peu de poudre sur ses levres, il parut très-prévenu contre ce traitement, & le tourna en ridicule : *Que voulez-vous*, me dit-il, *que cela fasse ?* Mais lorsque je lui eus expliqué la nature & l'opération de ce procédé, il consentit à en faire l'essai, & eut ensuite beaucoup de confiance en moi, eu égard à l'attention & aux soins que je pris de lui.

Plusieurs personnes m'ont assuré qu'elles s'étoient guéries elles-mêmes, en suivant les instructions

que vous donnez dans votre Ouvrage ; ce qui ne peut manquer de rendre votre Méthode d'un uſage général, & ce qu'on doit déſirer pour le bien de l'humanité.

Pour réſumer en peu de mots, je dirai que je ſuis convaincu que pluſieurs perſonnes, épuiſées par la conſomption, ſuite d'un traitement mercuriel deſtructeur, en auroient été préſervées, ſi elles euſſent adopté votre Méthode facile & ſalutaire.

Je ſuis, Monſieur, Votre, &c.

Septieme Lettre.

M. W. Turnbull, M. D. au même.

Monsieur,

En liſant votre Ouvrage, ſur l'application du *mercure*, dans l'intérieur de la bouche ; Méthode qui préſente plus d'avantages qu'aucune de celles qui ont été offertes juſqu'ici au Public, j'ai été tellement ſatisfait de la ſimplicité & de la clarté qui la caractériſent, que je me ſuis déterminé à l'employer à la premiere occaſion qui ſe préſenteroit. Je ne vous importunerai pas du détail de quelques cas particuliers, dont vos correſpondants vous ont ſurement déja fourni un bon

nombre d'obſervations; mais je puis vous aſſurer, d'après pluſieurs expériences, que j'ai vu des effets plus prompts & plus ſalutaires de votre Méthode, que d'aucune autre, même de celles qui ont été les plus vantées.

Quant à la doctrine de l'abſorption, je ne ſuppoſe aucun Praticien, connoiſſant le ſyſtême animal & l'hiſtoire de la Médecine, qui puiſſe refuſer de l'admettre telle que vous l'adoptez. Si donc la friction peut être employée d'une maniere modérée ſur la ſurface de l'épiderme des parties internes du corps, il n'eſt perſonne qui, réfléchiſſant ſur cet objet, ne doive en conclure avec raiſon qu'elle eſt d'une grande efficacité. Il y auroit beaucoup à dire, à l'appui de votre hypotheſe; mais après ce que M. le Docteur HUNTER & M. CRUIKSHANCK ont écrit en faveur de la doctrine de l'abſorption, & ſur l'importance de votre découverte, il ſeroit ſuperflu que j'ajoutaſſe la moindre choſe à ce ſujet.

Permettez-moi ſeulement de dire que je ne crois pas qu'il ſe ſoit faite une plus grande découverte, depuis SYDENHAM, excepté le traitement moderne des fievres inflammatoires, & ſur-tout la Méthode d'inoculer, à laquelle a tant de part le Baron DIMSDAL, & pour laquelle il a ſi bien mérité du Public. Pour peu qu'on ſoit impartial & de bonne foi, on ne ſauroit condamner

votre Méthode, ou toute autre, parce qu'elle est nouvelle, avant que de l'avoir essayée, sur-tout lorsque vous avancez qu'elle ne comporte rien d'incompatible ou de contradictoire avec la pratique actuelle de traiter la maladie vénérienne. Le conseil d'exposer les malades à l'air froid, & de leur permettre d'user librement d'eau froide pour boisson, même dans la petite vérole naturelle, tel qu'on le pratique tous les jours parmi nous, offre plus de difficultés réelles à combattre, que la Méthode que vous prescrivez.

Si ce que j'ai dit sur cet objet peut vous être agréable, je saisirai les occasions de vous communiquer à l'avenir tout ce que me fournira l'observation.

Je suis, Monsieur, Votre, &c. 25 Janvier 1783.

HUITIEME LETTRE.

M. Thom. KIRKLAND *au même.*

MONSIEUR,

Je vous suis sensiblement obligé du présent que vous m'avez fait de vos Ouvrages, & très-reconnoissant de la mention honorable que vous y faites de moi. Je les ai lus avec plaisir.

Cependant je n'approuve point la pratique des

injections vitrioliques, prefcrites feules pour la guérifon de la gonorrhée. Ce moyen eft expéditif; mais il ne doit point interdire la concurrence des remedes internes, quand l'intenfité de la maladie, ou quelque négligence les ont rendus néceffaires.

Je défire fincérement que vous parveniez à décrier les Méthodes qui prefcrivent de grandes dofes de *mercure*, pour guérir la maladie vénérienne. Elles font parfaitement inutiles, & toujours dangereufes. Je crois qu'elles ont tué par milliers, & qu'elles ont dérangé & ruiné des fantés par millions. Je défire voir abandonner la pratique dégoutante des frictions, faites avec l'onguent mercuriel; & je m'offre de réunir mes efforts aux vôtres, pour anéantir une Méthode, fondée fur des principes erronés.

J'ai eu un égal plaifir à voir ce que vous avez écrit fur la Chirurgie médicale (*a*). Si tous les Chirurgiens vouloient fuivre la même route que vous, ils rendroient un fervice effentiel à l'humanité. Je vous fouhaite tous les fuccès que vous pouvez défirer, & fuis,

Monfieur, Votre, &c. Ashby, 18 Août 1783.

(*a*) On trouvera cet Ouvrage parmi les *Obfervations fur les Abcès*, &c., à la fuite du *Traité Pratique de la Gonorrhée.*

NEUVIEME LETTRE.

M. S. SAUNDERS, Chirurgien, au même.

MONSIEUR,

J'ai vu vos deux Ouvrages, aussi-tôt qu'ils ont paru (*a*). Frappé de la force de vos raisons, je n'ai pas hésité d'applaudir à votre Méthode. J'ai senti tout de suite, & de la maniere la plus claire, combien le *calomélas*, uni à la salive, devoit être plus aisément absorbé, que la substance visqueuse d'un onguent; & combien étoit préférable cette Méthode, envisagée seulement comme plus propre & plus facile à employer. De plus, j'aime infiniment votre maniere de l'appliquer.

Combien la surface interne de la bouche & des levres ne doit-elle pas absorber plus promptement, que les surfaces externes du corps, où les substances à absorber sont obligées de pénétrer à travers l'épiderme & la peau! J'ai été convaincu de cette vérité, d'après la promptitude avec laquelle le *virus* vénérien s'introduit dans la masse

(*a*) C'est-à-dire, l'*Exposé de la nouvelle Méthode d'absorption*, & le *Traité pratique de la Gonorrhée*, que l'on trouvera ci-après.

des humeurs, & d'après la communication ſubite de cette contagion, celle, par exemple, d'un ulcere ſur les levres, lorſqu'il eſt en contact avec les levres d'une perſonne ſaine. Telles ſont, Monſieur, les réflexions que m'a ſuggérées la lecture de votre Ouvrage, auquel je ſuis aujourd'hui fermement attaché.

Je ne puis me diſpenſer de faire ici mention du ſentiment que vous expoſez dans votre *Traité de la Gonorrhée*, ſur les injections de mon digne maître, le Docteur *Hugh* SMITH : 1°. celle d'huile d'amandes douces ; 2°. celle d'une diſſolution de vitriol blanc. Vous êtes le ſeul Chirurgien que j'aie vu adopter publiquement cette derniere injection. Mais c'eſt qu'on n'avoit jamais voulu examiner les principes ſur leſquels elle eſt preſcrite ; c'eſt que vous les avez approfondis de bonne foi, & que vous les avez défendus d'une maniere victorieuſe.

Il ne me reſte plus, en finiſſant, que de déſirer ardemment que vos travaux eſtimables & déſintéreſſés ſoient ſuivis de ſuccès qui ſoutiennent votre réputation, & vous menent à la fortune. Tel eſt le vœu que je forme, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître. Je ſuis,

Monſieur, Votre très-humble, &c.

Boreham-wood, near Barnet, Herts.

Pour ajouter à ce que j'ai dit, dans mon Ouvrage ſur les injections, que je vois avec plaiſir avoir mérité l'approbation de ce Savant, qu'il me ſoit permis d'obſerver que les objections faites par quelques Praticiens, contre cette ſorte de remedes, n'étoient aucunement fondées relativement aux *injections vitrioliques*, employées à doſe modérée, & prudemment adminiſtrées. Car au lieu d'enfermer le *virus* dans les voies urinaires, elles occaſionnent au contraire l'excrétion du *mucus*; & par cette propriété déterſive, elles chaſſent & expulſent immédiatement, & avec ſuccès, ce même *virus* qui irrite les parties, & conſtitue la gonorrhée. (Voyez ci-après le *Traité pratique de la Gonorrhée.*)

DIXIEME LETTRE.

M. ALEXANDRE P. BUCHAN (a) *au même.*

MONSIEUR,

La Méthode ſimple & moins déſagréable que vous avez imaginée, d'adminiſtrer le *mercure* par l'abſorption, a rendu, comme on en convient généralement,

---

(a) Fils de l'Auteur de la *Médecine Domeſtique.*

la guériſon de la maladie vénérienne très-expéditive ; & il paroît que, conſidérée ſous ce point de vue, elle mérite l'approbation de beaucoup de Praticiens, renommés pour leur ſavoir & par leur habileté. Et, dans le fait, il n'en eſt aucun qui, portant ſes regards, pour quelques inſtants, ſur les effets terribles qui accompagnent l'introduction de ce minéral actif dans l'eſtomac, ou ſur la Méthode déſagréable & ennuyeuſe des frictions ſur la peau avec l'onguent mercuriel, ne ſe range de votre côté, & n'applaudiſſe à votre découverte.

Cependant il me ſemble que les avantages de cette Méthode pourroient recevoir quelqu'extenſion. Je me crois d'autant plus autoriſé à vous communiquer mes idées à ce ſujet, que je ſuis convaincu que l'humanité, qui vous caractériſe, vous porte à recevoir favorablement toute obſervation qui n'a pour but que le bien de nos ſemblables.

Les Auteurs en médecine ont obſervé que l'hydrophobie affecte ſur-tout les glandes ſalivaires & celles du goſier. On ſait que le *mercure* a une tendance particuliere à produire ces effets, ſur-tout quand, adminiſtré par votre Méthode, il ſtimule & augmente l'action de ces glandes. De-là nous pouvons raiſonnablement ſuppoſer que le *mercure* ſeroit employé avec

avantage pour prévenir, ou pour guérir cette cruelle maladie. Quelques Médecins, à la vérité, l'ont recommandé dans ce cas; mais on n'y a pas apporté l'attention que ce conseil paroissoit mériter.

Dans la crainte fondée de nuire à la constitution, la plupart de ceux qui sont dans l'appréhension d'avoir gagné cette maladie, rejettent avec épouvante l'usage du *mercure*, comme préservatif. Mais votre Méthode est faite pour détruire toutes ces craintes, & pour conserver la vie de ces malheureux, dans nombre de cas, puisqu'elle est incapable de déranger la santé, & d'occasionner aucun inconvénient.

Lors même que l'hydrophobie seroit confirmée, en sollicitant brusquement une violente salivation, on pourroit peut-être parvenir à détruire le poison de la rage, & sauver le malade. La Méthode la plus prompte d'imprégner le système de la circulation d'une grande quantité de *mercure* est, sans doute, celle de l'absorption par la bouche; & votre Procédé réunit à la fois la facilité & les moyens les plus efficaces d'appliquer sur le corps humain ce remede énergique.

Je suis,

Monsieur, Votre, &c. 4 Septembre 1783.

ONZIEME LETTRE.

M. J. DE *BRAW au même.*

MONSIEUR,

Les progrès ſenſibles, que fait votre Méthode ingénieuſe de guérir une maladie, également cruelle pour les deux ſexes, triomphent de la force des préjugés, à meſure que les Praticiens ſont témoins des avantages qu'elle préſente : avantages infiniment ſupérieurs à ceux qu'ont offerts les autres Méthodes pratiquées juſqu'ici. Ses ſuccès ont fixé l'attention d'une maniere ſi extraordinaire, que, dans les faſtes de la Médecine, il eſt peut-être, ſans exemple, qu'aucune découverte ait jamais excité un pareil zele, une pareille émulation. Il eſt vrai que, ſi l'on calcule les ravages, occaſionnés pendant un ſi long temps, par l'adminiſtration dangereuſe du *mercure*, juſtement condamnée par vos ſavants correſpondants, on trouvera peu de Méthodes qui ſe ſoient préſentées avec autant d'intérêt. Pour moi, ſi l'idée m'en a plu, je n'ai pas été moins ſatisfait de la voir réuſſir, dans nombre de cas : ce qui m'a pleinement convaincu de ſon efficacité.

La maniere franche, ouverte & ſans réſerve,

avec laquelle vous avez communiqué votre découverte au public, & par toutes ſortes de voies, vous a ſuſcité une telle quantité de partiſans, qu'il faudroit des volumes pour publier les ſuccès qu'ils en ont obtenus.

Lorſque votre découverte utile, ainſi que cette autre non moins importante du Docteur PRIESTLY, celle de l'*air déphlogiſtiqué*, qui, comme pouvant guérir, ſans remedes internes, les maux de poitrine, ſuites trop fréquentes des Méthodes ordinaires & cruelles d'adminiſtrer le *mercure*; peut, par ces raiſons, être rapprochée de votre Méthode par abſorption; lors, dis-je, que l'une & l'autre de ces découvertes, qui paroiſſent avoir été réſervées pour notre ſiecle, auront été enviſagées ſous leur véritable point de vue, on ſera tenté de croire, avec le ſavant Abbé DE FONTANA, que nous touchons à une de ces grandes époques, à laquelle la Nature conduit, après un temps plus ou moins conſidérable, & qu'elle marque par quelqu'invention importante à l'humanité.

Je ſuis,

Monſieur, Votre, &c. *Fleet-ſtreet*, nº. 196.

Monſieur DE BRAW, mon ingénieux ami & mon voiſin, dont l'habileté en chymie & en médecine eſt très-connue dans l'Univerſité de Cambridge, où il a réſidé pendant pluſieurs années,

m'ayant promis le résultat de ses observations, je me contenterai de dire que je serois très-heureux, si je pouvois les publier dans la prochaine Edition. Cependant, voyez les *Remarques* du Docteur FOTHERGILL, *sur l'air déphlogistiqué*, adressées au Docteur HAWES.

DOUZIEME LETTRE.

M. R. TURNER, Chirurgien, au même.

MONSIEUR,

Je suis honteux de n'avoir pas répondu plutôt à la faveur que vous m'avez faite de m'envoyer vos Ouvrages. Agréez mes remerciements.

Depuis que vous m'avez communiqué votre nouvelle & ingénieuse Méthode d'administrer le *mercure* par absorption, j'ai trouvé qu'elle réussissoit bien dans les maladies chroniques, & en chirurgie, contre les squirres opiniâtres & les tumeurs scrophuleuses des testicules. C'est une Méthode très-sure & aussi propre qu'agréable d'administrer le *mercure*. Je l'ai employée chez certains sujets, pendant les plus fortes gelées, sans qu'ils aient jamais pris de rhume.

Cette Méthode par absorption ne paroît pas bornée à la guérison de la maladie vénérienne,

comme plusieurs découvertes importantes le feront voir. Elle réussira toujours en médecine & en chirurgie, toutes les fois que le sang & les humeurs ne seront point affectés d'une trop grande putrescence. Je suis,

Monsieur, Votre, &c. *Uxbridge.*

M. TURNER vient d'observer que, ma Méthode réussira toujours, en médecine & en chirurgie, toutes les fois que le sang & les humeurs ne seront pas affectés d'une trop grande putrescence. En effet, dans ces cas, je prescris l'extrait de quinquina mollet, ou sec mis en poudre, le faisant appliquer sur la surface interne de la bouche, où, mêlé à un menstrue aqueux, c'est-à-dire, la salive, il est bientôt dissous, & complétement absorbé.

On voit souvent les meilleurs remedes, introduits dans l'estomac, y causer de la pesanteur, du mal-aise, & finir par être vomis : alors, le malade n'en peut retirer que très-peu d'avantage. Quand ils restent dans l'estomac, si, comme nous devons le faire le plus souvent, nous ne les jugeons que d'après la nullité de leurs effets sur la maladie, nous devons en conclure que, semblables aux aliments grossiers, ils n'ont fait que traverser le corps, & qu'il n'y a que leurs parties les plus fines & les plus subtiles qui

aient été abſorbées par les vaiſſeaux lactés & convertis en ſang. C'eſt de-là ſans doute que les plus grandes doſes de quinquina & des autres remedes de cette eſpece, manquent ſouvent leurs effets dans la gangrene des extrémités. Car ce n'eſt pas ſur la quantité d'un remede avalé, qu'il faut compter, mais ſur la quantité ſeulement qui pénetre dans le ſyſtême de la circulation.

Il eſt aiſé de concevoir qu'il peut y avoir des circonſtances où ce ſeroit faire preuve d'une grande habileté, que de tirer, d'une petite quantité de quinquina ou de *mercure*, tous les avantages que ſont capables de procurer ces médicaments, donnés à grandes doſes. Eh bien! il eſt poſſible qu'une once de ces remedes opere, dans les mains d'un Praticien, tous les bons effets qu'un autre n'attendroit que de pluſieurs livres. Cela dépend de la maniere de les adminiſtrer; & je trouve cette maniere dans la Méthode de l'abſorption, par les ſurfaces de la bouche, au lieu de les introduire dans l'eſtomac.

Je ne ſuis pas le ſeul qui condamne l'uſage de faire avaler des remedes. Un Auteur, auſſi ingénieux que ſenſible, penſe de même : voici comme il s'exprime.

« On a été long-temps dans la fauſſe opinion que tous les remedes devoient être introduits dans l'eſtomac, pour agir. Mais cette opinion a

donné lieu à une foule d'accidents. La plupart des malades ont une telle averſion pour les drogues, de quelqu'eſpece qu'elles ſoient, qu'ils aimeroient mieux ſouffrir tout au monde, que d'en avaler une ſeule doſe «. (MÉDECINE DOMESTIQUE).

Je ſuis perſuadé que les maladies ſans nombre, occaſionnées par les obſtructions, pourroient être heureuſement guéries par l'abſorption du *calomélas :* remede qui pénetre & circule dans les plus petits vaiſſeaux, comme dans les plus grands, & qui, appliqué ſur la ſurface de la langue, n'aſſujettit point le malade à reſter renfermé, ni à obſerver aucune eſpece de régime. Ma pratique m'a fourni derniérement des preuves de l'efficacité ſurprenante du *calomélas*, dans les maladies ſcrophuleuſes & cutanées en général.

Un garçon de huit ans me fut amené, ayant l'œil gauche tellement enflammé, qu'il n'y voyoit pas ; il avoit d'ailleurs un teint ſcrophuleux. Je lui ai preſcrit de ſe frotter la langue, deux fois par jour, avec un demi-grain de *calomélas*, obſervant d'être pluſieurs minutes ſans avaler ſa ſalive. Au bout de trois ſemaines, ce pauvre enfant vit clair de ſon œil, & fut guéri.

Une fille de dix-ſept ans eut le bonheur d'être guérie, par les mêmes moyens, d'un ulcere au nez, qu'elle gardoit depuis long-temps, & que l'on avoit jugé être cancéreux.

RÉPONSES

A quelques objections qui ont été faites sur la nouvelle Méthode d'administrer le Mercure, *& qui m'ont été communiquées par mon ami, M. Jebb.*

On dit que « le *mercure*, employé selon la » Méthode que je recommande, stimule les » glandes salivaires à la maniere des substances » âcres, aromatiques, &c.; qu'il n'excite qu'une » salivation momentanée, & qu'on ne peut dire » que le *calomélas* pénetre, d'une maniere con» venable, dans le systême de la circulation ».

Pour répondre à cette objection, je renvoie à la troisieme observation, E. F. ci-dessus, page 41. La malade qui en fait le sujet, eut une salivation très-complete, & a été guérie d'une maniere aussi sure, qu'il est possible de l'être, par aucune préparation mercurielle, & par aucune Méthode de l'administrer. Le Docteur Hunter a vu la malade, pendant qu'elle étoit dans la salivation, & a reconnu, par une Lettre qu'il m'a adressée, qu'il l'avoit trouvée crachant très-favorablement. Elle n'a point avalé de *calomélas*; elle n'a eu aucun

relâchement d'inteſtins, & ſon haleine étoit fétide. La ſalivation fut très-abondante pendant plus de 15 jours; ce qui ne ſeroit point arrivé, ſi le *mercure* n'avoit ſtimulé que les glandes ſur leſquelles les frictions avoient été faites, ſi enfin il n'avoit pas pénétré dans le ſyſtême de la circulation; circonſtance, ſans laquelle cette femme n'auroit point été guérie d'une maladie très-invétérée. Toutes les cures que j'ai rapportées prouvent également que le *mercure* a été entraîné dans les voies de la circulation.

Seconde Objection. On a prétendu que « les » frictions ſur les ſurfaces internes de la bouche » rendoient les dents noires ».

Ceci paroît être une pure conjecture, dénuée de fondement, & avancée pour détourner les malades de cette Méthode. Pendant un long uſage de *mercure*, employé de cette maniere, les dents peuvent devenir noires & ſales; mais que cela ſoit dû au *mercure* ſeul, ou au défaut de propreté des dents, propreté qui eſt toujours défendue dans ce cas: c'eſt ce qu'on ne pourra jamais décider.

Ce dont je ſuis perſuadé, c'eſt que le *calomélas*, frotté ſur la ſurface interne de la bouche & des gencives, ne peut pas rendre les dents noires, par cette ſeule application locale;

& nul de mes malades ne s'eſt plaint, dans aucun temps, de cette affection (*a*).

Troisieme Objection. On a remarqué que « le *calomélas* laiſſoit dans la bouche un gout dé- » ſagréable de cuivre ».

Il eſt rare que ce gout incommode le malade au point de s'en plaindre. Il y auroit d'ailleurs une maniere d'obvier à cet inconvénient; ce ſeroit d'appliquer le *calomélas*, en forme de ſuppoſitoire, ſur la ſurface interne du rectum, que l'on regarde comme la partie la plus abſorbante du corps. Quoique j'avoue n'avoir jamais employé cette Méthode, peu décente à la vérité, on ne peut cependant douter qu'elle ne puiſſe être très-efficace, très-ſure pour adminiſtrer le *mercure*.

(*a*) On nous a dit qu'il étoit à craindre que le *calomélas*, employé de cette maniere, n'endommageât l'émail des dents. Mais, comme l'affection des gencives & la ſalivation ne ſont excitées, dans l'uſage de la Méthode de l'abſorption, que par la raiſon que le *mercure* eſt paſſé dans les voies de la circulation, & point du tout parce qu'il eſt appliqué immédiatement ſur les glandes ſalivaires, il s'enſuit que, dans ce cas, il n'eſt pas plus capable d'affecter l'émail des dents, que lorſqu'il paſſe par l'eſtomac. Les perſonnes qui prennent les préparations mercurielles en *bols*, en *pilules*, &c., ne perdent pas l'émail de leurs dents; & les enfants le perdent-ils, quand on leur donne le *mercure-doux* comme vermifuge?

Mais je dois faire remarquer que ce minéral, ſous quelque forme qu'il ſoit, donnera le gout de cuivre, dès qu'il ſera paſſé dans le torrent de la circulation. Il eſt vrai que, preſcrit ſelon ma Méthode, ce gout s'annonce d'abord; mais le *quinquina* & les autres remedes amers & énergiques ont cet inconvénient, & cette circonſtance n'en fait pas rejetter l'uſage général.

Quatrieme Objection. On dit encore: « Comment une ſurface glanduleuſe ſecrétoire, » une ſurface qui verſe continuellement un » liquide, qui doit être préſumé laver & net- » toyer ſans ceſſe tout ce qui l'approche, com- » ment cette ſurface peut-elle être abſorbante à » un auſſi haut dégré? »

Quelque fort que puiſſe paroître ce raiſonnement, appliqué à des ſurfaces privées de la vie, il perdra infiniment aux yeux de ceux qui réfléchiront que les ſurfaces, dont il eſt ici queſtion, ſont vivantes. Car ſi, de ce qu'une ſurface eſt ſecrétoire, on prétend en conclure l'impoſſibilité de ſon abſorption, ne peut-on pas faire la même objection contre les ſurfaces les plus abſorbantes, c'eſt-à-dire, contre la ſurface interne des inteſtins?

En un mot, il n'eſt point de plan, point de propoſition, contre leſquels on ne puiſſe former des objections, ſoit réelles, ſoit plauſibles. Je

désire seulement que les avantages & les désavantages de ma Méthode soient pesés avec réflexion & impartialité, & qu'on se détermine, d'après le dégré de confiance qu'elle mérite. La vérité est la pierre fondamentale, sur laquelle reposent toutes les contestations. Je ne doute point qu'elle n'acquierre tous les jours de nouvelles forces; car le temps, qui est le destructeur de toutes choses, ajoute de la durée & de la force à la vérité.

« La vérité est le seul but qu'on doive envi-
» sager dans toutes les disputes. Si l'on veut bien
» la respecter à mon égard, je ne crains pas la
» censure. Je me suis toujours fait un devoir de
» ne jamais m'approprier ce que j'avois appris
» des autres, & de nommer avec franchise tous
» ceux à qui j'avois obligation. Cette conduite
» n'est certainement pas commune aujourd'hui.
» Ne voyons-nous pas que la plupart des Ou-
» vrages sont farcis de ce que leurs Auteurs
» ont pillé dans d'autres, qu'ils n'ont pas cités;
» que ces mêmes Auteurs s'approprient des dé-
» couvertes qu'ils n'ont pas faites, & se parent de
» plumes empruntées »? Docteur Hope, *Leçons sur la Matiere Médicale d'Alstone; Appendice.*

DES PRINCIPAUX REMEDES

En uſage contre la Maladie vénérienne, depuis ſa premiere apparition en Europe.

LA Méthode de guérir la Maladie vénérienne, qui regne en Europe depuis près de 300 ans, n'a pas été autant perfectionnée par les gens de l'art, qu'on ſembloit devoir l'attendre d'un ſi long eſpace de temps. Cette maladie a exercé ſes ravages impunément pendant un grand nombre d'années, avant qu'on ait trouvé un remede propre à la combattre. Quand on eut découvert que l'antidote de ce poiſon exiſtoit dans le *mercure* ou le *vif-argent*, l'application qu'on en fit fut ſi malheureuſe, que nombre de victimes perdirent la vie dans les horreurs d'une ſalivation que nous n'oſons dépeindre; accidents qui étoient dus au défaut de connoiſſance ſuffiſante, parmi les Praticiens de ce temps-là, ſur la nature & les propriétés du *mercure*.

Les premieres tentatives du traitement de la maladie vénérienne par le *mercure*, ſont dues aux *Arabes*, qui, ayant preſcrit ce minéral en onguent contre la *lepre*, firent naître aux Médecins Italiens l'idée d'eſſayer l'efficacité de ce remede contre les

affections de la peau, que présentoit cette nouvelle & terrible maladie. Ils n'épargnerent donc point les liniments, avec lesquels ils frottoient, pendant douze, quinze, & même quelquefois trente jours de suite (Voyez MÉAD, *sur les Poisons*); pratique très-dangereuse qui n'a été que trop suivie, même jusqu'à ce jour.

La salsepareille, le sassafras, le gaïac, ont été successivement plus ou moins estimés pour leurs vertus antivénériennes. Mais le *mercure* est le seul spécifique qui, dans tous les temps, ait mérité une entiere confiance.

En 1685, SYDENHAM, traitant de plusieurs autres objets, fait entendre que, bien que l'usage du *mercure* fût mieux entendu que par le passé, cependant la Méthode de guérir la maladie vénérienne n'étoit pas beaucoup perfectionnée.

Le Docteur TURNER, Membre du College des Médecins de Londres, qui avoit fait une étude particuliere de cette maladie, crut devoir, en 1731, communiquer au Public ses observations & sa Méthode de la guérir; mais ses purgatifs drastiques & ses préparations mercurielles détruisoient les plus fortes constitutions. Que ne devoit-il pas arriver aux personnes foibles & délicates?

BOERRHAAVE a publié un traitement qui lui est particulier, & en apparence moins dangereux

que les précédents. Auſſi, a-t-il été généralement adopté dans le temps. Suivant ce Médecin, la graiſſe eſt le ſiege de la maladie vénérienne. Delà, les évacuations capables de fondre & de détruire la graiſſe, devoient, dans ſon opinion, contribuer indubitablement à la guérir. Auſſi recommande-t-il les ſudorifiques & les purgatifs les plus puiſſants; & il faut convenir que les premiers, nuiſibles à la conſtitution, le ſont cependant moins que les purgatifs.

Le célebre ASTRUC a donné une deſcription très-ſoignée & très-exacte de la maladie vénérienne dans tous ſes états, ſuivie de la maniere de la guérir. Mais ſes remedes ſont auſſi violents que ceux qui avoient été recommandés par ſes prédéceſſeurs, & ne doivent pas être plus employés.

Le Baron VAN-SWIETEN recommande le *ſublimé corroſif* intérieurement. Avant lui, on ne l'employoit, à cauſe de ſa cauſticité, qu'extérieurement ſur les fongus des plaies. Adminiſtré dans le rum ou dans l'eau-de-vie, pour en corriger les qualités corroſives, l'eſtomac eſt rarement capable de ſupporter ce remede; auſſi eſt-il tombé en diſcrédit, bien qu'on l'ait vu diſſiper les ſymptomes vénériens d'une maniere auſſi étonnante que rapide.

M. le Profeſſeur PLENK a imaginé de donner

le *mercure* enveloppé dans la gomme arabique, pour l'empêcher de faire ſaliver. Cette Méthode eſt ſans contredit la moins préjudiciable d'adminiſtrer le *mercure* intérieurement.

J'ai vu ſouvent la Méthode des fumigations, que l'on vient de reſſuſciter, employée contre les ulceres vénériens, avec un avantage bien marqué : quelquefois auſſi, je l'ai vu cauſer beaucoup de douleurs, & faire un tort réel.

Deux cauſes ont ſur-tout conduit à un meilleur traitement de cette maladie, depuis vingt ou trente ans ; je veux dire, l'Anatomie & la Chymie, dans leſquelles on a fait des progrès rapides & extraordinaires : l'une nous a enſeigné le vrai ſiege du mal vénérien ; l'autre nous a fait connoître la nature & les propriétés du remede.



OBSERVATIONS

Sur les Méthodes ordinaires d'administrer le Mercure.

LA maladie vénérienne eſt une infection de toute la maſſe du ſang : elle ne peut donc être guérie, avant qu'une quantité de *mercure*, capable de la chaſſer hors du corps, ait été introduite dans le ſyſtême de la circulation.

Les Méthodes ordinaires, pour parvenir à ce but, ſont celles des *pilules*, des *bols*, des *potions*, enfin, celle des *frictions* avec l'*onguent mercuriel.*

Au moyen des trois premieres Méthodes, le *mercure* paſſe de la bouche dans l'eſtomac, où il eſt abſorbé, en partie, par les vaiſſeaux lymphatiques de ce viſcère, qui l'introduiſent dans le ſang. Les vaiſſeaux de même genre, qui ſe trouvent dans les inteſtins, en abſorbent auſſi; & cependant, la plus grande portion s'échappe du corps par les voies ordinaires, après avoir irrité toute la machine, à travers le canal inteſtinal.

On peut empêcher cette perte du *mercure*, en l'aſſociant avec l'*opium.* Cette derniere ſubſtance en émouſſe le *ſtimulus*, & s'oppoſe en général à ſes

ſes effets purgatifs. Mais ſouvent l'*opium* produit des mal-aiſes ; il attaque, il ébranle tout le ſyſtême nerveux.

Deux grains de *mercure* introduits dans le ſang, par les vaiſſeaux abſorbants de la bouche, ſans paſſer dans l'eſtomac, produiſent un effet auſſi actif dans le ſyſtême de la circulation, que vingt grains qui auroient été introduits dans l'eſtomac, parce qu'il eſt à préſumer que, ſur ces vingt grains, il y en a dix-huit qui s'échappent du corps, par les ſelles. Il ne faut compter que ſur ce qui pénetre dans le ſang. Ce qui paſſe à travers le corps, par les ſelles, eſt perdu ; & il vaudroit certainement mieux qu'il n'eût pas été pris, l'eſtomac étant un viſcere irritable, & point du tout propre à garder le *mercure*.

La quatrieme Méthode s'adminiſtre avec l'onguent mercuriel, qui, au moyen des frictions, pénetre dans le torrent de la circulation, par les vaiſſeaux abſorbants de la peau. Introduit dans le corps, le *mercure* agit ſur tout le ſyſtême vaſculaire, & chaſſe le *virus* par les différentes ſecrétions & excrétions. Mais cette Méthode eſt dégoutante, déſagréable, ordinairement lente & ennuyeuſe. Elle demande beaucoup plus de travail, que les perſonnes foibles & délicates ne ſont capables d'en ſupporter ; & ſi la friction eſt faite par d'autres mains que par celles du malade,

la moitié, & même plus de la moitié de la dose de l'onguent, est infailliblement perdue, & peut devenir très-préjudiciable à celui qui l'applique.

Cette Méthode affecte l'estomac ou les intestins, & provoque des évacuations; de sorte qu'il n'est pas rare de voir des malades, traités publiquement ou en particulier, périr de coliques violentes, accompagnées de flux de sang, &c. accidents qui sont dus à la grande quantité de *mercure*, absorbée, & qui surcharge la constitution. (Voyez ci-devant, page 18, 19 & 20, dans le courant de la note).



TRAITÉ PRATIQUE
DE LA GONORRHÉE,

Dans lequel on recommande l'uſage des *Injections*, comme la méthode la plus prompte & la plus efficace de guérir cette maladie.

Par M. P. CLARE, *Chirurgien.*

Traduit de l'Anglois, ſur la quatrieme Edition.

« Non mihi, ſed rationi. »

G 2

PRÉFACE.

IL y a deux méthodes de guérir la gonorrhée; méthodes qui different essentiellement entr'elles. L'une prescrit uniquement les remedes internes; l'autre principalement les injections. La premiere est, en général, d'un succès très-incertain, & d'un usage très-désagréable. La seconde est plus expéditive & plus sure; mais elle est redoutée par un grand nombre de personnes de l'art, d'après une fausse opinion, qui a long-temps prévalu. J'entreprends de réfuter aujourd'hui cette opinion malfondée, par des raisonnements, tirés d'Auteurs qui jouissent de la plus haute réputation.

M. Pott recommande d'avoir toujours devant les yeux ce conseil du Chancelier Bacon, à un Etudiant : « Examinez une » seule maladie à la fois, pendant un temps » suffisant, & connoissez-la parfaitement

» avant que de vous occuper d'une autre. »
Il obſerve enſuite, « que les ſeuls moyens
» de parvenir à quelque choſe de vrai &
» d'utile dans toutes les parties de la Mé-
» decine, ſont : 1°. une connoiſſance com-
» plete de la ſtructure anatomique du corps
» humain ; 2°. une attention réfléchie aux
» ſymptomes des maladies ſur le vivant ;
» 3°. un examen minutieux des traces qu'el-
» les laiſſent ſur le cadavre. Telles ſont en
» effet les ſources fécondes de la ſcience en
» Médecine & en Chirurgie. »

M. Pott indique ici, de la maniere la plus judicieuſe, la vraie route que le Praticien & l'Ecrivain doivent ſuivre, s'ils veulent parvenir à expliquer & à faire connoître la nature, le ſiege, les cauſes, les ſymptomes, les complications & le traitement des maladies.





TRAITÉ PRATIQUE DE LA GONORRHÉE.

ARTICLE PREMIER.

Siege de la Gonorrhée.

1°. *Chez les Hommes.*

LA gonorrhée a ſon ſiege principal dans la *verge*, qui eſt compoſée de trois parties; deux deſquelles ſont appellées les *corps caverneux*, ſitués un de chaque côté. La troiſieme partie, qui eſt placée entre les deux, que nous venons de déſigner, ſe nomme le *corps ſpongieux de l'uretre:* partie bulbeuſe & membraneuſe, dont une des extrémités tient à la *veſſie*; tandis que l'autre ſe termine à la couronne, ou au *gland* de la verge.

On obſerve dans *l'uretre* trois glandes, qui ont été découvertes par COWPER, & auxquelles, d'après la tenacité de la liqueur qu'elles expriment, il a donné le nom de glandes muqueuſes. On trouve encore dans l'uretre deux autres glandes, ou plutôt une ſeule, de la groſſeur d'une noix muſcade. Elle eſt ſituée vers le col de la veſſie, entre les véſicules

ſéminales & la verge, ſous les *os pubis*, preſque dans le *baſſin.* Elle ſépare une humeur limpide & glutineuſe, charriée dans l'uretre par pluſieurs conduits, qui ont leur orifice près ceux de la *proſtate* (1).

Les deux premieres glandes de Cowper ſont groſſes à-peu-près comme une feve, appellée *haricot.* Leur forme eſt un ovale applati. Elles ſont, ainſi que la proſtate, d'une couleur jaunâtre, & ſituées une de chaque côté du bulbe de l'uretre, dans la partie un peu ſupérieure. Leurs vaiſſeaux excrétoires ſortent de la ſurface interne, près la membrane interne de l'uretre, dans lequel, vers la partie inférieure, ils s'ouvrent par deux orifices diſtincts, juſte entre la courbure des os pubis, vers le périnée, où ils déchargent une liqueur viſqueuſe & tranſparente.

La troiſieme glande de Cowper eſt petite, conglobée, jaunâtre comme les premieres, mais un peu moins. Elle eſt ſituée vers l'angle de la courbure de l'uretre, ſous les os pubis, dans le périnée, vers l'anus. Elle a deux conduits excrétoires, qui entrent obliquement dans l'uretre, à un quart de pouce des deux premiers, & il en coule une li-

(1) Cette humeur paroît deſtinée à ſe mélanger avec la *ſemence*, dans le temps du *coït*, & à la faire couler plus facilement.

queur, qui, pour la couleur & la consistance, est semblable à celle des deux autres.

2°. *Siege de la Gonorrhée, chez les Femmes.*

Le siege de la gonorrhée chez les femmes, est le *vagin*, qui rend une humeur semblable à celle qui coule de l'uretre dans les hommes. Le vagin est situé entre la vessie & l'*intestin rectum.* La membrane interne de ce canal a des rides, entre lesquelles on trouve de petites glandes, dont les conduits excrétoires sont appellés *lacunes.* Ces glandes séparent une liqueur mucilagineuse & glaireuse, qui lubréfie le vagin, & elles sont le vrai siege de la gonorrhée chez les femmes, comme les glandes de l'uretre le sont chez les hommes. Le *méat urinaire* étant très-court dans les femmes, la chaleur & l'ardeur, causées par la gonorrhée, sont conséquemment moins fortes chez elles que chez les hommes.

ARTICLE II.

Symptomes de la Gonorrhée.

« La gonorrhée, dit le Docteur FORDYCE, commence, dans l'homme, par un sentiment incommode dans les parties de la génération, avec un suintement séreux par l'orifice extérieur de l'ure-

tre. Il y a un foible gonflement, quelquefois un peu de rougeur au bout du gland, & le malade, en urinant, éprouve la sensation d'une légere piquure ».

« Bientôt l'écoulement de matiere blanchâtre devient plus marqué. L'inflammation du bout de l'uretre est plus sensible, & la plupart des malades éprouvent, à cette époque, une tension & une dureté dans toute son étendue; ils ressentent un gonflement & un tiraillement ou un serrement dans la verge, sur-tout pendant l'érection. La matiere de l'écoulement devient plus abondante, très-fluide, ayant perdu toute sa viscosité, & elle prend une couleur jaune & verdâtre. A cette époque, il y a toujours de la rougeur au bout du canal, & souvent, pendant l'évacuation de l'urine, une douleur causée par la distension de l'uretre, mais très-violente vers l'orifice; effet des parties stimulantes de l'urine : enfin une augmentation de rougeur aussi-tôt que l'urine est évacuée. »

« L'inflammation empêche l'extension de l'uretre dans l'érection, de sorte que la verge est, à cet instant, courbée en dedans, avec une douleur violente; douleur qui est encore plus considérable, si la verge se courbe vers le ventre. Et cette douleur occasionne fréquemment l'érection, sur-tout quand le malade est chaudement dans son lit. » (*Eléments de Médecine.*)

ARTICLE III.

Traitement de la Gonorrhée.

Il paroît en général conforme à la bonne pratique de donner, dans cette occasion, le *nitre* à très-grande dose; de prescrire des électuaires, des pilules ou des sels purgatifs, & de saigner largement le malade; d'administrer les délayants en grande quantité, de faire observer le régime le plus sévere, & d'interdire la viande, les végétaux & les liqueurs fortes.

La question est de savoir si un tel régime, si de tels remedes sont nécessaires? S'il m'est permis de présenter mon sentiment, je ne le crois pas; &, pour dire vrai, il y a beaucoup d'apparence qu'ils font plus de mal que de bien, comme je vais tâcher de le prouver, d'après l'expérience de ceux dont l'opinion a certainement du poids dans cette matiere, & d'après ce que j'ai moi-même observé dans ma pratique.

Le Docteur CULLEN dit que les purgatifs non-seulement enflamment le *rectum*, mais encore portent leur irritation jusques sur le canal de l'uretre. La *chaude-pisse* cordée & le priapisme, ne peuvent-ils point être souvent attribués à cette cause?

Le Docteur FORDYCE recommande de solliciter légérement des évacuations par des purgatifs, assez doux pour ne procurer que deux ou trois selles par jour. Mais qui peut assurer qu'un malade n'aura que deux ou trois selles par jour? Dès que l'action des intestins aura été excitée, se borneront-ils à ne donner que la quantité d'évacuations que nous jugeons nécessaires? Heureusement pour les malades, il paroît que, dans ces occasions, l'on peut se dispenser de donner les purgatifs, même les plus doux.

Ce Médecin ajoute que les forts purgatifs augmentent souvent les symptomes inflammatoires de la gonorrhée, excitent la strangurie & l'ulcération des parties, occasionnent l'inflammation des testicules & des parties voisines, ou arrêtent l'écoulement avant que le *virus* soit détruit, & qu'alors la gonorrhée, ou revient sous peu de jours, ou produit des ulceres dans les lieux qu'elle occupoit.

Il dit encore qu'un long usage des purgatifs, est capable d'affoiblir l'estomac & les intestins; de troubler les digestions; de produire des écoulements opiniâtres, & de jetter les malades dans une affection hypocondriaque, sur-tout ceux qui sont d'une constitution irritable & d'un tempérament mélancolique.

Je pourrois rapporter ici une foule d'autorités,

pour prouver les mauvais effets des purgatifs dans cette maladie, qui est en général de longue durée, quand on la traite par ces moyens.

Il ne faut pas compter davantage sur les remedes antiphlogistiques, puisque souvent ils produisent un effet contraire à celui qu'on en attendoit. Le premier de ces remedes est le *nitre*, dans les symptomes inflammatoires. Le Docteur Lewis, Ecrivain d'un grand poids, dit que le *nitre* procure souvent du soulagement dans les stranguries & dans les ardeurs d'urine, procédant d'une cause simple ou vénérienne; & à la vérité, la majeure partie des Praticiens l'ont toujours donné, & continuent de le donner dans les ardeurs d'urine vénériennes.

« Cependant, dit le Docteur Hope, je suis porté à croire que cette pratique est fondée sur le mot *ardeur*, dont on se sert constamment pour caractériser la douleur que l'on éprouve en évacuant l'urine, durant l'inflammation vénérienne de l'uretre, & sur le nom & les vertus rafraîchissantes que l'on a toujours attribuées au sel de nitre. Mais il est certain que l'urine, rendue pendant le temps d'une inflammation vénérienne, n'est pas plus chaude que dans tout autre temps, & qu'en conséquence prescrire un rafraîchissant, pour éteindre cette chaleur, est une action absurde. »

« Je suis même persuadé que si l'on fait de cet

objet un examen impartial & de bonne foi, on se convaincra que le nitre n'a pas la vertu de diminuer la douleur que l'on ressent dans ce cas. Car je l'ai donné, dans tous les états de cette maladie, à petites & à fortes doses; & après un grand nombre d'essais, sur l'usage de ce remede, employé seul, je n'ai jamais pu observer qu'il ait procuré le plus léger soulagement. Aussi n'a-t-on aucune raison de l'attendre, si l'on fait réflexion à la cause de cette douleur, & aux effets que doit produire le nitre. »

« On ne peut disconvenir que la douleur est, dans ce cas, occasionnée par les sels âcres de l'urine, qui stimulent l'uretre enflammé & excorié. Or, la dissolution de nitre, appliquée sur une partie excoriée, y procure toujours une douleur considérable. L'expérience nous apprend que l'urine est imprégnée des parties du nitre qui a passé par l'estomac. Il s'ensuit que plus les doses de ce sel sont fortes, plus l'urine en sera chargée, plus par conséquent, elle contiendra de ce stimulus qui irrite les solides. Concluons donc que ce sel, bien loin de diminuer la douleur que le malade éprouve, ne doit au contraire contribuer qu'à l'augmenter. » (*Leçons de Matiere Médicale.*)

« Il y a, continue ce Médecin, beaucoup d'estomacs foibles & délicats qui ne peuvent supporter le froid que le nitre occasionne; il y en

a d'autres auxquels il cause toujours des mal-aises & des nausées. » (*Ibid.*)

Sans parler du désagrément de prendre une quantité considérable de remedes rebutants, nous voyons qu'ils jettent dans la plus grande incertitude sur leurs effets réels, dans les maladies qu'on voudroit qu'ils guérissent. Une poudre ou un remede quelconque mêlé à du sang, reçu dans une palette, peut, d'une maniere visible, agir sur ce fluide, & le rendre plus clair ou plus épais. Cependant ce remede, introduit dans l'estomac, & delà passé dans le torrent de la circulation, peut produire un effet très-différent sur un fluide circulant; peut-être même n'en produira-t-il aucun, ayant éprouvé une altération essentielle dans sa course.

Un célebre Professeur de *Matiere Médicale*, mort depuis peu, parlant à ses Eleves de l'opération des remedes mucilagineux, administrés pour calmer les douleurs occasionnées par la pierre dans la vessie, observoit que ces remedes étoient extrêmement utiles lorsque la pierre étoit de l'espece de celles qui ont des pointes capables de piquer la tunique de la vessie, & qu'on appelle, pour cette raison, *meures*. Il leur disoit que le velouté du mucilage enveloppoit cette sorte de pierre, lui donnoit une surface douce & uniforme, la privoit entiérement de ses aspérités, & lui ôtoit par-là le pouvoir de blesser la vessie.

Mais il eſt difficile à tout homme qui connoît le corps humain, & la maniere dont les remedes operent, de concevoir qu'un mucilage, pris par la bouche, arrive à la veſſie dans ſon état de mucilage. Nous ſommes convaincus que certains remedes affectent certaines parties de préférence à d'autres. On ſait, par la forte odeur dont l'urine eſt imprégnée, que le *baume de copahu*, par exemple, agit ſur les reins & ſur la veſſie; mais nous ne ſavons pas ſi, à l'exception du *mercure*, il eſt d'autres remedes qui ſortent du corps ſous la même forme dans laquelle ils ont été adminiſtrés par la bouche. Le *baume de copahu* eſt ſans doute très-eſtimé, à cauſe de ſes grandes vertus, particuliérement dans certains états de la gonorrhée; mais il eſt ſi déſagréable, ſon odeur, due à ſes principes huileux & amers, eſt ſi forte, que quelques malades en ſont bientôt dégoutés, & que d'autres ne veulent pas même eſſayer d'en prendre.

Nous ne devons donc pas trouver extraordinaire que beaucoup de malades aient ſouvent préféré les *injections* à ces remedes internes, qui, en aucune maniere, n'ont paru produire des effets capables de dédommager des déſordres, qui accompagnent généralement leur uſage. Il eſt d'ailleurs très-connu que les malades ſouffrent ſouvent plus des remedes que de la maladie. Auſſi en voit-on qui

qui ſont plus pâles, plus défaits, plus maigris, enfin plus épuiſés par les purgatifs, au bout d'une ſemaine, qu'ils ne l'auroient été en un mois, s'ils ne ſe fuſſent pas occupés à arrêter les progrès de leur maladie : & il arrive fréquemment que l'état, où ſont réduits ces malheureux malades, mene à des découvertes qui, dans leurs familles, leur ſont infiniment préjudiciables.

Il eſt une infinité de perſonnes qui n'ont pas le loiſir, ou qui ne ſont pas libres de ſuivre & d'obſerver tous les détails d'un traitement; & quand ils en auroient le temps, ils ne ſeroient gueres diſpoſés à ſe ſoumettre à un aſſujettiſſement auſſi pénible & auſſi fatigant. Des méthodes auſſi faſtidieuſes ſont donc mal imaginées pour le plus grand nombre des malades, qui peuvent être, & qui ſont tous les jours guéris par des moyens beaucoup plus faciles, beaucoup plus prompts, & qui ſont auſſi ſurs qu'efficaces. Or, s'il y en a qui jouiſſent de cet avantage, pourquoi les autres en ſeroient-ils privés ?

Procédé pour adminiſtrer les Injections vitrioliques.

J'ai obtenu, dans la gonorrhée, le plus grand ſuccès des *injections vitrioliques*, & j'ai trouvé qu'elles réuſſiſſoient beaucoup mieux que celles qui ſont préparées avec du *mercure*, parce que celles-ci

déposent un sédiment plus ou moins considérable qui, en passant dans l'uretre, y occasionne de l'irritation & de la douleur (*a*). Voici la maniere de préparer ces injections.

Prenez de *vitriol blanc*, 10 grains.

Faites dissoudre dans deux onces d'eau mucilagineuse de graine de lin, ou de racine de guimauve, &c.

Cette quantité d'injection doit être employée froide & de suite, en trois ou quatre seringuées.

On répete cette opération plus ou moins de fois, dans les 24 heures, en proportion des effets avantageux que ces injections procurent.

Il ne faut pas vuider la seringue d'un seul jet, mais s'arrêter quand elle est à-peu-près à la moitié, avec la précaution, la seringue étant toujours dans le canal, de serrer & fermer le bout du gland avec les doigts.

(*a*) L'Auteur, à qui je témoignai ma surprise de ce qu'il avoit supprimé la recette de ces injections dans la quatrieme Edition, tandis qu'il l'avoit publiée dans les précédentes, me répondit, le 10 Août 1784, qu'il avoit craint que les gens, qui ne sont pas de l'art, n'en fissent abus; que cependant il revenoit à mon avis, parce qu'en effet il lui paroissoit plus convenable que la dose, qui peut être employée le plus généralement, fût spécifiée. En conséquence, il m'envoya la recette que je place ici dans le texte, avec la maniere d'en faire usage.

Une minute ou environ après, on achevera de vuider la ſeringue.

La raiſon de ce procédé eſt que la liqueur injectée fait un plus grand effet, quand elle reſte quelque temps en contact avec la partie affectée, que quand elle ne fait que laver la ſurface, & qu'elle eſt rejettée dehors ſur le champ. On empêche auſſi par ce moyen, que la liqueur injectée ne pénetre juſqu'au ſphincter de la veſſie, où elle pourroit occaſionner une irritation; cette partie étant très-nerveuſe. Ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi l'on vuidoit la ſeringue en une ſeule fois (*a*).

Après qu'on a achevé de vuider la ſeringue, on la retire, & on a l'attention de preſſer & fermer le bout du gland, avec les doigts, pendant quelques

---

(*a*) D'après la réflexion judicieuſe & conforme à la ſaine pratique, que fait ici M. CLARE, il n'eſt perſonne qui ne ſente avec quelle précaution il faut preſcrire ces injections. La doſe du *vitriol*, nous paroît ſur-tout demander la plus grande prudence de la part du Praticien. Nous croyons que l'on devroit commencer par une doſe moins forte, c'eſt-à-dire par 4 ou 6 grains, que l'on augmenteroit à meſure des bons effets que l'on en éprouveroit. Il en doit être de ce remede, comme de tous ceux que l'on appelle énergiques. Il faut toujours aller des moindres doſes à des doſes plus fortes. Au reſte, la méthode des injections eſt très-délicate : elle exige toute l'expérience d'un Médecin conſommé dans ſon art.

inſtants, comme on l'a fait à la premiere demi-ſeringuée.

Pour éviter de faire une nouvelle diſſolution de vitriol, à chaque fois qu'il faut s'injecter, je conſeille à mes malades d'avoir un petit flacon, de l'emplir d'une diſſolution de vitriol, tellement ſaturé, que 60 gouttes mêlées dans deux onces d'eau, ſoient capables de former une injection d'une force convenable; c'eſt-à-dire, qui n'occaſionne pas d'autre ſenſation, qu'une *légere cuiſſon dans le canal:* car voilà le véritable point d'où il faut partir pour augmenter ou affoiblir la doſe du vitriol.

Si donc la ſenſation que l'on éprouve à la premiere injection, eſt toute autre qu'*une légere cuiſſon dans le canal*, il eſt évident que la diſſolution eſt trop forte ou trop foible de vitriol. Il faut, ſi elle eſt trop forte, l'affoiblir, parce que l'irritation qu'elle occaſionneroit, donneroit de l'intenſité aux ſymptomes, bien loin de les diminuer. Il faut, ſi elle eſt trop foible, y ajouter quelques gouttes de cette diſſolution vitriolique, ſans quoi elle ne produiroit aucun effet. (Voyez ci-deſſus note *a*, p. 115.)

L'injection doit être employée froide plutôt que chaude, ainſi qu'on l'a déja dit, parce que le froid reſſerre, tandis que la chaleur relâche. J'ai obſervé qu'elle complétoit la guériſon ſouvent en beaucoup moins de temps que les 15 jours fixés par M. Shmith. (Voyez la note 1; ci-après page 118.)

Ce Médecin remarque avec beaucoup de raiſon, que ſi l'on omet des injections, ou ſi l'on met trop d'intervalle entre chacune d'elles, on s'expoſe ſouvent alors à manquer la guériſon, tandis que ſans cette interruption elles l'auroient procurée. Il dit encore que les malades, traités de cette maniere, ſont moins ſuſceptibles d'éprouver l'inflammation des teſticules ou des glandes inguinales, & d'avoir des chancres ou des conſtrictions dans le canal de l'uretre : & ces obſervations ſont certainement fondées ſur des faits.

Si l'injection venoit à ne pas produire le bien déſiré, il faudroit ſur le champ s'aſſurer ſi le canal de l'uretre eſt libre, ſi l'urine coule en deux ou en pluſieurs filets, ou ſi, coulant à un ſeul filet, il eſt tortillé en maniere de vis. Dans tous ces cas, il eſt probable que l'injection manquera ſon effet, puiſqu'elle ne peut pas pénétrer. Il faut alors avoir recours à une *bougie*, pour rétablir la liberté du paſſage.

Le ſentiment général eſt qu'il faut donner de petites doſes de *mercure*, en même-temps que l'on adminiſtre les injections. (Voyez Fordyce, Saunders, Shmith & autres.) Conformément à cette opinion, je preſcris un grain de *calomélas*, dont je fais faire une friction ſur la ſurface interne des levres ou de la langue (*a*), tandis que je fais in-

(*a*) Voyez le *Procédé* pour introduire le mercure dans le ſyſtême de la circulation, &c., ci-devant pages 8 & ſuivantes.

jecter la *dissolution de vitriol*, de préférence à toute autre. Car après avoir répété nombre d'expériences avec plusieurs especes d'injections, je n'en ai pas trouvé qui guérissent la gonorrhée en aussi peu de temps que celle de vitriol : il y en a, au contraire, qui ne procurent aucun succès, & même qui aggravent les symptomes de la maladie.

ARTICLE IV.

Réponses à quelques objections que l'on peut faire contre les injections.

J'ai avancé (ci-dessus, p. 107,) qu'un régime, ou une diete particuliere, ne me paroissoit pas nécessaire pour la guérison de la gonorrhée, quand elle est traitée de la maniere dont je viens de le prescrire. L'on demande à ce sujet, si la maladie n'est pas inflammatoire ? & s'il n'est pas indispensable d'affoiblir le malade dans une maladie de ce genre ?

On peut répondre que ce n'est ici qu'une inflammation locale, qui cede en peu de temps, à l'application d'une liqueur rafraîchissante & détersive, tandis que les remedes internes prescrits dans la même vue, sont incertains dans leurs effets, & toujours longs dans leur opération (1).

(1) Le Docteur *Hugues SHMITH*, qui se déclare le parti-

Quand on ne fait point paſſer le *mercure* dans l'eſtomac, l'on n'a aucune raiſon de condamner les malades aux privations qui accompagnent une diete ſévere, puiſqu'il ne peut rien réſulter de fâcheux du régime ordinaire. Le malade, dans ce cas, peut vivre comme il faiſoit auparavant : il faut ſeulement qu'il évite tout excès (*a*).

ſan des injections vitrioliques, avance que la gonorrhée, ſi elle eſt priſe dans les commencements, peut en général être guérie en 15 jours, ſans nuire en aucune maniere à la conſtitution, & ſans qu'il en réſulte aucune ſuite fâcheuſe. (*Formules des Médicaments.*)

(*a*) Il nous paroît important de remarquer qu'il ne s'agit ici que d'une gonorrhée récente, & que l'on entreprend de traiter dès les premiers ſignes qu'elle donne de ſon exiſtence. Car pour peu qu'elle ſoit avancée, la diete ſévere eſt indiſpenſable, & la ſaignée peut devenir néceſſaire relativement à l'intenſité des ſymptomes.

Avant de conclure que le régime & la diete ſont inutiles, parce qu'il n'eſt pas queſtion ici d'introduire le *mercure* dans l'eſtomac, il faudroit prouver que le régime & la diete n'ont été regardés comme ſalutaires, & ne ſont preſcrits que dans les maladies, pour la guériſon deſquelles on fait paſſer le *mercure* dans l'eſtomac. Or, c'eſt ce que, ni l'Auteur, ni perſonne ne pourroit faire.

On convient univerſellement, & l'on eſt convenu depuis Hippocrate juſqu'à nos jours, que le régime & la diete ſont la baſe du traitement des trois quarts & demi des maladies, &, ſans exception, des maladies inflammatoires : or, ce n'eſt point, par précaution contre les effets du

La plus forte objection que l'on puisse faire contre cette maniere de traiter la gonorrhée, est tirée

---

mercure, introduit dans l'estomac, que l'on a été conduit à avoir cette opinion, puisque ce minéral n'est le remede que d'un petit nombre de maladies.

Si donc le régime est regardé comme superflu ici, c'est qu'en effet la gonorrhée commençante n'est qu'une maladie locale, & qu'étant traitée sur le champ avec des remedes locaux, on empêche qu'elle ne se généralise, & n'attaque d'autres parties que celles qui en sont le siege. Mais nous croyons ne pouvoir assez répéter que, pour espérer du succès de la méthode des injections, il ne faut pas perdre un seul instant, & attaquer la maladie dès le début. C'est en s'y prenant de cette maniere que je l'ai vu réussir.

Un de mes anciens camarades de College, fort libertin, & que j'avois déja guéri d'une maladie vénérienne, vint, il y a 10 à 12 ans, me trouver pour une gonorrhée, qui duroit depuis plusieurs mois, & qu'un Chirurgien avoit traitée par les méthodes ordinaires. L'opiniâtreté de l'écoulement me fit penser aux remedes énergiques, conseillés par ASTRUC, ALLEN, LIEUTAUD, &c; mais je trouvai le malade si fatigué, si foible, si épuisé, que je crus devoir commencer par lui donner des forces. En conséquence, je lui prescrivis des aliments plus nourrissants. Je lui permis seulement l'usage de l'eau végéto-minérale légere, dont il s'injectoit une ou deux onces soir & matin, de l'avis de son Chirurgien. A mesure qu'il se fortifioit, l'écoulement diminuoit, de sorte qu'au bout d'un mois ou environ, il cessa entiérement. Rien d'étonnant sans doute dans

de la ſuppoſition dans laquelle on eſt que ces ſortes d'injections ſont ſuſceptibles d'occaſionner des conſtrictions dans le canal de l'uretre. Mais cette ſuppoſition eſt-elle fondée? J'ai queſtionné des perſonnes qui en avoient été tourmentées; je leur ai demandé ſi, lorſqu'elles avoient été traitées de la gonorrhée, elles avoient uſé d'injections, & preſque toutes m'ont répondu qu'elles n'en avoient pas fait uſage. Je ſuis plutôt porté à croire, avec le Docteur FORDYCE, que quand la gonorrhée dure long-temps, elle produit quelquefois de ces conſtrictions dans le canal de l'uretre (1).

---

cet effet, qui prouve que cet écoulement étoit dû à la foibleſſe & au relâchement. Mais le malade voulut ne devoir ſa guériſon qu'aux injections d'eau végéto-minérale: il en conclut que ſi elles guériſſoient, elles devoient prévenir la maladie, & ſe promit de les éprouver à la premiere occaſion. Il ne tarda pas à la faire naître; & dès les premiers ſymptomes qu'il reſſentit, il fit uſage de ces injections qui lui réuſſirent, même pluſieurs fois, à ce qu'il me dit. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, toujours également débauché, il n'a plus eu recours aux traitements ordinaires, & qu'il a continué de ſe bien porter.

(1) Si la prolongation de cette maladie produit des obſtructions & des conſtrictions, alors on doit croire que le remede qui eſt propre à la guérir, en ſi peu de temps, doit indubitablement prévenir ces accidents, bien loin de les occaſionner.

L'inflammation eſt ſujette, par ſa nature, à produire ces effets dans différentes cellules, dans différents paſſages du corps, auſſi-bien que dans le canal de l'uretre. Il faut donc en conclure que ces accidents ſont fauſſement attribués aux injections; & que, dans le fait, ils doivent leur origine à toute autre cauſe.

ARTICLE V.

De la nature de l'écoulement dans la Gonorrhée.

Il eſt prouvé aujourd'hui, par un grand nombre d'expériences ingénieuſes, & avouées généralement, que la matiere de l'écoulement dans la gonorrhée, n'eſt pas du *pus*, mais du *mucus*. Le *pus* eſt une matiere qui coule des plaies & des ulceres, tandis que le *mucus* vient des ſurfaces non ulcérées, bien qu'elles ſoient quelquefois enflammées. Le Docteur HUNTER a ſouvent diſſéqué l'uretre de perſonnes, mortes ayant la gonorrhée, & il n'a jamais découvert d'ulceres dans ce canal. Le *mucus* eſt par lui-même, un fluide doux & ſain, mais ſuſceptible de contracter de l'acrimonie & de la virulence par une contagion quelconque.

La gonorrhée n'eſt donc autre choſe qu'un écoulement ſenſible & virulent du *mucus*, exprimé des

glandes du canal de l'uretre. Le *mucus*, qui n'eſt pas corrompu, eſt clair comme le blanc d'œuf. Il paroît quelquefois en gouttes à l'orifice de l'uretre, près des glandes. Il eſt d'une viſcoſité mucilagineuſe, & ſon uſage eſt de lubréfier & de défendre le canal, de l'irritation qu'occaſionneroient les ſels que charrie l'urine. Il reſſemble aux larmes qui, pour l'ordinaire, ne ſont exprimées qu'en petite quantité. Mais ſi les glandes lacrymales ſont affectées par le chagrin, irritées par la pouſſiere, ou par toute autre ſubſtance capable de les offenſer, alors l'écoulement de ce fluide devient abondant, & même quelquefois il acquiert de l'âcreté (1).

---

(1) DARWIN obſerve, dans ſes *Expériences ſur le pus & le mucus*, que toutes les fois que la ſecrétion d'un fluide eſt augmentée, il y a en même-temps augmentation de chaleur dans la partie; & il ajoute : « l'humeur catarrale, qui diſtille des narines de ceux qui vont à cheval par un temps de gelée, ainſi que les larmes qui coulent ſur les joues de ceux qui ſont affectés d'obſtruction dans les points lacrymaux, ſont aiſément diſtinguées de toute autre par la quantité de ſel muriatique & ammoniacal qu'elles contiennent, puiſqu'elles enflamment la peau ſur laquelle elles coulent. Ainſi, dans le catarre, la levre ſupérieure devient rouge & gonflée, & les malades ſe plaignent d'une ſaveur ſalée dans la bouche. Les larmes corroſives rougiſſent les yeux & les joues. L'humeur de quelqu'éruption galeuſe, corrode de tous côtés les parties ſoumiſes à la contagion, &c. »

Lorſque la membrane pituitaire eſt irritée par un rhume violent ou par toute autre cauſe, nous voyons ſouvent qu'il ſurvient un écoulement extraordinaire par cet organe. Cependant perſonne ne s'aviſe d'y ſoupçonner l'exiſtence d'aucun ulcere, & j'ai ſouvent remarqué que le *mucus* décoloré de ces parties, avoit une très-forte reſſemblance avec la matiere de l'écoulement dans la gonorrhée. J'ai même vu pluſieurs fois que l'une & l'autre matiere, reçues ſur un mouchoir, ou ſur un linge blanc quelconque, & confrontées entr'elles, les perſonnes les plus verſées dans la Médecine, étoient embarraſſées pour les diſtinguer l'une de l'autre.

Lorſque l'un & l'autre de ces *mucus* ont contracté de l'acrimonie, par quelque cauſe que ce ſoit, ils enflamment & excorient quelquefois à un dégré très-fort, les membranes nerveuſes & irritables qu'ils touchent. Ces excoriations ſe guériſſent en général d'elles-mêmes. Mais quand elles ſont opiniâtres, perſonne n'héſite alors d'appliquer des répercuſſifs, ſans avoir la plus légere crainte que cette méthode puiſſe entraîner des ſuites fâcheuſes : le cas ſeroit tout différent, s'il exiſtoit déja des ulceres. On auroit alors toutes ſortes de raiſons de croire que ce traitement feroit courir le danger d'une rentrée de matiere dans la circulation.

Tous les Ecrivains penſent qu'une ſeule goutte

de *pus* acrimonieux, abſorbée dans le ſang, eſt capable d'affecter tous les fluides, d'irriter les vaiſſeaux, & de produire des maladies dangereuſes, telles que des fievres putrides, &c. D'après cela, il n'eſt pas, & il ne fut jamais d'Être penſant, qui voulût adopter une pratique auſſi dangereuſe & auſſi dépourvue de raiſon. Mais quand la matiere de l'écoulement eſt du *mucus* pur, & qu'il eſt prouvé qu'il n'a aucune relation avec l'économie animale, ni avec le ſyſtême de la circulation, alors on peut le détruire avec autant de ſureté qu'on enleve les ordures ou les mal-propretés de la ſurface du corps.

CONCLUSION.

La méthode des injections eſt donc non-ſeulement très-expéditive ou très-prompte à produire ſes effets, mais encore, ſi on la compare aux autres, elle a ſur elles l'avantage d'être plus propre, plus agréable & plus ſure pour guérir la gonorrhée.

L'honnête M. Buchan penſe, que les injections, préparées avec le vitriol, ſont à la fois, & les plus ſures, & les plus efficaces ; & il ajoute : « quoiqu'aujourd'hui il ſoit très-commun de guérir la gonorrhée par les *injections déterſives*, il y a toujours un grand nombre de Praticiens, qui n'ap-

prouvent point cette méthode. Cependant, je puis avancer d'après une foule d'expériences, qu'elle est plus facile, plus agréable & plus sure que toute autre ; enfin que le peu d'accidents qui en ont été les suites, sont plutôt dus à l'ignorance, à la mauvaise administration du Praticien qu'à l'injection. » (*Domestic Medicine*, 8 Edition.)

« La gonorrhée, dit le Docteur J. PROFILY, si elle est prise dans le commencement, peut être guérie facilement & surement, en peu de jours, par le moyen des injections. Mais les charlatans & les ignorants, ne pensent qu'à prolonger le traitement le plus qu'ils peuvent, dans la seule vue de leur propre intérêt. Ils donnent à leur conduite une apparence spécieuse de s'occuper de la conservation de ceux qui les appellent à leurs secours, & ils persuadent faussement aux malades, qui n'en savent pas davantage, qu'il est dangereux de guérir cette maladie en peu de temps : aussi, pour peu que le malade soit riche, la maladie ne finit pas. »

Je me contenterai d'ajouter ici que je suis tous les jours de plus en plus satisfait de la méthode des injections, d'après mes propres expériences, & d'après le témoignage des autres Praticiens. (Voyez ci-devant *neuvieme Lettre : M.* SAUNDERS *à M.* CLARE.)

OBSERVATIONS

Sur la nature & le traitement des Abcès *&* *des* Plaies *en général, particuliérement ſur la* Chirurgie proprement dite, *& ſur la grande utilité de la* Chirurgie Médicale; *tirées des Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet important.*

Par M. P. Clare, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, ſur la troiſieme Edition.

Quæ proſunt omnibus artes.

PRÉFACE.

DANS la premiere Edition de mon *Essai sur le traitement des Abcès*, &c. (*a*) j'ai dit que M. POTT avoit très-souvent observé, que la plupart des jeunes gens, qui viennent finir leurs études aux Hôpitaux, paroissent fixer toute leur attention à la partie de la Chirurgie, qui traite des opérations. Les occasions d'opérer, nous disoit-il, se présentent rarement dans la pratique, en comparaison de celles de traiter les *abcès*, les *plaies* & les *ulceres*. Comme celles-ci sont très-fréquentes, il désiroit que les Eleves s'appliquassent surtout à devenir maîtres eux-mêmes, dans cette partie de l'art de guérir.

Dès mon entrée à l'Hôpital, en qualité de Chirurgien, je devins partisan des re-

(*a*) Titre que l'Auteur a changé en celui d'*Observations sur la nature & le traitement des Abcès*, *&c.* tel que nous le donnons ici.

medes adouciſſants. Je les préférai à ceux qui ſont de nature irritante, parce que j'avois obſervé que ces derniers cauſent de grandes douleurs, & entraînent beaucoup d'accidents. La Méthode de M. Pott, oppoſée à celle des autres Praticiens, nous fourniſſoit l'occaſion de comparer les effets de l'une & de l'autre; & les Eleves, dont l'eſprit étoit encore exempt de préjugés, furent bientôt en état de ſentir laquelle des deux devoit être préférée.

On a dit, d'une maniere proverbiale, que le Chirurgien doit *avoir la main ferme & le cœur dur.* On a raiſon, quant à la qualité que l'on exige dans la main; mais j'ai bien peur que celle, que l'on exige du cœur, ne ſoit ſouvent une ſource de beaucoup de maux : ceux qui ſe deſtinent à la Chirurgie, parce qu'ils ont cette qualité du cœur, devroient en être exclus pour jamais, puiſqu'ils ſont cruels par caractere, & qu'ils pourroient prendre plaiſir à tourmenter.

On ne peut nier qu'il n'y ait eu, dans tous les temps, & qu'il n'y ait encore,

dans tous les pays, des Chirurgiens de cette eſpece; & ſans doute que voilà la raiſon pour laquelle la Chirurgie a fait juſqu'à préſent des pas ſi lents vers la perfection. J'ai vu une perſonne qui, après qu'on lui eut appliqué le cautere actuel, ou le fer rouge, fut attaquée de fievres, & mourut des ſuites de cette opération. Je pourrois rapporter d'autres exemples, même récents, de dureté impardonnable, de la part des Chirurgiens; mais en voilà déja trop pour le ſoutien de la vérité, & pour juſtifier ce que je viens d'avancer. Ce que je dirois de plus, quelque juſtes que fuſſent mes raiſons, pourroit, aux yeux de bien des gens, paſſer pour être dicté par la jalouſie.

On peut dire, en l'honneur des Chirurgiens modernes, que l'art a fait des progrès dans toutes ſes branches; mais aucune n'eſt autant avancée, que la thérapeutique. La Chirurgie a, de tout temps, été regardée comme une partie de l'*art divin;* la MÉDECINE : cependant elle ne mérite de partager la gloire de celle-ci, que quand elle eſt exercée d'après des principes

vrais, & qu'elle a pour but unique le ſoulagement & la conſervation du genre humain.

J'eſpere que la liberté que j'ai priſe, dans l'Ouvrage ſuivant, d'extraire quelques Auteurs, ne les offenſera pas, & que je n'éprouverai de leur part aucun reproche. Je n'ai point l'intention de leur nuire : mon unique deſſein eſt de faire tourner leurs travaux importants à notre inſtruction & aux progrès de l'art. En tirant de leurs Ouvrages quelques rayons de lumiere, je n'ai d'autre déſir que d'en étendre les effets, ſans chercher à en diminuer l'éclat.



OBSERVATIONS

Sur les Abcès & sur les Plaies en général.

PREMIERE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des abcès, de leur nature & de leur traitement.

Un abcès eſt un dépôt de matiere, qui ordinairement a ſon ſiege dans le tiſſu cellulaire ou dans la membrane adipeuſe, & qui ſe termine quelquefois par la réſolution, c'eſt-à-dire, ſans ſuppuration. La formation d'un abcès eſt accompagnée de douleurs, de fievre, &, en général, de friſſons; ſymptomes auxquels on reconnoît que la Nature fait effort pour ſe délivrer d'un poids, dont elle eſt fatiguée, & qui, annonçant une criſe, ne doivent point être combattus par des répercuſſifs, mais bien plutôt par des cataplaſmes émollients, par des fomentations anodines qui, poſſédant des propriétés relâchantes, diminuent, enlevent la tenſion, & procurent du ſoulagement. La ſaignée, dans certains cas, favoriſe la maturation du *pus*;

mais elle ne doit être employée qu'avec précaution.

Chez les vieillards, les hydropiques & les gens d'une mauvaise constitution, les abcès ont de la disposition à se terminer par la gangrene.

Quand les abcès sont murs, ils s'ouvrent quelquefois d'eux-mêmes, & guérissent; mais comme alors l'ouverture est disposée à se fermer trop tôt, il est des cas où il est néceſſaire de tenir la plaie ouverte, au moyen de douces pressions réitérées souvent, & même en la touchant légérement avec la pierre infernale. Cependant les Chirurgiens sont dans l'usage de préférer *de larges ouvertures avec le bistouri ou avec le caustique.*

ARTICLE PREMIER.

Maniere d'ouvrir les abcès.

§. I.

Raisons qui portent à les ouvrir avec le caustique.

Quand on compare la douleur occasionnée par le caustique avec celle que cause le bistouri, on y trouve peu de différence, sur-tout quand le caustique est appliqué sur une partie non enflammée; par exemple, lorsque nous faisons un seton, un cautere, &c. ou quand la matiere est parfaitement digérée, & que la peau est fine, mollette & non

douloureuſe au toucher, comme eſt celle d'un dépôt qui eſt mûr; car, ſur une partie enflammée, il n'eſt pas douteux que le cauſtique ne ſoit douloureux (1).

Cependant, s'il en faut juger d'après ce que diſent les malades & ce qu'ils paroiſſent ſouffrir, le cauſtique n'eſt en aucune maniere autant douloureux, que le biſtouri.

Le cauſtique ne cauſe aucune des terreurs qu'inſpire la vue du biſtouri; circonſtance très-importante pour les perſonnes puſillanimes; la peur étant un auſſi grand mal que la douleur même.

(1) Si pourtant il étoit néceſſaire d'employer le cauſtique, dans ce cas, il faudroit le mêler avec l'*opium*. Ce n'eſt que de l'année derniere ſeulement, dit M. Else, que nous avons mêlé l'*opium* avec notre cauſtique, & nous croyons devoir penſer qu'il a beaucoup diminué les douleurs, d'autant plus que pluſieurs malades ont dormi durant ſon action, & que tous ont avoué que, par ce moyen, l'effet du cauſtique étoit facile à ſupporter. Il ne paroît pas d'ailleurs que l'*opium* diminue en la moindre choſe la vertu du cauſtique.

M. Else recommande le cauſtique de préférence au biſtouri dans la guériſon de l'hydrocele, quoiqu'il ſoit lui-même un Opérateur très-adroit. Le cauſtique procure quelquefois ſi peu de douleurs, qu'ayant été appliqué pour un emplâtre ordinaire, & déclaré tel au malade, celui-ci n'avoit pas ſoupçonné qu'il en eût ſubi l'opération; ce que l'on n'a jamais pu dire du biſtouri, dont la douleur eſt en général très-aiguë.

Un caustique, de la largeur d'une piece de douze sols, suffit en général pour les abcès les plus volumineux, & fait une ouverture assez grande pour l'évacuation de la matiere. J'ai vu beaucoup d'abcès, situés dans le voisinage du *rectum*, ouverts de cette maniere, se guérir, en très-peu de temps, avec la plus grande facilité, & aussi efficacement que si on leur eût fait une incision de plusieurs pouces. Quelquefois même les abcès, dans cet endroit, s'ouvrent d'eux-mêmes, & n'ayant aucune communication avec les intestins, se guérissent sans le secours d'aucune ouverture artificielle. Il en est pourtant tout autrement pour ceux qui deviennent fistuleux; l'incision des *sinus* est nécessaire. Mais cette opération s'exécute bien mieux avec le bistouri, que recommande M. Pott de préférence aux ciseaux qui ont occasionné des douleurs insupportables, & qui en conséquence doivent être abandonnés. (Voyez ci-après §. II, pages 142 & suiv.)

Les plaies, faites avec le caustique, n'ont point de levres déchirées, ni de bords renversés & calleux, ni de *sinus*. Une fois ouvertes, on les panse avec la plus grande facilité; ce qui n'arrive pas à celles qui sont faites avec le bistouri, ces dernieres étant plus douloureuses à panser, & plus difficiles à guérir. Quand les plaies, faites par le moyen du caustique, guérissent, la peau d'a-

lentour se rapproche vers le centre, & il ne manque qu'une petite portion de peau neuve.

Voici, d'après M. Sharpe, la maniere d'appliquer le caustique. On fait un trou, avec des ciseaux, dans un morceau de linge, couvert d'emplâtre agglutinatif; il faut que ce trou ait la grandeur à peu près, que l'on veut donner à l'escarre. On applique cet emplâtre troué sur la partie malade, en sorte que le trou laisse à découvert l'endroit où l'on doit mettre le caustique. On place le caustique dans le milieu du trou. On le maintient dans cette position, par de petits filets d'emplâtre placés autour, & on couvre le tout d'un emplâtre plus grand. Il faut, de plus, une bande; car, malgré cette précaution, le caustique ordinaire se répand en se fondant, & s'élargit d'un tiers en sus de la grandeur du trou de l'emplâtre.

On laisse le caustique trois heures de suite; au bout de ce temps, il a ordinairement fait son effet. Par la chaleur qu'il excite, il occasionne la mortification des téguments, & la partie mortifiée ou l'escarre se détache communément le cinquieme ou le sixieme jour. Il y a des Chirurgiens qui appliquent sur l'escarre des compresses de térébenthine chaude, s'imaginant, d'après des principes de méchanique, qu'elles poussent cette escarre, & en facilitent ainsi la séparation. Mais ce n'est pas ici la même chose. La chute de

l'escarre est produite par des excroissances de chairs, qui s'élevent du fond de la plaie, & qui chassent graduellement la partie mortifiée.

Une seule application du caustique suffit, tandis que rarement peut-on se contenter d'une seule incision. J'ai connu un Chirurgien qui se brouilla, il y a quelques années, avec un de ses malades, faute d'une incision de plus, sur laquelle il avoit insisté, & qui ne fut pas faite, parce que ce malade ne voulut pas s'y soumettre. Il prit à la place un certain remede de Charlatan, dans le genre des cordiaux forts; & le *sinus*, que le Chirurgien avoit voulu ouvrir avec le bistouri, se guérit sans cette opération. Le malade triompha, & donna tout le mérite de la guérison au remede : le Chirurgien lui observa qu'il la devoit à la premiere incision. « Cela peut être, repliqua le malade; » mais il est clair que vous vous trompiez alors : » &, par la même raison, peut-être vous êtes-vous » trompé dès le commencement ».

Le bistouri doit être la derniere ressource du Chirurgien, & il est trop souvent le premier moyen dont se servent ceux qui aiment à tailler. Quoique bon & nécessaire dans nombre de cas, & lorsqu'il est manié par un homme expert, judicieux & humain, il devint trop souvent un instrument cruel & barbare dans la main des ignorants qui en font une source de malheurs. Pour

acquérir la méthode sure & convenable de l'employer, il faut commencer par voir opérer les Maîtres; & ensuite opérer & pratiquer soi-même; car on n'y parvient jamais par la lecture seule. Il faut absolument des connoissances anatomiques & une expérience fondée sur l'exercice manuel.

M. Pott attribue à la seule Nature beaucoup de guérisons, que l'on dit être l'effet des remedes. Les Empiriques, dit-il, sans principes de raison & d'honnêteté, & faute de connoître ce qu'il convient de faire, traitent les plaies avec quelqu'onguent ou quelqu'emplâtre indifférent, & laissent la guérison à la Nature. Celle-ci, débarrassée des obstacles que présentent les pansements, souvent nuisibles, soit par la qualité, soit par la quantité, agit & fait beaucoup plus que ceux qui prétendent l'aider, ne le croient ordinairement.

N'est-il pas possible qu'un remede quelconque, par un cas fortuit, rétablisse une mauvaise constitution? Je conçois que cela peut arriver; & s'il en est ainsi, on ne peut plus douter de l'utilité & de la nécessité de la Chirurgie médicale, qui, si elle étoit plus souvent pratiquée & mieux entendue, guériroit, selon moi, beaucoup de maladies, que manque l'usage seul des instruments; ce qui jette du discrédit sur l'art (1).

---

(1) Voyez les *Recherches* du Docteur Kirkland, sur

On ne peut donc nier que la Médecine ne fourniſſe, dans ces occaſions, de puiſſants ſecours. Je ſuis entiérement de l'avis de M. Pott, qui dit que « l'étalage des ſpécifiques univerſels, des remedes infaillibles pour prévenir les maladies, & des moyens par leſquels on peut rendre les opérations chirurgicales abſolument inutiles, eſt le propre du charlataniſme, & non de la ſcience ».

« L'art de conſerver une partie quelconque du corps humain eſt, dit le même Auteur, au moins auſſi important, que la maniere la plus adroite de l'amputer. Il y a pluſieurs maladies, abſolument du reſſort de la Chirurgie, dont le traitement demande plus de ſavoir réel & plus de jugement, qu'il n'en faut pour exécuter, même habilement, l'opération la plus difficile; & l'on doit ajouter que la capacité & le pouvoir de guérir ſe reconnoiſſent ſouvent, autant à la maniere dont le Praticien travaille à prévenir une opération, qu'à la maniere dont il l'exécute.

« Aſſurément, dit le Docteur Kirkland, laiſſer la pratique médicale de la Chirurgie tomber en déſuétude, eſt un tort réel que l'on fait à la

---

l'*état actuel de la Chirurgie Médicale*, préſentant l'analogie entre les maladies internes & les maladies externes, & l'union inſéparable des branches de la même profeſſion.

ſcience, & une injure criante à l'humanité ; car celui qui néglige de s'inſtruire dans l'art de prévenir les opérations, en fera plus qu'il n'eſt néceſſaire : & je ſuis perſuadé que beaucoup de membres qui auroient pu être conſervés, ont été amputés, parce que l'Opérateur ignoroit abſolument les moyens de les guérir. Le premier imbécille peut amputer un membre ; mais combien ne doit-on pas eſtimer davantage celui qui, par ſon application, a acquis le ſavoir néceſſaire pour guérir ce membre & le conſerver ? La partie penſante du genre humain en ſaura faire le cas qu'il mérite, & le diſtinguera toujours de cette foule, incapable de donner à la Nature les ſecours dont elle a beſoin dans les cas difficiles ; & il trouvera, dans le compte qu'il ſe rendra à lui-même, la douce récompenſe des peines qu'il aura priſes pour poſſéder les connoiſſances néceſſaires à ſa profeſſion ».

Ces obſervations, fondées ſur la vérité & ſur l'amour du bien public, ſont de puiſſants arguments pour porter les Eleves à s'attacher ſcrupuleuſement à tout ce qui peut tendre à l'avancement de l'art de guérir ; art de la plus grande importance, & qui, s'il eſt exercé comme il le doit, prévient ſouvent les plus grands malheurs.

§. II.

Raisons qui portent à ouvrir les abcès par l'incision (1).

« Supposons d'abord, dit M. Pott, que la matiere est parfaitement formée, que la tumeur fait la pointe, comme on dit, & qu'elle est en état d'être ouverte : parvenue à ce point, c'est-à-dire, la peau étant très-amincie, & la fluctuation très-sensible, il n'est point douteux qu'il faut l'ouvrir ».

« Quelques-uns de nos prédécesseurs, soit par la crainte qui accompagne presque nécessairement le défaut de connoissances anatomiques, soit par la mal-adresse, qui est la suite du peu d'habitude à se servir d'instruments tranchants, ont adopté la méthode d'ouvrir cette tumeur, & tous les abcès, par le moyen du caustique. »

« Quelque déférence que j'aie à l'autorité de ces Messieurs, je ne craindrai pas de dire, qu'en général, ils avoient tort, sur-tout relativement au cas présent (*la fistule*). Le caustique procure souvent une douleur inutile ; il produit une perte

(1) Tirées du *Traité de la fistule à l'anus*, par M. Pott.

de ſubſtance, & une eſpece de cicatrice non-ſeulement incommode, mais qui ſouvent entraîne des ſuites fâcheuſes & durables. »

« Quelques-uns des partiſans du cautere potentiel, donnent à la vérité des raiſons ſpécieuſes pour autoriſer ſon uſage; par exemple, qu'il fait une ouverture plus grande & plus libre pour l'évacuation du *pus*, & que, vu le temps que l'eſcarre met à ſe détacher, il arrive que la cavité de deſſous, a eu celui de ſe remplir de plus de la moitié ».

« Dans un petit, mais très-petit nombre de cas particuliers, lorſque la deſtruction des parties glanduleuſes devient néceſſaire, après que l'eſcarre eſt détachée, comme dans les bubons vénériens, ce raiſonnement peut avoir quelque force, & les cauſtiques peuvent être regardés comme utiles. Mais dans le cas préſent, & dans la plupart des autres où l'on en uſe librement & fréquemment, il ne me paroît pas du tout convenir, parce qu'il occaſionne néceſſairement une perte de ſubſtance, & une eſpece de cicatrice qui eſt en général une tache ineffaçable, pour ne rien dire de plus.

Quant à la circonſtance particuliere du creux ou de la cavité, qui ſe remplit preſqu'entiérement dans le temps que l'eſcarre met à ſe détacher, ſi le Chirurgien vouloit panſer un abcès, ouvert par inciſions d'une maniere auſſi ſimple, que celle qu'il emploie pour un abcès ouvert par le cauſti-

que, il verroit que les ſuites en ſont les mêmes ».

« Mais je ne ſais pourquoi l'on a été long-temps dans l'opinion, qu'un abcès, ouvert par l'inſtrument, doit être immédiatement garni & ſurchargé de compreſſes, tandis que celui ſur lequel on a appliqué le cauſtique, doit être laiſſé & abandonné juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit tombée. Qu'on les traite l'un comme l'autre (cela doit être) & l'on verra que l'événement ſera le même pour chacun; excepté cette différence ſenſible, à l'avantage de l'inciſion, c'eſt qu'elle n'occaſionnera néceſſairement aucune deſtruction de parties, aucune perte de ſubſtance, aucune difformité, comparable à celle qui ſuit l'uſage du cauſtique (*a*).

M. Pott s'éleve fortement contre l'uſage des ciſeaux; parce que, obſerve-t-il judicieuſement, ils pincent & déchirent en même-temps qu'ils coupent;

(*a*) Le ſentiment de M. Pott eſt, comme on voit, abſolument oppoſé à celui qu'on vient de lire, § précédent. Les raiſons, expoſées de part & d'autres, ſe détruiſent mutuellement, & M. Clare ne prononce pas. Nous croyons entrer dans ſes vues en gardant la même réſerve; & nous obſerverons que cette maniere de préſenter des opinions de pratique qui ſe combattent, a un avantage qui nous paroît important pour l'inſtruction; c'eſt qu'elle laiſſe les jeunes gens dans une incertitude qui les porte à vérifier par eux-mêmes, & à ſuivre des expériences, plutôt que de s'en rapporter à la parole de leurs Maîtres.

pent, d'où il réſulte des douleurs multipliées & inutiles; & il conclut en diſant, qu'ils ſont un mauvais inſtrument dans toutes les occaſions où une ſimple diviſion eſt néceſſaire. On peut les voir ſans étonnement, ajoute-t-il, dans la main d'un mal-adroit ou d'un ignorant; mais ils ſont plus faits pour un Maréchal-ferrant que pour un Chirurgien.

ARTICLE II.

Maniere de panſer les abcès.

M. POTT demande comment il faut s'y prendre pour produire & entretenir la ſuppuration? Ce n'eſt pas, répond-il, en faiſant entrer de force, dans la plaie, des corps imprégnés de remedes qui la diſtendent & l'élargiſſent par leur quantité, & qui l'irritent & la déchirent par leur qualité; c'eſt au contraire en faiſant uſage d'applications douces, aiſées, capables de calmer, de relâcher & d'aſſouplir les parties.

Quand les plaies ſont très-grandes, & qu'elles ont des cavités profondes, le ſuccès dépend, en grande partie, de la conſtitution du malade, & des ſoins que l'on en prend. Si le malade ſe porte bien d'ailleurs, le Chirurgien ne ſera pas embarraſſé dans le choix des moyens de le panſer. Tout ce qu'il aura à faire, ſera de prendre garde que

ceux dont il fera uſage, ne nuiſent, ni par leur qualité, ni par leur quantité. Mais ſi la conſtitution eſt mauvaiſe, ou ſi le malade eſt mal gouverné dans ſon régime, en vain le Chirurgien mettra en uſage tous les remedes de la Pharmacie, il ne fera que perdre ſon temps, & l'eſpoir du malade ſera trompé.

Le premier appareil, après une opération, doit reſter juſqu'à ce que la ſuppuration l'humecte aſſez pour qu'on puiſſe l'enlever facilement; & les panſements ſuivants doivent être auſſi légers, auſſi doux, auſſi faciles qu'il eſt poſſible de les faire. Ils ne doivent être compoſés que de ſubſtances capables d'exciter une ſuppuration douce & graduée.

Les plaies qui, dans le principe & de leur nature, ſont ſimples & faciles à guérir, ſont rendues compliquées & très-opiniâtres, lorſqu'on les traite par le moyen des eſcarotiques, & par des panſements douloureux. Le ſang eſt le meilleur baume que l'on puiſſe appliquer ſur une plaie récente : il ne cauſe jamais de douleurs : comme la charpie en eſt le meilleur remede, ainſi qu'on le verra ci-après pages 151 & ſuivantes.

Nombre de Praticiens, obſerve toujours M. Pott, attribuent à la multiplicité des panſements bien ſerrés, & qu'on s'efforce de conſerver dans cet état, par une foule de bandages & de com-

preſſes, des guériſons très-ſouvent effectuées par les efforts conſtants & toujours utiles de la Nature, qui repouſſe cette mauvaiſe manœuvre, au moins de maniere à ſaiſir les occaſions d'agir, quels que ſoient les obſtacles que lui oppoſe l'art mal entendu. Le devoir d'un bon Chirurgien eſt d'aider la Nature : mais celle-ci obtient quelquefois des ſuccès, malgré les efforts de l'ignorance la plus caractériſée.



SECTION II.

Observations sur les plaies (1).

ARTICLE PREMIER.

De la nature des plaies.

« POUR avoir, dit M. SHARP, une véritable idée de la nature & du traitement des plaies, considérées relativement à la foule d'accidents auxquels elles sont exposées, il faut d'abord suivre la marche de la curation d'une grande plaie, faite par un instrument tranchant, chez un sujet dont la constitution est bonne. Dans ce cas, les vaisseaux sanguins, immédiatement après leur division, saignent librement, & continuent de saigner jusqu'à ce que le sang soit arrêté par l'art, ou qu'enfin les vaisseaux se contractant & se retirant dans la plaie, leurs extrêmités se trouvent fermées par le sang coagulé. L'hémorrhagie ou le sang étant arrêté, on commence au bout de 24 heures, ou en-

(1) Voyez l'introduction au *Traité des Opérations de Chirurgie, par M. Sharp.*

viron, à appercevoir un écoulement de matiere claire, séreuse. Un ou deux jours après, elle augmente en quantité, quelquefois elle devient épaisse, & prend une odeur désagréable. Elle reste dans cet état deux ou trois jours, sans éprouver de grandes altérations : au bout de ce temps, elle devient plus épaisse, & l'odeur n'a plus rien d'offensant. Quand le fond de la plaie s'emplit par les petites excroissances de chairs qui y naissent & s'y accumulent, la matiere diminue en quantité, & continue de diminuer insensiblement, jusqu'à ce que la plaie soit entiérement fermée ».

« Le premier pas de la plaie, vers la guérison, s'appelle *digestion* (1) : le second état de cette plaie,

---

(1) Pendant la digestion, c'est-à-dire, pendant la formation d'un pus louable sur la surface de la plaie, on applique des compresses huileuses tiedes, jamais chaudes, parce qu'elles occasionneroient des douleurs : les remedes doux les plus faciles à appliquer, sont les seuls qui conviennent. Il est même permis de douter qu'il y ait aucune espece de remedes capables de favoriser *actu* la digestion ; mais ceux dont on parle ici, peuvent être considérés, en effet, comme digestifs, parce qu'ils n'interrompent en aucune maniere l'ouvrage de la Nature ; (voyez ci-après page 158, note 1) ; au lieu que les pansements avec des remedes qui sont douloureux, appellés faussement digestifs, ne répondent point à cette intention. La digestion est un acte de la constitution, qui, lorsqu'elle est bonne, la fait avan-

se nomme renouvellement des chairs, en latin *incarnatio* (1) : le troisieme & dernier état, ou le rapprochement des chairs qui ferment la plaie, s'appelle *cicatrisation* (2) ».

---

cer dans la proportion convenable; mais lorsque la circulation languit, & que le *vis vitæ* est sans vigueur, alors il faut aider la Nature avec des cordiaux restaurants, pris intérieurement; ils font alors beaucoup plus de bien que les remedes externes, tels qu'ils soient.

(1) Le second état, ou le renouvellement des chairs, est celui qui annonce que la plaie commence à se remplir d'excroissances charnues, lesquelles sont d'un très-bon présage, quand elles sont d'un aspect fleuri. Lorsqu'elles sont trop abondantes, & qu'elles s'élevent par-dessus les bords de la plaie, ce qui domine s'appelle *fungus*. On étoit dans l'usage d'y appliquer des remedes corrosifs, pour les réduire au niveau des chairs environnantes. Ces remedes causent de grandes douleurs, & retardent la guérison. Dans les premiers temps, on coupoit les *fungus* & les bords calleux avec le bistouri. Mais quelles en étoient les suites ? Après cette opération très-cruelle, ils revenoient avec un surcroît de douleurs & de tourments. M. Freke, dans son *Essai sur l'art de guérir*, recommande avec autant d'humanité que de raison, les cataplasmes émollients tiedes. Il observe que ces remedes assouplissent les bords calleux des ulceres, & les disposent à la guérison, en dissipant la stricture de la peau, & en excitant une libre transpiration dans la partie affectée. Au moyen de ce traitement, & d'une position horizontale, des plaies invétérées sur des parties inférieures ont été heureusement guéries.

(2) La cicatrisation est le dernier état, ou celui qui

ARTICLE II.

Du traitement des Plaies.

« Dans les plaies récentes, faites par un instrument tranchant, la charpie seche est en général le meilleur remede pendant tout le traitement. D'abord elle arrête le sang, avec moins d'inconvénients que les poudres ou les eaux styptiques telles qu'elles soient. Ensuite elle absorbe la matiere qui, dans les commencements de la suppuration, est claire & acrimonieuse, & par cette raison, elle devient en effet un digestif. Pendant le renouvellement des chairs, elle est le corps le plus doux que l'on puisse appliquer entre les compresses & les excroissances charnues, tendres & délicates : elle est en même-temps une compresse facile à employer sur les *fungus* naissants (*a*).

« Sur la charpie seche, on applique un plumaceau, imprégné d'un onguent doux, surmonté

---

complete la guérison des plaies. Les plaies se ferment par la peau environnante, ou, à son défaut, par la formation d'une nouvelle peau. Quelquefois la cicatrice se forme de plusieurs petits points, comme de petites isles ; dans ce cas, la cicatrice va vîte.

(*a*) Voyez, sur les avantages inappréciables de la charpie, un *Mémoire* inséré dans le *Journal de Médecine*, cahiers de Septembre & d'Octobre 1784, & de Mai 1785.

d'une compreſſe qu'on renouvelle tous les jours ; & on maintient le tout dans une bonne ſituation, avec un bandage convenable. Dans toutes les plaies conſidérables, à la ſuite d'accident ou d'une opération, le premier appareil ne doit être levé qu'au bout de trois jours ; c'eſt-à-dire, quand la matiere eſt formée, & que la charpie ſe ſépare facilement de la partie ſur laquelle elle eſt appliquée ; car, pour enlever cette charpie, il ne faut employer aucun effort ; il faut qu'elle vienne comme d'elle-même, & ſans cauſer de douleurs ».

« On doit régler la fréquence des panſements ſur la quantité du pus. Une fois en 24 heures ſuffit pour l'ordinaire. Cependant il peut être néceſſaire de panſer deux & même trois fois, dans le même eſpace de temps. Il ne faut pas nettoyer trop ſcrupuleuſement une plaie. On ne ſauroit trop faire remarquer qu'une plaie ne doit jamais être eſſuyée en la frottant avec des étoupes ou des chiffons, mais ſeulement en l'épongeant avec de la charpie fine ; méthode très-facile & agréable pour le malade. Les Chirurgiens ne doivent en aucun cas, fouiller dans la cavité des plaies ou des ulceres avec le doigt, avec la ſonde, &c., parce que très-ſouvent, ces procédés en déchirent l'ouverture, & retardent la cicatriſation (1). »

(1) Cette conduite eſt ſouvent due à l'ignorance, quel-

Les levres d'une plaie récente & ſuperficielle, étant rapprochées parfaitement, miſes en contact l'une avec l'autre, & maintenues dans cet état, ſe cicatriſent ſouvent par cette ſeule méthode : c'eſt ce qu'on appelle guérir par la *premiere intention :* car on dit que les plaies ſe guériſſent par la *premiere intention*, quand elles ſe cicatriſent ſans avoir paſſé par l'état de *digeſtion*, &c. (Voyez ci-devant page 149, note 1.)

On guérit ſouvent les *ſinus* par des contre-ouvertures, c'eſt-à-dire, par des inciſions dans les parties voiſines, faites avec diſcernement, & panſées avec des compreſſes & des bandes.

Il n'eſt pas, ſelon moi, de pratique plus ab-

---

quefois à la dureté du caractere, & d'autres fois à une affectation de connoiſſance & de diſcernement, pour s'attirer la confiance de ceux qui penſent qu'un homme ne peut être un bon Chirurgien, s'il ne ſait pas faire ſouffrir ſon malade, & s'il ne ſait pas ſonder une plaie juſqu'au fond.

Ces Praticiens ſont continuellement à chercher des *ſinus ;* & s'ils n'en trouvent pas, il leur arrive ſouvent d'en faire avec leur ſonde. Par-tout où vous pouvez faire paſſer une ſonde, diſent-ils, vous pouvez introduire des ciſeaux. J'ai vu ce conſeil abſurde, porté à un haut dégré de cruauté pour une plaie récente à la main, qui fut agrandie avec les ciſeaux, la ſonde ayant été préalablement introduite dans le tiſſu cellulaire ſous la peau. Cette belle opération fut faite par un Eleve, qui adhéroit d'une maniere trop ſtricte aux préceptes de ſon Maître.

ſurde & plus cruelle que celle de couper une piece circulaire, ovale, ou de toute autre forme, dans la peau ſaine d'un abcès, après avoir fait une inciſion ou une ponction. Les inciſions cruciales, avec retranchement des angles de la peau, tiennent à une pratique horrible, qui heureuſement eſt tombée en déſuétude.

Aujourd'hui, l'on guérit ſouvent les abcès des mamelles par de petites ouvertures, au lieu des grandes inciſions qui étoient la terreur des malades, & par l'application de cataplaſmes émollients. Il faut que ces cataplaſmes ſoient épais, & qu'ils tiennent à la cuiller; ils ne peuvent être utiles que lorſqu'ils ont une conſiſtance convenable. Ils me paroiſſent être peu ſalutaires, quand ils ſont renfermés entre deux linges, & qu'ils ne ſont pas en contact avec la peau de la partie affectée.

« Ce ſera preſque toujours en vain, qu'on propoſera les meilleures méthodes de guérir les ulceres par des topiques, ſi on ne les accompagne pas de remedes internes. Car, comme la plupart des ulceres tiennent à une maladie particuliere & interne, il eſt très-difficile de les amener à des plaies ſimples, tant que la cauſe perſiſte dans la même violence. Il faut d'ailleurs obſerver que ces ulceres ſont quelquefois un égout très-avantageux, qui facilite la guériſon de ces maladies mêmes, telles que la peſte, la petite-vérole, &c. »

SECTION III.

Réflexions de M. Kirkland (1).

LE Docteur KIRKLAND, dans une obſervation ſur les bons effets des cataplaſmes de tous genres, & des fomentations employées pour la guériſon d'une petite plaie à la jambe d'un vieillard, s'exprime ainſi : « Au bout de trois ſemaines ou d'un mois, on crut convenable de ſuivre une autre méthode ; mais cet homme, qui paroiſſoit d'une conſtitution très-irritable, & d'un tempérament très-échauffé, s'étoit imaginé que les panſements à la térébenthine, & les fomentations de même genre, que l'on avoit adoptés, entretenoient la plaie & les douleurs. Il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. Car lorſqu'à la place de ces derniers remedes, on eut appliqué un digeſtif calmant, & qu'on eut couvert la partie enflammée, avec un onguent rafraîchiſſant, il ſe fit un changement en mieux dans la plaie, qui fut ſuivi d'une guériſon parfaite ».

« Il y auroit cependant du danger, en tom-

(1) Tirées de ſes *Recherches ſur l'état préſent de la Chirurgie médicale.*

bant dans l'extrême opposé, d'abandonner la térébenthine & les remedes échauffants. Je vois avec peine que l'on voudroit introduire la mode de laisser à la Nature le soin d'accomplir seule son ouvrage, & que l'on se contente d'appliquer des remedes inactifs & incapables de lui prêter aucun secours. Personne n'est plus partisan que moi de la simplicité dans les remedes; mais il n'en faut pas moins suivre en même-temps l'*intention* qu'elle présente. »

« Les premiers Praticiens étoient certainement très-exacts à varier les remedes, en raison des indications & des circonstances. Sans doute que la Nature guérit les maladies; mais elle doit être assistée par l'art : & quoique le principal objet auquel doive toujours faire attention un Chirurgien, soit de se garder d'appliquer des remedes douloureux, cependant, si nous nous bornons aux seuls remedes qui, par leur simplicité & leur innocuité, sont incapables d'occasionner de la douleur, nous annonçons vouloir porter trop loin la réforme des abus; puisque cette méthode est tout autant capable de nuire que celle par laquelle on voudroit dompter les maladies à force de les tourmenter. Dans ce dernier cas, on enchaîne, on étouffe les efforts de la Nature; dans l'autre, elle est destituée de toute espece de secours; & je ne craindrai pas d'affirmer que l'ulcere le plus simple &

le plus facile à guérir, dégénere ſouvent en un ulcere du plus mauvais caractere par l'uſage, long-temps continué, d'onguents, de cire & d'huile, de cataplaſmes & de fomentations. Tous ces remedes, par leurs qualités relâchantes, font que les vaiſſeaux de la partie affectée, ſe détendent & ſe ſurchargent d'humeurs; ces humeurs, par le ſéjour, deviennent âcres, enflammées; & j'ai vu les ſuites les plus fâcheuſes d'un tel traitement ».

« Il ne ſuffit pas toujours dans ces cas, que les remedes ſoient adouciſſants, & qu'ils ſoient appliqués mollement ſur la partie : il faut très-ſouvent, ainſi que l'occaſion le fait voir, qu'ils ſoient aſſez puiſſants pour prévenir l'inflammation, appaiſer les douleurs, fondre les engorgements, détruire l'acrimonie; enfin, éteindre cette eſpece d'irritabilité, que les émollients ne feroient qu'augmenter. Dans cette intention, les ſels neutres, les préparations de plomb, les différentes eſpeces de *baumes*, naturels ou dépouillés de leur propriété échauffante; les *gommes*, l'*opium*, les *huiles eſſentielles* rectifiées; les *liniments anti-ſeptiques*, le *quinquina* en cataplaſme, l'*alun*, l'*eau froide*, l'*eſprit-de-vin*, & une foule d'autres remedes, méritent d'être préférés les uns aux autres, dans telle ou telle circonſtance; & les différentes combinaiſons qu'on en fait, produiſent néceſſairement des

effets distincts, & qui leur sont particuliers (1) ».

« L'aspect que présente une plaie, & les symptomes qui l'accompagnent, indiqueront toujours, à un observateur attentif, l'état exact du malade. Ils le dirigeront dans le choix qu'il doit faire de remedes internes, & dans la combinaison de ces remedes. Ceux qui sont familiarisés avec le traitement des maux vénériens, reconnoîtront bientôt un ulcere de ce genre à l'aspect qu'il présente; & ils verront sur le champ la méthode qu'ils doivent suivre pour le guérir. Il en est de même de tous les autres ulceres. Le *quinquina*, le *fer*, l'*opium*, l'*enula-campana*, le *mercure*, le *nitre*, les

(1) L'*huile* douce & récente, soit sous sa forme liquide, soit modifiée avec la cire ou le diachilon, est un remede externe utile à diverses sortes de plaies. L'huile est une espece de *pus* artificiel, qui fortifie les plaies tendres & délicates. Lorsque l'humeur de la plaie est âcre, elle occasionne de la douleur & des accidents: dans ce cas, l'huile qui se mêle à cette humeur, corrige cette qualité pernicieuse, & procure du soulagement. Mais quand la matiere est très-abondante, & qu'elle est d'une qualité douce, la charpie seche vaut mieux que l'huile, parce qu'elle absorbe l'humidité surabondante, & qu'elle tient la plaie propre, en même-temps qu'elle lui donne du ton. Il faut que cette charpie soit légere & mince vers le milieu, & qu'elle ne couvre pas les bords de la plaie, crainte qu'elle n'y adhere, & qu'on ne puisse l'enlever facilement.

acides, l'*eau de chaux*, & beaucoup d'autres remedes ont prouvé leur utilité dans les ulceres; mais dans quelle espece chacun d'eux convient-il? C'est ce qu'il est impossible de spécifier. L'aspect de l'ulcere peut seul déterminer ce point; & à moins que l'on ne soit parvenu, à force d'attention, à distinguer tous les ulceres les uns des autres, & les effets de ces différents remedes sur chacun d'eux, toutes les méthodes que l'on proposeroit seroient conjecturales & incertaines ».

« Les Médecins, ainsi que les Chirurgiens, doivent s'attacher au pansement des plaies, puisque la seule maniere de panser fait qu'avec le même remede, on peut souvent avancer ou retarder une guérison. Par exemple, on voit, chez quelques sujets, le cérat astringent, quoique bien préparé, entretenir la suppuration, s'il est appliqué épais, tandis que si l'on n'en met qu'une couche légere sur de la charpie, & si on le fait sécher avant que de l'appliquer, il les guérit. Il en est de même des digestifs. Différents dégrés de pression, produisent encore des effets très-différents sur les plaies, &c. (1). »

(1) La guérison des plaies est l'ouvrage de la constitution, & dépend de l'action interne, plutôt que des qualités spécifiques des onguents. Ces derniers remedes, quand ils sont de qualité douce & émolliente, que d'ailleurs ils

SECTION IV.

Réflexions de M. Pott, sur la nécessité de l'amputation dans certains cas.

« Je suis convaincu, dit M. Pott, que la nécessité de l'amputation, dans certains cas, est reconnue & fondée sur des principes aussi fixes & aussi raisonnables que celle d'aucune autre opération de Chirurgie. Il y a quelque temps qu'une doctrine contraire se répandit à la faveur d'un langage fort ingénieux, mais fort hardie, & accompagnée de réflexions très-indécentes & très-fausses sur la profession, en général, & en particulier sur les Chirurgiens des Hôpitaux. Je crains qu'une telle doctrine n'ait fait un tort réel à l'humanité, en ce qu'elle a pu servir de prétexte à l'ignorance & à la pusillanimité, & favoriser les desseins des gens mal intentionnés. »

« Les hommes ne jugent souvent que d'après les événements. Ces événements sont-ils heureux,

---

sont récents, font du bien en ce qu'ils humectent la partie, & la défendent de l'impression de l'air. Mais quand ils sont rances, ils deviennent nuisibles, quoique composés d'ingrédients très-doux & innocents,

ils

ils conſtituent un droit impreſcriptible. S'ils ſont malheureux, on les rejette preſque toujours très-injuſtement ſur quelque défaut de conduite ou de connoiſſance ».

« Il y a pluſieurs cas, dans leſquels, eu égard à *certaines circonſtances*, l'amputation *peut* devenir néceſſaire, pour ſauver la vie du malade : mais je les réduirai à quatre.

1°. Les fractures compoſées.

2°. Quelque genre de ſcrophule dans les jointures.

3°. Quelque genre d'anévriſme.

4°. La carie de toute la ſubſtance de l'os, ou des os qui entrent dans la compoſition d'un membre. »

« Dans tous ces cas, & dans chacun d'eux en particulier, il peut arriver, & il arrive quelquefois que l'amputation d'un membre peut ſauver la vie du malade. »

« Je ſerois très-fâché d'avoir à me reprocher d'être aſſez ignorant ou aſſez inhumain, pour conſeiller l'amputation, avant que d'avoir ſcrupuleuſement eſſayé tous les autres moyens, & examiner ſi elle ne ſeroit pas infructueuſe. Quand je vois qu'on donne le nom de ſpécifique à des baumes, à des fomentations particulieres, &c. je ne puis qu'être indigné de trouver des hommes auſſi foibles ou auſſi mal intentionnés ».

« Si, dit M. Pott, dans un autre endroit de ſon Ouvrage, m'étant trouvé quelquefois dans la néceſſité de contrarier les opinions de quelques Chirurgiens d'un mérite reconnu, je l'ai fait avec décence & avec honnêteté, je n'ai pas beſoin d'apologie. L'honneur de notre art, & la bonne opinion que doivent avoir d'eux-mêmes ceux qui l'exercent noblement, ſouffrent toutes les fois que nous avons une déférence aveugle pour un Praticien quelconque, puiſqu'elle nous prive de l'uſage de notre propre jugement, & de cette liberté, néceſſaire pour expoſer franchement le réſultat de nos recherches & de nos expériences. »

La juſteſſe de cette réflexion, eſt faite pour être ſentie par quiconque a la raiſon pour guide.

Non mihi, ſed rationi.



OBSERVATIONS

Sur l'origine de l'Art de la Chirurgie en général, & ſur la Chirurgie médicale en particulier (1).

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la Chirurgie en général.

1°. LE but eſſentiel de la Médecine eſt de guérir ou de prévenir les maladies. Les premiers Médecins tâcherent de parvenir à ce but par trois moyens; ſavoir, les aliments, les remedes & l'application de la main, ou l'uſage des inſtruments: quelquefois ils employoient les uns & les autres enſemble, ſelon que les circoſtances l'exigeoient. Ces moyens ſont autant de branches ou de diviſions de l'art de guérir. Ils nommerent la premiere *diete* ou *diététique*, la ſeconde *pharmaceutique*, & la troiſieme *chirurgicale*.

(1) Voyez le *ſyſtême général d'*HEISTER.

La Chirurgie est une branche très-importante & très-nécessaire à l'humanité, puisque par son moyen, on guérit un grand nombre de maladies graves, telles que les plaies, les fractures, les luxations, & nombre d'autres auxquelles la partie diététique & la partie pharmaceutique de la Médecine n'apporteroient en général que peu, & quelquefois point du tout de soulagement.

Mais, pour mettre dans tout leur jour l'excellence & la nécessité de la Chirurgie, il suffit de faire observer que les autres arts n'ont pour but que les commodités de la vie, tandis que la Chirurgie est d'une nécessité journaliere pour la conservation de la vie & de la santé. Cette nécessité est mise en évidence, sur-tout dans les cas de blessures reçues à l'armée, où une foule de Militaires périroient d'hémorrhagies ou de tout autre accident, s'ils n'étoient soulagés, & arrachés des bras de la mort par la science du Chirurgien; & il n'y a pas de doute que plus ces braves gens auront de confiance dans cette science salutaire, & plus ils apporteront de courage dans les combats.

2°. La Chirurgie, dit Celse, est cette branche de la Médecine, qui nous enseigne les moyens de guérir ou de prévenir les maladies, par le secours de la main ou des instruments, ou par l'application des remedes externes. Celui qui se destina à guérir par l'administration des remedes in-

ternes, & en preſcrivant les regles d'une diete ſalutaire, fut appellé *Médecin :* cette diſtinction du Médecin & du Chirurgien eſt cependant moderne, puiſqu'elle étoit inconnue des anciens, chez leſquels les deux profeſſions étoient exercées par la même perſonne, comme il le paroît évidemment par les écrits d'HOMERE, d'HIPPOCRATE, de CELSE, & de beaucoup d'autres.

ARTICLE PREMIER.

Diviſion de la Chirurgie.

On a diſtingué, dans la Chirurgie, deux parties; la théorie & la pratique. Conſidérée ſous le premier rapport, c'eſt une ſcience : c'eſt-à-dire, quand un homme a étudié, & qu'il s'eſt inſtruit des regles de la Chirurgie, & des raiſons ſur leſquelles ſont fondées ces regles; qu'il connoît les meilleures méthodes de traiter les maladies qui demandent le ſecours de la main; qu'il ſait de quelle maniere les opérations doivent être faites, & cependant qu'il n'opere pas, cet homme poſſede la ſcience appellée théorie chirurgicale, ou *Chirurgie médicale.* Et cette ſcience, tout Médecin, qui veut paſſer pour inſtruit, doit la connoître parfaitement, par intérêt pour ſes malades, à qui

il doit être en état de donner des conseils dans toutes les circonstances.

La Chirurgie, considérée sous le second rapport, est appellée *pratique*. Le Chirurgien-Praticien est celui qui possede éminemment l'art de manier, avec adresse, les instruments pour faire les opérations. Le plus grand nombre des Praticiens modernes, se sont contentés des connoissances de la premiere partie de la Chirurgie, laissant l'exercice de la pratique à des Charlatans, ou à des coureurs ignorants, ce qui est certainement un grand mal!

ARTICLE II.

Origine de la Chirurgie.

Le lien étroit qui unit la Médecine à la Chirurgie est, selon moi, un argument qui prouve que l'origine, les progrès & le sort de l'un & de l'autre ont toujours été les mêmes; quoique je ne puisse m'empêcher de croire avec CELSE & d'autres Médecins, que la Chirurgie ne soit plus ancienne que toutes les autres branches de la Médecine, étant née avec le monde, pour ainsi dire, & par conséquent la vraie mere de la Médecine. Plus les hommes étoient près de leur origine, plus

ils étoient éloignés de commettre des excès de quelque genre que ce ſoit; & par conſéquent de contracter des maladies internes (*a*).

La force primitive de l'homme, tant qu'elle n'a pas été altérée par l'intempérance, l'a mis dans le cas de n'avoir pas beſoin de médicaments; tandis que, dans ces mêmes premiers temps, l'homme fut expoſé à des accidents extérieurs, tels que des contuſions, des bleſſures, des plaies, &c. qui demanderent l'aſſiſtance de la main. Ces premiers hommes apprirent donc naturellement à tirer une épine, à arrêter une hémorrhagie, à faire des obſervations, qu'ils graverent dans leur mémoire, & dont ils tenoient note pour leur avantage particulier, & pour celui de la poſtérité.

Auſſi cette profeſſion ſalutaire tire-t-elle ſa ſource d'expériences obſcures, groſſieres & communes. Mais peu-à-peu elle fit des progrès, & parvint à la perfection qu'elle a aujourd'hui & qu'elle doit aux travaux, à l'induſtrie, à la ſagacité des hommes de génie qui l'ont profeſſée.

(*a*) L'Auteur ne fait pas attention à l'intempérie de l'air, à la qualité des aliments, aux variations des ſaiſons, &c. qui ont, dans tous les temps & dans tous les pays, été des cauſes très-fréquentes de maladies internes. Si l'on réfléchit ſur ces vérités, il ſera difficile de décider ſi la Médecine eſt fille de la Chirurgie, comme M. Clare l'avance ici d'après Celse.

ARTICLE III.

Qualités naturelles & acquiſes, néceſſaires à un Chirurgien.

Voyons maintenant quelles doivent être les qualités néceſſaires à un Chirurgien. D'après CELSE, il faut qu'il ſoit dans la vigueur de l'âge; qu'il ait la main forte, ſure, & qui ne tremble jamais; qu'il ſoit auſſi adroit de la main gauche que de la droite; qu'il ait la vue claire & nette; qu'il ait l'ame forte; qu'il ſoit incapable de ſe laiſſer attendrir, de ſorte qu'il ne puiſſe être touché des cris du malade; qu'il ne précipite pas une opération plus que le cas ne l'exige, & qu'il n'inciſe pas moins que cela n'eſt néceſſaire. Enfin, qu'il agiſſe à tous égards, comme s'il n'étoit en aucune maniere touché de la ſituation du patient ». Mais je voudrois auſſi qu'il ſe conduisît de maniere qu'il ne ſe rendît jamais coupable de témérité ou de cruauté, & qu'il prît les plus grandes précautions pour ne pas cauſer de douleurs inutiles (*a*).

Je ſais que les deux dernieres qualités, dont je viens de faire mention, ne ſuffiſent point du

(*a*) Voyez la *Préface de ces Obſervations*, page 130.

tout en elles-mêmes pour rendre un Chirurgien parfait ; mais aussi, il y en a d'autres que CELSE a passées sous silence, & qui lui sont autant utiles que nécessaires. Personne ne peut exceller en Chirurgie qu'il ne soit doué d'un bon esprit, auquel doivent se joindre des connoissances très-profondes en Anatomie & en Médecine. S'il possede ces deux branches de l'art, non-seulement il jugera avec sagacité des causes & des symptomes de la maladie, pour laquelle il est appellé, mais encore il verra promptement quelles sont les meilleures méthodes dont il doit faire usage, eu égard à l'administration des remedes, & à l'emploi des instruments qu'exige cette maladie ; tandis qu'au contraire, ceux qui sont privés de ces connoissances, tombent tous les jours dans des fautes capitales.

Munis de ces connoissances fondamentales de la Chirurgie, les Eleves doivent assister avec assiduité aux leçons des Professeurs, & lire avec zele, les Ouvrages qui traitent de cet art. Aussi ceux qui prétendent à la perfection, ne se contentent-ils pas des maladies qui se présentent dans leur pratique privée, ils fréquentent encore, avec constance, les Hôpitaux, de sorte que par ce moyen, ils voient en une année plus de malades qu'ils n'en verroient, sans cela, dans tout le cours de leur vie. Mais, pour faire de très-

grands progrès dans l'étude de la Chirurgie, il faut prendre la peine de distinguer les différents genres de maladies, pour lesquelles nous sommes appellés; ensuite quelle est la méthode que les gens de l'art les plus habiles ont employée pour les traiter, & avec quel succès elles ont été traitées. C'est quand on est préparé par des observations de ce genre, souvent renouvellées, & qu'on est aidé des conseils de bons Maîtres, qu'on peut enfin essayer de manier l'instrument, d'abord sur le cadavre, ensuite sur des malades : car cette sentence usée a toujours sa force : *On ne devient pas Artiste par la lecture, la méditation ou la dispute, mais par la Pratique.*

Les Chirurgiens doivent éviter toute apparence de rudesse dans les manieres, & de mal-propreté dans les vêtements. Car l'affabilité & la propreté ont ici d'excellents effets, comme dans tous les états.

Nous recommandons beaucoup de travail & d'applications aux Eleves de cet art important. Il ne leur faut pas seulement la force du corps, il leur faut encore de la fermeté dans l'esprit, afin qu'ils ne soient pas affectés des désagréments qu'ils sont dans le cas d'essuyer, & avec lesquels le temps & l'habitude les familiarisent. Enfin, il faut que dans toutes leurs actions, ils n'aient aucun reproche à se faire, & que leur conduite n'ait pour

but que le soulagement & l'avantage du malade.

Article IV.

Maniere dont le Chirurgien doit se conduire auprès des Malades.

Si la maladie est de nature à exiger une opération, le Chirurgien doit en prévenir à temps le malade, & avoir son consentement avant que de l'entreprendre (1). Dans les cas très-difficiles, il ne doit pas seulement avoir en vue le bien du malade, il faut encore qu'il appelle en consultation des Médecins avant que de procéder à l'opération, afin de se mettre à couvert du blâme qui retomberoit sur lui en cas d'accident.

Il faut que le Chirurgien ait son appareil tout prêt; qu'il cache au malade ce qui pourroit l'effrayer, & qu'il mette dehors les spectateurs inu-

---

(1) Le consentement du malade doit toujours être obtenu avant une opération telle qu'elle soit. Il n'est aucune espece de principe qui puisse justifier une conduite contraire. Il y a quelques années, qu'un Juré d'Angleterre, qui a été très-affecté d'une affaire semblable, adjugea des dommages considérables à un plaignant, dont les prieres réitérées ne purent engager un Chirurgien, ou son aide, à se désister d'une opération, qui annonçoit dans l'opérateur, autant de cruauté que d'ignorance.

tiles. Pendant qu'il opere, il doit encourager le malade jusqu'à la fin, & le traiter avec douceur & avec affection. Il faut qu'il use de diligence, mais non pas de précipitation; qu'il évite d'occasionner des douleurs superflues, & des accidents irrémédiables. S'il se conduit d'après ces préceptes, il est sûr d'obtenir la confiance du malade, & de ceux qui l'entourent.

L'opération faite, le sang arrêté, la plaie pansée, & la partie placée dans la situation la plus convenable & la moins pénible, il faut prescrire un régime approprié, & que l'appartement du malade soit bien airé. Il faut le mettre en garde contre toute espece de passions, si nuisibles à la santé, & qu'il voie le moins de monde qu'il est possible.

Il est du devoir d'un homme prudent & sage, de déclarer, d'après sa conscience, ce qu'il pense du véritable état du malade; s'il est susceptible ou non de guérison. S'il est en danger, il faut qu'il en avertisse les parents. Car dans les cas même désespérés, il faut qu'il emploie auprès du malade, le langage de la consolation, & qu'il le flatte encore de l'espérance de guérir; parce que la crainte rend les maladies infiniment plus fâcheuses, tandis que l'espérance de se rétablir & la tranquillité de l'ame font tant de bien, que si l'on ne peut pas dire qu'elles guérissent, au moins

faut-il convenir qu'elles rendent le mal plus supportable.

ARTICLE V.

Importance de la Chirurgie.

L'extrême importance de la Chirurgie se montre dans tout son jour, autant par ce que nous venons de dire, que par la nécessité où se trouvent souvent les Médecins, d'appeller cet art à leur secours, non-seulement pour des maladies externes, auxquelles seules quelqu'un voudroit réduire la Chirurgie, mais même pour des maladies internes, telles que la *cataracte*, la *pierre dans la vessie*, la *suppression d'urine*, & une infinité d'autres, que les remedes & un régime approprié, ne sont pas capables de guérir.

Il n'est personne assez osé pour prétendre que la Chirurgie doive être rejettée comme un art inutile. Ce seroit le trait de folie le plus caractérisé, puisque les accidents les plus graves, tels que les fractures, &c., sont évidemment guéris par les secours qu'elle procure (*a*). « Les effets de la Chirurgie, dit CELSE, sont plus manifestes, plus susceptibles d'être sentis, que ceux d'aucune

(*a*) Voyez cependant ci-après page 212, l'observation rapportée d'après le Docteur HUNTER.

autre branche de la Médecine. Car, dans les maladies internes, la nature & les circonſtances peuvent beaucoup, & tels remedes ont quelquefois de bons effets, tandis que dans d'autres temps ils n'en ont aucun, de ſorte qu'on ne ſait à quoi attribuer le rétabliſſement de la ſanté. Mais dans les accidents qui exigent le ſecours de la main, les bons effets ſont ſi évidents qu'on n'en peut douter ». Tout ce qu'on avance ici eſt prouvé par la maniere avec laquelle on arrête les hémorrhagies, on fond les tumeurs, on détruit d'autres déſordres qui demandent abſolument la main d'un Chirurgien inſtruit.



SECTION II.

De la Chirurgie médicale, appliquée à quelques maladies.

ARTICLE PREMIER.

Des plaies en général (a).

ON définit une plaie, dont tout le monde connoît le caractere, une diviſion de parties molles externes du corps, faite par un inſtrument quelconque.

§. I.

Symptomes que préſentent les plaies en général.

Outre la diviſion des parties, les plaies ſont,

(1) Quoique la ſeconde Section de la premiere Partie de ces *Obſervations* porte le même titre; il eſt cependant facile de voir que la répétition n'exiſte que dans le titre même, & que les *plaies* ſont conſidérées ici ſous un tout autre aſpect. Voilà la raiſon qui nous a portés à ne pas rapprocher ces deux articles, & à les laiſſer chacun à leur place.

en général, accompagnées d'effusion de sang, & quelquefois d'accidents plus considérables. Car il peut arriver, quoique rarement à la vérité, que les parties déchirées perdent, sinon en totalité, du moins en partie, l'exercice de leurs fonctions naturelles, relativement à leurs différents usages, & aux dégrés divers d'intensité que présente la blessure reçue. C'est même d'après cette possibilité qu'il faut toujours se conduire dans l'opinion qu'on doit avoir d'une plaie, & dans le pronostic qu'on doit en porter, qu'elle devienne mortelle ou non. Aussi celui qui est parfaitement instruit de l'anatomie, est-il en état de prononcer un jugement très-exact des suites que peut avoir une plaie, dans quelque partie du corps que ce soit.

1°. *Symptomes des plaies légeres.*

Les plaies légeres, c'est-à-dire, qui ne sont point accompagnées de l'incision d'une veine, d'une artere, d'un nerf ou d'un tendon considérable, présentent ordinairement les phénomenes suivants. D'abord la plaie ne paroît qu'une ligne rouge, tracée sur la partie frappée : mais dès qu'elle est dilatée, le sang en sort aussi-tôt en plus ou moins grande quantité, relativement à la grandeur & au nombre des vaisseaux blessés. L'écoulement de sang s'arrête bientôt de lui-même, & le sang,

coagulé

coagulé dans la plaie, forme une croute. Les levres commencent à paroître rouge; elles se gonflent, & sont accompagnées de quelques douleurs & d'inflammation.

2°. *Symptomes des plaies profondes.*

Si la plaie est considérable, il survient presque toujours une fievre le troisieme ou quatrieme jour. Plutôt ou plus tard, on apperçoit une humeur blanchâtre, de consistance glutineuse & huileuse, qu'on appelle *pus* ou matiere. Aussi-tôt qu'elle est manifestée, on voit ordinairement la fievre, les douleurs, &c. disparoître entiérement. Tels sont les symptomes que présente une plaie qui marche vers la guérison. De nouvelles chairs s'élevent du fond de la cavité, & la cicatrice se forme.

Dans les plaies profondes, il faut examiner s'il n'y a que des parties grasses ou charnues de blessées; ou si l'instrument n'a pas attaqué quelques gros vaisseaux, ou quelqu'autre partie interne environnante, &c. C'est l'anatomie qui nous fournit les premieres connoissances, dont nous avons besoin dans ce cas, puisqu'elle nous donne la véritable position de chaque artere, de chaque nerf, de chaque tendon, de chaque viscere, de chaque intestin, &c. Il faut bien s'informer dans quelle

posture étoit le malade lorsqu'il a été frappé, & dans quel temps de la journée il l'a été, afin d'être en état de juger des parties qui ont souffert, & jusqu'à quelle profondeur l'arme ou l'instrument a pénétré. La position dans laquelle étoit la personne qui a frappé, & la forme de l'arme qui a fait la blessure, en indiqueront le caractere, & jusqu'à un certain point la profondeur.

3°. *Symptomes que présentent les plaies, relativement aux parties blessées.*

Dans les plaies du bas ventre, si l'on voit le chyle sortir par la blessure, on ne doit pas douter que l'*estomac*, ou les *intestins greles*, ou les *vaisseaux lactés* ne soient blessés; si ce sont les excréments qui se font jour à travers la plaie, alors on peut assurer que les *gros intestins* ont été attaqués. De même, lorsqu'on voit couler un sang bilieux, il faut croire que le *foie*, ou la *vésicule du fiel* a été percée. Si l'urine s'échappe à travers la plaie, il est évident que les *ureteres* ou la *vessie* ont souffert. L'urine sanglante indique que la blessure est aux *reins* ou à la *vessie*; le vomissement de sang, qu'elle est dans l'*estomac*. Les douleurs violentes de ce viscere, accompagnées d'accès convulsif, démontrent qu'un *nerf* est blessé, ou que quelque corps étranger est resté dans la plaie. Lorsque les

ſens ſont troublés, après une bleſſure reçue à la tête, il y a beaucoup à craindre le contre-coup dans le *cerveau*. La difficulté de reſpirer, les douleurs à la poitrine, le hoquet, ſont les ſymptomes d'une plaie dans le diaphragme.

§. II.

Signes pronoſtics des plaies.

Quand on a examiné une plaie, & les ſymptomes qui l'accompagnent, avec toute l'attention qu'elle exige, il n'eſt pas difficile de déterminer ſi elle eſt dangereuſe ou non; ſi la guériſon ſera aiſée ou difficile, complete ou incomplete. Les plaies ſuperficielles ſont plutôt guéries que celles qui ſont profondes: les jeunes gens guériſſent plus promptement que les vieillards, & ſur-tout que les hydropiques, que les pulmoniques, que les ſcorbutiques, &c.

C'eſt un mauvais ſigne, dit Hippocrate, ſi, dans une plaie conſidérable, il ne ſurvient pas de gonflement. Ce que Celse explique de la maniere ſuivante. Lorſque le gonflement, qui ſurvient à une plaie, eſt exceſſif, c'eſt un mauvais ſigne: mais s'il n'en ſurvient aucun, le ſigne eſt très-mauvais. Dans le premier cas, c'eſt une preuve que l'inflammation eſt grande: dans le ſecond, que les forces

de la Nature sont languissantes. Il est donc avantageux qu'à une plaie grave, il survienne un gonflement.

§. III.

Division des plaies.

On divise les plaies en trois classes : la premiere comprend celles qui sont mortelles par elles-mêmes ; la seconde, celles qui seroient mortelles, si l'art ne venoit au secours du malade ; & la troisieme, celles qui deviennent mortelles par accident, ou par un mauvais traitement, quoiqu'elles soient susceptibles de guérison par elles-mêmes.

1°. *Plaies qui sont mortelles.*

Une plaie, qui est accompagnée de la rupture d'un gros vaisseau sanguin, cause souvent une mort subite ; telle est celle du cœur, ou d'un autre viscere considérable. On peut, dans ce cas, la regarder justement comme incurable, puisqu'on ne peut y remédier, ni par les astringents, ni par les ligatures, &c. On regarde comme également mortelles, celles qui bouchent entiérement, ou qui suppriment le passage des esprits animaux vers le *cœur.* Telles sont les plaies du cerveau, de la moëlle alongée ; telles sont encore celles occa-

ſionnées par quelques coups violents ſur le *cerveau*, & toutes celles qui privent entiérement le bleſſé de la reſpiration. Les plaies qui interceptent le cours du *chyle* vers le *cœur*, ne ſont pas moins incurables : par exemple, celles de l'*eſtomac*, des *inteſtins*, &c.

Il ne faut pas oublier de rapporter à cette claſſe, les plaies des parties membraneuſes de l'abdomen & des viſceres qui contiennent un fluide excréteur, comme la *veſſie*, la *véſicule du fiel*, &c.; les fluides qu'ils contiennent, une fois répandus dans la capacité du ventre, ne peuvent être évacués d'une maniere convenable; ils corrodent facilement les parties internes. Comme il eſt très-difficile d'y porter remede, ces plaies ſont rangées dans le nombre de celles qui ſont incurables.

2°. *Plaies qui ſont ſuſceptibles de guériſon.*

La ſeconde claſſe comprend les plaies qui deviennent mortelles, ſi on les néglige, & ſi elles ſont abandonnées à la Nature. Telles ſont celles qui cauſeroient une mort ſubite, ſi le malade n'étoit promptement ſecouru, mais qui peuvent être guéries par un habile Chirurgien appellé à temps. Par exemple, les plaies d'un gros vaiſſeau ſanguin externe, auquel on peut appliquer la ligature, &c. La mauvaiſe conſtitution du bleſſé s'op-

poſe ſouvent à la guériſon de plaies qui auroient été faciles à guérir, chez un ſujet bien conſtitué. Delà nous voyons ſouvent une légere piquure à la main ou au pied d'un hydropique, être ſuivie de gangrene, & devenir mortelle, quoique le Chirurgien ne néglige aucun moyen connu pour la prévenir. Je ſais bien que quelques Médecins eſtiment tous ces accidents comme abſolument mortels; mais je crois qu'ils auroient beaucoup plus de raiſon d'en porter un pronoſtic moins fâcheux, & de regarder ces plaies comme douteuſes. Les principes que nous venons d'établir, doivent ſervir de guide aux gens de l'art, appellés en Juſtice, pour prononcer ſur les ſuites & ſur le ſort des plaies.

§. IV.

Traitement des plaies.

Puiſque les plaies ſont une ſolution de continuité, dans quelque partie du corps, la réunion de ces parties paroît être la principale indication à remplir. Mais, comme elles ſont de différents genres; qu'il y en a de ſuperficielles & de légeres, de profondes & de dangereuſes : ces variétés apportent de la différence dans la maniere de les traiter.

1°. *Traitement des plaies légeres.*

La guériſon des plaies légeres ſe fait, en général, avec la plus grande facilité. Il ſuffit d'appliquer un peu de charpie ſur la partie, & de maintenir l'appareil avec un emplâtre. On le renouvelle une ou deux fois par jour; & les levres de la plaie, étant rapprochées, s'uniſſent en peu de temps; auſſi le Chirurgien s'occupe-t-il rarement de ces plaies légeres.

2°. *Traitement des plaies profondes.*

Quant aux plaies profondes, & qui ſont accompagnées de quelque danger, il faut commencer par les nettoyer du ſang coagulé & des mal-propretés: il faut, avec les doigts, ou s'il eſt abſolument néceſſaire, avec un inſtrument convenable, en extraire les corps étrangers, comme les balles, les fragments de verre, &c. L'hémorrhagie doit être arrêtée au premier panſement. Il faut rapprocher autant qu'il eſt poſſible, les levres de la plaie, & les maintenir dans cette poſition, pour que la cicatrice ne ſoit pas difforme.

Si le malade eſt affoibli par l'hémorrhagie, il faut différer l'extraction des corps étrangers, &

soutenir ses forces par des cordiaux appropriés. Il faut encore suspendre cette extraction, s'il y a à craindre de blesser un gros vaisseau sanguin, ou un nerf considérable. Il faut attendre que le malade ait repris des forces, & que la plaie se soit dilatée par la suppuration. Lorsqu'on voit qu'on ne peut extraire les corps étrangers sans déchirer les parties, il faut sur le champ dilater la plaie avec l'instrument.

Le premier appareil doit être levé sans effort, sur-tout lorsqu'il y a eu hémorrhagie. Il faut le laisser jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même; ce qui arrive dès que la suppuration est établie. Cette précaution est le moyen d'éviter au malade des douleurs, & une nouvelle hémorrhagie. (Voyez ci-devant page 146.)

3°. *Régime qu'il faut prescrire aux blessés.*

Il faut que le malade observe un régime exact: car rien n'est plus propre à former une bonne constitution, laquelle même peut être l'effet d'un régime régulier. Il faut qu'il respire un air tempéré. Ceci est d'une grande conséquence dans toutes les plaies, dans celles de la tête sur-tout. L'appartement qu'il occupe, doit être à l'abri du tumulte & du mouvement.

Pour peu que le blessé soit échauffé ou const-

tipé, il faut lui tenir le ventre libre, à quelque prix que ce soit, sur-tout dans les plaies de la tête; mais il ne faut employer que des laxatifs très-doux, tels que les pruneaux, les pommes cuites, &c. On ne lui donnera aucun aliment de difficile digestion; & il faut écarter avec soin tout ce qui seroit capable d'exciter de vives passions.

4°. *Des hémorrhagies dans les plaies. Cas où il faut laisser couler le sang.*

Il y a quelques cas où l'écoulement du sang ne doit point être arrêté : par exemple, chez les jeunes gens, chez les personnes pléthoriques, ou quand la blessure a été reçue dans le temps que le malade étoit pris de vin, ou dans un accès violent de quelque passion. Laisser couler le sang aussi long-temps qu'on peut le faire, sans exposer la vie du blessé, c'est le moyen de faire tomber l'inflammation, les douleurs & la fievre; c'est même le moyen de prévenir ces accidents.

Cas où il faut arrêter le sang, & moyens de l'arrêter.

S'il n'y a aucun vaisseau considérable de blessé, la charpie seche, aidée d'une bande, est le meilleur remede; & souvent elle réussit mieux que

des moyens plus actifs. Si l'on n'a pas de charpie; on fera des aſperſions aſtringentes avec l'eau froide; ou bien l'on appliquera, ſur la plaie, des compreſſes imbibées de vinaigre. Mais lorſque l'hémorrhagie eſt telle que la vie du malade eſt en danger, pour la lui conſerver, il faut faire uſage du *tourniquet*, ou comprimer le vaiſſeau, ou faire une ligature; & ſi la plaie eſt conſidérable, la fermer par le moyen de l'éguille, en faiſant une ſuture.

5°. *De l'uſage des ſutures, dans les plaies.*

On donne le nom de *ſuture ſeche*, à celle que l'on pratique au moyen de l'emplâtre agglutinatif. On l'emploie pour les plaies récentes, légeres, ſur-tout pour celles du viſage; & on devroit en uſer toutes les fois qu'on la jugeroit capable de tenir les levres de la plaie rapprochées, parce qu'elle n'occaſionne aucune cicatrice. Lorſque les levres d'une plaie ne peuvent être rapprochées par le moyen de la ſuture ſeche, ou qu'il y a des morceaux de chairs pendants, comme dans les plaies du front, des joues, du nez ou des oreilles, on a recours à l'éguille, avec laquelle on forme ce qu'on appelle une *vraie ſuture*.

Dès qu'il ſe manifeſte une matiere blanche & claire, il faut panſer la plaie tous les jours, ou

tous les deux jours. A chaque pansement, on essuie le *pus* d'une main légere, parce qu'il vaut infiniment mieux en laisser, que d'irriter la plaie; ce qui arriveroit, si l'on vouloit l'épuiser entiérement; car tenter de tarir le *pus* jusqu'à sec, c'est vouloir s'opposer à la régénération des chairs, tandis qu'un peu de matiere laissée dans la plaie, fait l'office de baume ou d'huile, & tient les parties humectées. En suivant scrupuleusement ces préceptes, on voit les nouvelles chairs se produire, & la plaie se fermer.

La charpie seche, & une bande convenable, peuvent même favoriser la cicatrice, étant capables de réprimer les nouvelles chairs : quand elles ne suffisent pas, on fait usage de poudres ou de baume desséchants; & si ces derniers remedes ne réussissent pas encore, on emploie des caustiques doux, dont il y a plusieurs especes (1).

ARTICLE II.

Des plaies de la Tête en général.

Il n'est pas de plaies plus dangereuses que cel-

(1) La pierre infernale est, sans contredit, le meilleur, puisqu'elle ne produit pas d'escarre, & qu'elle donne à la plaie un aspect fleuri.

les de la tête, parce que la plus légere bleſſure du cerveau, produit ſouvent les ſymptomes les plus effrayants, & même la mort. L'on voit même des bleſſures qui ne pénetrent point dans le crâne, qui ſont ſeulement l'effet d'une chute légere, ou d'un coup porté par un inſtrument émouſſé, occaſionner quelquefois la rupture d'un vaiſſeau ſanguin interne, qui a les ſuites les plus fâcheuſes. (Voyez ci-deſſus pages 180 & 181.)

§. I.

Symptomes des plaies de la Tête.

1°. *Signes par leſquels on reconnoît une forte contuſion à la tête.*

Les contuſions fortes à la tête ſont reconnoiſſables à la tumeur, à la molleſſe des parties affectées, à la ſéparation des téguments d'avec les os, & à un amas de ſang coagulé, qui s'eſt accumulé ſous la peau. Dans ce cas, il faut travailler à diviſer, à réſoudre ce fluide amaſſé, ſoit en appliquant des remedes externes inciſifs, ſoit en lui procurant une iſſue, au moyen d'une inciſion faite avec l'inſtrument (1), ſoit en tâchant

(1) Le ſang extravaſé eſt ordinairement réſorbé, tôt ou tard, dans la circulation. Ces tumeurs exigent donc rarement l'inciſion.

de solliciter une suppuration par le secours des cataplasmes, &c.

2°. Signes qui indiquent une fracture, même une fêlure au crâne.

Les signes les plus certains d'une fracture au crâne, sont les symptomes violents qui surviennent immédiatement après l'accident, tels que les douleurs vives, les vomissements, les vertiges & les bourdonnements dans les oreilles. S'il arrive qu'en même-temps le blessé perde du sang par le nez ou par les oreilles; si les sens & la raison sont absolument perdus; s'il y a un assoupissement continuel, la fracture au crâne n'est plus douteuse, elle est certaine. Peu de jours après que la blessure a été reçue, il se fait un écoulement de matiere claire & fétide : vers le septieme jour, les téguments se séparent des os. Il survient bientôt des spasmes, l'assoupissement, la perte du mouvement, le froid des extrêmités, la perte de la voix, l'apoplexie, & enfin la mort.

Tous ces accidents peuvent être l'effet de la fêlure la plus imperceptible du crâne. Nous en voyons un grand nombre d'exemples dans les livres de Chirurgie. C'est ce qui doit nous porter à user de grandes précautions, lorsque nous sommes appellés pour donner notre avis sur les

ſuites des plaies à la tête : nous ne devons jamais en promettre la guériſon, quoiqu'au premier coup-d'œil la plaie paroiſſe très-légere.

Les contuſions, les fêlures, les dépreſſions & les fractures du crâne, ſont ſouvent accompagnées de la rupture d'un ou de pluſieurs des vaiſſeaux ſanguins diſtribués ſur la dure mere. Le ſang qui, dans ce cas, ſe répand dans le cerveau, opprime cet organe, & en trouble les fonctions; il y occaſionne des douleurs, d'autres accidents, & enfin la mort, à moins que le malade ne ſoit ſecouru à temps. Ces ſymptomes s'obſervent fréquemment après un coup violent à la tête, quoique le crâne ne ſoit pas fracturé (1). Dans ces cas, le ſang ſe répand, ſoit entre le crâne & la dure mere, ſoit entre la dure & la pie mere, ſoit entre la pie mere & la ſubſtance du cerveau, ſoit enfin entre les ſinus & les ſinuoſités du cerveau même; & chacun de ces accidents eſt accompagné

(1) Lorſqu'un os cede, & qu'il eſt fracturé, la force du coup eſt tranſmiſe au cerveau dans un dégré léger, & le contre-coup eſt en conſéquence moins dangereux. Mais lorſque l'os ne cede point ſous le coup, & qu'il reſte entier, le choc eſt communiqué à la dure mere, & le cerveau eſſuie un contre-coup plus ou moins violent, en proportion de la force avec laquelle le coup a été porté. *Obſervations de* LEDRAN.

de dangers, qui ſont d'autant plus à redouter, que le ſang a pénétré plus profondément.

3°. *Signes qui peuvent faire ſoupçonner du ſang extravaſé dans le crâne.*

Nous pouvons ſoupçonner que le ſang eſt extravaſé dans la cavité du crâne, ſi le malade éprouve les ſymptomes ſuivants dans toute leur violence : c'eſt-à-dire, s'il eſt affecté de la perte du ſentiment & du mouvement; s'il y a écoulement de ſang par la bouche, par les oreilles & par le nez; ſi les yeux ſont très-enflammés ; s'il ſurvient des vomiſſements; & ſi, pendant la rémiſſion de ces ſymptomes, le malade ſe plaint de peſanteur à la tête, d'aſſoupiſſement, de vertige, de la perte de la vue, de ſpaſmes, & d'autres accidents de ce genre.

§. II.

Signes pronoſtics des plaies de la tête.

Lorſque l'extravaſation du ſang eſt très-conſidérable, le malade meurt ſur le champ; quand elle eſt légere, ou qu'au moins elle n'affecte pas le cervelet, la vie ſubſiſte; mais les ſymptomes d'oppreſſion, rapportés ci-deſſus, ſe manifeſtent,

quelquefois très-lentement, & un grand nombre de malades, qui sembloient d'abord n'avoir été blessés que très-légérement, meurent quelque temps après, & contre toute attente.

Je ne puis donc me dispenser d'avertir les Chirurgiens, qu'après de violents coups reçus à la tête, ils doivent, bien qu'il ne se manifeste d'abord aucun mauvais symptome, être très-réservés sur le pronostic, & ne pas trop se hâter de déclarer le malade hors de danger.

Mais quand de violents symptomes succedent immédiatement à ces sortes de coups, on doit toujours tenir pour certain qu'il y a extravasation de sang, quoique les accidents ne paroissent pas considérables à l'extérieur.

§. III.

Traitement des plaies de la Tête.

Il faut ordonner au malade de porter souvent la main sur la partie offensée, pour indiquer le vrai siege du désordre. Lorsqu'il est découvert, la premiere indication est d'extraire le sang extravasé, de nettoyer la plaie, & d'en tirer toutes les esquilles, tous les corps étrangers. Beaucoup d'Auteurs conseillent, dans ce cas, l'usage instantané du *trépan*, pour donner jour au fluide épanché;

épanché; mais comme c'eſt une opération difficile & dangereuſe, & que pluſieurs malades ont guéri ſans ſon ſecours, je ne vois pas la raiſon de le tenter, à moins qu'il ne ſoit d'une néceſſité abſolue (1). Je penſe donc qu'il ſeroit mieux d'eſſayer d'abord ce que peuvent les remedes atténuants & inciſifs.

Dans cette intention, on commenceroit par ouvrir la veine, & par tirer au malade autant de ſang que ſes forces pourroient le permettre. En abattant ainſi l'*impétus* du fluide ſanguin, on préviendroit une nouvelle extravaſation. On donneroit enſuite des purgatifs & des lavements aiguiſés, pour diminuer la quantité des fluides. Il faudroit fomenter la tête, faire reſpirer des ſubſtances volatiles, & adminiſtrer coup ſur coup des boiſſons délayantes. Si ce traitement ne produiſoit pas promptement l'effet déſiré, il faudroit qu'il fût continué pendant quelque temps, & répéter fréquemment ces remedes, ſur-tout ſi l'on s'apper-

(1) Heister ne paroît pas être beaucoup porté pour le *trépan;* parce que, dit-il, pluſieurs malades ſe ſont rétablis ſans qu'on l'ait employé. J'ai ſouvent tenté cette opération cruelle, & je la déſapprouve, ayant vu rarement les malades guérir après l'avoir ſubie. Au reſte, les fractures du crâne, & quelques autres réuſſiſſent beaucoup mieux à la campagne, que dans les Hôpitaux chargés de malades, ou dans certains quartiers des grandes villes.

cevoit que les ſymptomes commençaſſent à être moins violents. L'eſpece d'opiniâtreté que je conſeille de mettre dans l'uſage de cette méthode, pourra paroître extraordinaire ; mais ce ne ſera que pour ceux qui ignorent les bons effets qu'elle produit, en diminuant la quantité des fluides, & en rétabliſſant le cours du ſang, qui étoit en ſtagnation.

Si la premiere ſaignée procuroit du ſoulagement, il faudroit ſur-tout, chez un ſujet jeune, fort & vigoureux, la répéter une ſeconde, & même une troiſieme fois, ou juſqu'à ce que le danger fût entiérement éloigné. Mais ſi malgré ce traitement, les ſymptomes acquierent de l'intenſité, alors il faut avoir recours au *trépan*, afin de donner iſſue au ſang coagulé. Quand on n'a pu s'aſſurer du ſiege de l'extravaſation, il faut trépaner à différentes places, juſqu'à ce qu'on l'ait rencontré.

ARTICLE III.

Des Contuſions & des Meurtriſſures.

Les contuſions légeres ne ſont ſuivies que de peu ou point de danger, excepté d'un changement de couleur dans la peau, qui même eſt de peu de durée ; car le ſang amaſſé eſt bientôt réſorbé, & la tache diſparoît.

§. I.

Suites des Contusions & des Meurtrissures considérables.

Mais les contusions, avec extravasation dans les parties musculaires, sont ordinairement suivies d'un abcès, ou de la gangrene. Les contusions des parties internes sont extrêmement dangereuses, en raison de leur intensité, & de l'importance des parties pour la parfaite intégrité des fonctions vitales. Il arrive souvent que les malades languissent, & meurent des suites des contusions internes.

§. II.

Traitement des Contusions & des Meurtrissures.

Les meurtrissures légeres de la tête & des autres parties, se guérissent par l'application du vinaigre, ou d'autres remedes résolutifs. Lorsque la contusion est forte, il ne faut pas négliger de donner les remedes internes, dans l'intention de procurer des évacuations par la transpiration & par les urines. Ces remedes sont des décoctions, des infusions incisives & atténuantes, qu'il faut faire boire abondamment, & dans un des verres des-

quelles on peut ajouter, avec espérance de grand succès, un gros de savon blanc. Chez les sujets pléthoriques, il ne faut pas oublier d'ouvrir la veine, & de répéter souvent cette opération, comme on l'a dit ci-dessus.

§. III.

Régime qu'il faut prescrire dans les Contusions violentes.

Le malade s'abstiendra de viande & de liqueurs fortes; il ne vivra que de bouillons & de mêts liquides. Dans ces cas, le succès dépend du régime sévere, & des évacuations convenables pour favoriser, par la résorption, la rentrée du sang dans le systême de la circulation.

Article IV.

Des Fractures.

§. I.

Moyens de s'assurer de l'existence d'une Fracture.

Pour reconnoître s'il y a fracture dans une partie, il faut s'informer si le malade a perdu entié-

rement la faculté de la mouvoir, ou s'il ne l'a miſe en action qu'avec la plus grande difficulté après avoir reçu le coup; enfin, s'il éprouve de grandes douleurs quand on la touche : toutes ces circonſtances portent fortement à ſuſpecter une fracture. Mais pour avoir quelque choſe de plus certain, on conſeille de prendre dans les deux mains le membre fracturé, de le porter à l'oreille, & d'écouter avec toute l'attention dont on eſt capable, ſi, par de petits mouvements répétés, les deux extrémités de l'os ne ſe choquent pas l'une contre l'autre; & d'obſerver en même-temps ſi ces extrémités ne font pas pointe dans quelque partie du membre. On ſent qu'il faut apporter dans cet examen le ménagement le plus délicat & le moins fatigant pour le malade.

§. II.

Traitement des Fractures.

Le but principal du Chirurgien, dans les fractures, eſt d'unir les deux extrémités de l'os fracturé. Pour y parvenir, il faut, 1°. que l'os ſoit remis dans ſon état naturel, par le moyen de l'extenſion & du replacement de chaque partie; 2°. que l'os, remis dans ſa ſituation, y ſoit maintenu, & qu'on y applique un bandage convena-

ble; 3°. que l'on s'occupe à remédier ou à parer aux accidents qui surviennent ordinairement dans ces cas.

Les connoissances anatomiques sont nécessaires pour remplir ces indications. Premiérement, le Chirurgien doit connoître la situation & la structure des os : il doit savoir, si le membre blessé est composé d'un ou de plusieurs os; si ces os sont grands ou petits, égaux ou inégaux; si un ou plusieurs os sont fracturés à la fois. Secondement, il doit savoir quels sont les muscles qui sont dans le voisinage de ces os, quelle est leur situation, quelles sont leurs fonctions; enfin, s'il y a des nerfs ou des vaisseaux sanguins considérables aux environs de la fracture : objets qui tous doivent être examinés avec attention.

Le traitement & la guérison des fractures, en général, ont fait de grands progrès, depuis que HEISTER a publié son livre. Il faut donc étudier cet Auteur, ainsi que M. POTT, dont l'ouvrage présente une foule d'observations judicieuses sur cette matiere. « Presque toutes les parties de la Chirurgie, dit ce dernier, ont besoin d'être perfectionnées, & celle des fractures peut-être autant, & même davantage que toute autre; parce qu'elle est une de celles où la soumission générale, & l'adhésion absolue à des regles anciennes, ont empêché que la plupart des Praticiens ne pen-

fassent par eux-mêmes, & les ont attachées à une route battue, dont il étoit non-seulement plus sûr, mais encore plus avantageux pour eux de s'écarter. La méthode de réduire les fractures est susceptible d'une grande perfection : perfection qui prouveroit dans le Chirurgien beaucoup de jugement, d'intelligence & de savoir, & qui deviendroit une source inépuisable d'avantages pour les malades ».

« Nos prédécesseurs méritent notre reconnoissance pour les lumieres qu'ils nous ont transmises, & nous sommes obligés d'embrasser leurs opinions comme vraies, dans tout ce qu'ils ont dit de judicieux. Mais une foi implicite n'est pas exigible d'homme à homme; & la déférence que nous devons à nos anciens, ne doit pas nous empêcher de nous servir de notre jugement. Si ce que j'avance, dans cet Ouvrage, ne peut point soutenir la vérification, ni être confirmé par l'expérience, il se réduit à rien, & tombe de lui-même. Mais si, après avoir essayé ma Méthode, elle est jugée, par le plus grand nombre des Praticiens, ce qu'elle m'a paru à moi-même, & à quelques-uns de mes Confreres; c'est-à-dire, fondée sur la vérité, susceptible d'être mise en usage, & capable de procurer, de la maniere la plus ostensible, le bien-être & l'avantage du malade; cette méthode doit avoir autant de poids, quoique publiée par un Ecrivain vivant, que si on la tenoit de la plus

haute antiquité ». Ces idées sont grandes, & prouvent la noblesse de l'ame de l'Auteur.

1°. *Position qu'il faut donner au membre fracturé.*

« Quelle est, demande M. Pott, la position qu'un homme, qui vient de se casser la cuisse, donne lui-même à cette cuisse, pour se soulager, & souffrir le moins possible, jusqu'à ce qu'il ait obtenu du secours ? Place-t-il la jambe & la cuisse dans une direction droite, de maniere que la jambe pose sur le mollet & sur le talon ? Je crois que cela arrive rarement ; peut-être même jamais. Ne plie-t-il pas, au contraire, toujours le genou ? & ne laisse-t-il pas aller sur le côté la cuisse cassée ? Et y a-t-il des raisons qui prouvent que ce n'est pas là la meilleure position qu'on doive lui donner ? »

« L'extension est dangereuse dans ce cas : or, la position droite de la cuisse ou de la jambe est, jusqu'à un certain dégré, une extension. Placer le membre fracturé, de maniere que tous ses muscles soient dans le relâchement, est un remede. »

2°. *Véritable position des bouts d'un os fracturé.*

« Par le terme de *Bout relevé d'un os fracturé*, continue M. Pott, tout le monde, non

familiarisé avec ces objets, seroit disposé à croire que la partie prominante de l'os cassé, s'éleve ou est élevée de sa place naturelle, & se porte, par cette élévation, au-dessus de l'autre bout de la fracture. Cette idée seroit certainement celle d'un ignorant, & comme telle, sans doute, de peu de conséquence. Mais comme, d'après la conduite de la plupart de ceux qu'on appelle Chirurgiens, cette idée se trouve aussi être la leur, il arrive delà qu'elle peut avoir les suites les plus fâcheuses. Sur cette fausse notion, attachée à l'expression, *Bout relevé*, sont fondées toutes les pratiques absurdes de compresses, de coussinets, de bandages serrés, dans les cas de fracture simple. La vérité est qu'il n'y a réellement pas de *bout relevé* à un os fracturé. Mais, puisque c'est un terme usité, je vais l'appliquer à la cuisse, à la jambe & à la clavicule cassée. »

« Il y a, à la vérité, dans un os fracturé, un bout ou une extrêmité qui est supérieure ou qui promine, tandis que l'autre bout baisse ou est enfoncé. Mais le premier bout est à sa propre place, de laquelle on ne peut le mouvoir, même par art; au lieu que le second, qui n'est pas à sa place, est très-susceptible d'y être remis. »

3°. *Position qu'il faut donner à la clavicule fracturée.*

« Dans le cas de fracture à la clavicule, le remede consiste, non à abaisser la portion qui tient au *sternum*, c'est-à-dire, à l'os de la poitrine, mais à élever l'épaule, & à la maintenir dans cette position, par le moyen d'un support ou d'un bandage convenable (1). »

---

(1) Il y a quelques semaines que je fus appellé pour un homme qui avoit eu le malheur de se casser la clavicule, en tombant de cheval, sur le grand chemin, près cette ville. Un Chirurgien, mandé sur le champ, appliqua des compresses & un bandage, & le blessé revint à Londres le lendemain. Je le trouvai souffrant beaucoup, & les extrêmités de l'os chevauchant l'une sur l'autre. Ce dérangement étoit peut-être l'effet du voyage. En lui élevant l'épaule, il éprouva sur le champ du soulagement; & en la maintenant dans cette position, il fut parfaitement guéri en un mois.

M. Pott remarque que la partie prominante de la clavicule, lorsqu'elle est cassée, partie qui tient au *sternum*, est exactement où elle doit être, & que la partie inférieure, celle qui est attachée à l'épaule est hors de sa place, parce qu'elle est tirée en bas par le poids du bras. Ainsi donc, au lieu de surcharger, comme il est d'usage, cette partie prominante de compresses, qui ne peuvent jamais être utiles, le Chirurgien, au moyen d'une élévation convenable

4°. *Position qu'il faut donner à l'épaule fracturée.*

« Dans la fracture de l'épaule, la seule maniere dont cette partie puisse être placée, pour que la position soit supportable au malade, est de lui faire tenir le coude plié; position de relâchement pour les muscles environnants, & qui prévient toutes les résistances qu'ils pourroient opposer. Une position droite met les muscles dans le cas de faire des efforts pour agir, *& vice versâ.*

Ce précepte est applicable d'une maniere encore plus particuliere aux fractures de la cuisse, parce que les muscles de cette partie sont plus nombreux & plus forts (1).

---

du bras, soulevera la partie déprimée, & la mettra en contact avec l'autre; & par-là, il accomplira avec peu de douleurs, ce dont il n'auroit jamais pu venir à bout, quelle que soit la maniere dont il s'y fût pris. La même chose arrivera, d'après les mêmes principes, pour la réduction de la jambe, de la cuisse, &c.

(1) M. W. Sharp présenta en 1766, un Mémoire à la Société Royale de Londres, dans lequel il recommande de poser les membres fracturés, dans un état de fluxion, & de faire usage de longues éclisses. Néanmoins, dit M. Kirkland, il faut, pour rendre justice à M. Pott, observer qu'il a été le premier Ecrivain qui ait prouvé scientifiquement que la position des muscles, dans un état de relâchement, & non de contraction, est la plus convenable pour réduire & guérir les fractures.

Article V.

Des Fractures composées & compliquées.

§. I.

Caracteres de ces sortes de Fractures.

On appelle fracture *composée*, celle qui est accompagnée d'une plaie aux téguments, occasionnée par l'extrêmité de l'os fracturé. Lorsque la fracture est accompagnée d'une plaie, qui n'est pas causée par la pointe de l'os fracturé, on l'appelle *compliquée*. Cette derniere n'est pas, en général, aussi redoutable que la premiere, dont le danger vient principalement de ce que l'air pénetre dans la partie malade. Aussi la méthode de guérir une fracture, adoptée par les modernes, est-elle de la garantir de l'impression de l'air autant qu'il est possible, & de ramener les fractures composées à l'état de fractures simples.

M. Freke pense que c'est à l'air qu'il faut attribuer la différence énorme qui existe entre une fracture composée, & celle qui est simple ; car, quoique les os soient très-fracturés dans une fracture simple, elle manque rarement, ou même jamais, de guérir au moyen d'un traitement con-

venable. Mais ſi la peau eſt entamée, fût-ce légérement; ſi l'air frappe & pénetre le ſang extravaſé, cette circonſtance apporte une différence énorme entre la fracture compoſée & celle qui eſt ſimple; & tout Praticien inſtruit l'attribue aux cauſes que nous venons d'indiquer.

§. II.

Traitement des Fractures compoſées & compliquées.

Les remedes externes, que l'on employoit communément dans ces cas, étoient les liniments huileux, & les cataplaſmes relâchants. Mais, comme ils exigeoient qu'on les renouvellât ſouvent, la plaie ſe trouvoit expoſée aux mauvaiſes influences de l'air, & ils ſollicitoient une ſuppuration trop abondante : ce qui épuiſoit les forces du malade, au point que le *quinquina* & les autres cordiaux reſtaurants, tous indiqués & donnés à grande doſe, n'étoient point capables d'empêcher la perte du malade.

Senſibles à ce malheur, & pour le prévenir, les Chirurgiens Anglois & François ont préféré, dans ces derniers temps, les embrocations aſtringentes & ſpiritueuſes ſur les fractures compoſées: ils en humectent fréquemment l'appareil & les bandes, s'interdiſant, autant qu'il eſt poſſible, de

les changer, afin de garantir la fracture des impressions de l'air extérieur.

Les *sinus*, si communs dans ces cas, le long séjour du malade dans son lit, la prolongation de la maladie, tout cela est prévenu par cette Méthode, puisqu'il est certain que le cal, par le moyen duquel les extrémités des os sont réunies, ne peut se former tant qu'il y a de la matiere, qui, par sa présence, dérange perpétuellement l'opération de la Nature dans cette importante fonction.

On a généralement observé que la cure des fractures composées, réussit moins bien dans les Hôpitaux, que dans les lieux où l'air est plus pur & plus salubre. Voilà pourquoi les Chirurgiens de la Ville recommandent l'amputation dans ces cas, tandis que les Praticiens des campagnes la défendent dans ces mêmes circonstances. Cette différence d'opinions a donné lieu aux remarques suivantes. Il est très-possible que la raison qui porte à sauver un membre fracturé dans un lieu, & à l'amputer promptement dans un autre, soit fondée sur des regles également justes; puisque la différence entre l'air de l'Hôpital d'une ville immense, & celui d'une chambre particuliere à la campagne, doit faire attendre une très-grande variété d'événements dans des cas semblables.

Au lieu de ſe hâter d'amputer un membre dans un Hôpital, nous propoſerions de tranſporter le malade à la campagne; ce qui peut aiſément être fait, au moyen des écliſſes, recommandées par M. W. Sharp, à l'aide deſquelles on amene ſi commodément à la ville, ceux qui ont eu le malheur de ſe caſſer un membre à la campagne. Il n'eſt pas douteux que l'humanité des Adminiſtrateurs des Hôpitaux, les portera à paſſer ſur la dépenſe légere que ce moyen ſuſciteroit, puiſqu'il ſeroit le ſeul capable de ſauver la vie, ou de conſerver les membres aux malheureux qui viennent implorer leur charité.

Cependant il eſt, à mon avis, une autre raiſon très-probable des mauvais ſuccès du traitement des fractures compoſées, dans les Hôpitaux de Londres : c'eſt l'intempérance, la vie licencieuſe que mene la claſſe inférieure du peuple de cette Capitale. Livrés ſans retenue aux liqueurs ſpiritueuſes, ces gens alterent tellement leur conſtitution, que, quand il leur arrive quelqu'accident, leur ſang eſt trop corrompu, trop appauvri pour eſpérer de guériſon; la gangrene ſurvient bientôt, & le *quinquina*, qui devroit en être le ſouverain remede, n'a chez eux aucun effet.

Il y a déja pluſieurs années que M. Pott eut le malheur de ſe faire à la jambe une fracture compoſée, en tombant de cheval. Je vivois alors

chez lui, & je fus témoin de la maniere dont il fut conduit. On le traita comme s'il eut eu une fracture simple, & on eut soin de garantir la plaie de l'air extérieur.

Il étoit entre 40 & 50 ans, & d'une bonne constitution. La plaie se guérit sans qu'il survînt de sinus, & le cal fut formé parfaitement en 8 ou 10 semaines. Si l'on eut employé les remedes relâchants, tels que les cataplasmes, qui ne conviennent en aucune maniere par les raisons mentionnées ci-dessus, il est à présumer que les importants services que ce Praticien a rendus depuis dans son Art, auroient été perdus pour l'humanité.

Avant qu'il eut essuyé cet accident, M. Pott avoit traité, avec un plein succès, des fractures de ce genre, dans l'Hôpital. Parmi les malades qu'il a guéris, il y avoit un enfant de huit à dix ans, dont le *radius* étoit fracturé de maniere que l'os perçoit la peau. Il fut gouverné comme dans une fracture simple, & il guérit en quinze jours.

J'ai été appellé pour deux cas semblables, &, en suivant cette méthode, j'ai obtenu le même succès. Le premier de ces malades, étoit un homme de la Monnoie, âgé de 40 ans, d'un caractere tranquille & d'une corpulence maigre. Il avoit la jambe cassée, & il fut guéri en six semaines, sans avoir éprouvé le

moindre

moindre ſymptome fâcheux. L'autre malade étoit une femme de 50 ans, d'une complexion graſſe, qui fut rétablie en 12 ſemaines par l'uſage abondant du *quinquina* & des opiates. Il ſurvint dans les commencements une fievre ſymptomatique aſſez forte.

Ces malades furent placés ſur le côté, le genou bandé, & mis dans la poſition recommandée par MM. Pott & W. Sharp; c'eſt-à-dire, que les muſcles furent dans un état de relâchement. D'après l'ancienne Méthode, le membre étoit conſtamment étendu, & dans un état d'action continuelle, ce qui occaſionnoit des ſpaſmes fréquents & ſubits, avec des douleurs, des laſſitudes, &c.; accidents toujours funeſtes pour le malade, & qui retardoient la guériſon.

Il y a quelque temps que je vis une fracture compoſée au doigt indicateur d'un apprentif Forgeron, demeurant en cette ville, ſur le *Strand*, Paroiſſe Saint-Clément. L'os étoit caſſé obliquement, de ſorte que chaque extrémité formoit une pointe aiguë. La partie diviſée ne tenoit plus qu'à une très-petite portion de la peau. Mais elle fut replacée ſur le champ par un habile Chirurgien de ſon voiſinage, & maintenue par des emplâtres, des écliſſes, &c. On la garantit de toute impreſſion de l'air. Par ces moyens, & à la faveur de la bonne conſtitution du malade, le

doigt fut presque guéri au bout de quelques semaines. Comme cette fracture étoit d'abord accompagnée d'une solution presqu'entiere de continuité, ce cas auroit paru désespéré à ceux qui auroient eu moins de connoissance & moins de confiance dans le pouvoir de la Nature, que le Chirurgien à qui ce jeune homme eut le bonheur d'être adressé pour être guéri.

M. Pott a donné ses *Observations générales sur les Fractures*, plusieurs années après avoir eu le malheur de se casser la jambe; il est donc tout naturel de présumer que ce triste événement, l'ayant porté à réfléchir plus qu'il n'auroit jamais fait sur cette partie de la Chirurgie, il a publié son Ouvrage en faveur de ceux qui seroient assez malheureux pour éprouver le même accident. C'est ainsi qu'il a su faire servir son malheur particulier, à l'avantage général de la société. Tous les hommes, depuis le Prince jusqu'au Matelot, jusqu'au Soldat, jusqu'au Laboureur, sont exposés à se casser, ou la cuisse, ou la jambe, ou le bras, &c.; mais la mal-adresse ou l'ignorance d'un Chirurgien a des suites fâcheuses, surtout à l'égard de ceux qui, pour gagner leur vie, ont besoin de leurs bras ou de leurs jambes.

La méthode de réduire les os fracturés, est devenue si claire, si simple & si facile, qu'il n'est personne qui ne puisse la pratiquer, & par-là se-

courir le malheureux qui vient de ſe caſſer un membre, ſoit en le plaçant dans une poſition qui lui procure ſur le champ du ſoulagement & de la tranquillité, juſqu'à ce que le Chirurgien appellé ſoit arrivé, ſoit en devenant un aide utile à ce dernier pour faire la réduction : ſervice qui doit procurer un plaiſir inexprimable à tout Être ſenſible ! D'après la connoiſſance que j'ai de la délicateſſe des ſentiments de M. POTT ; connoiſſance acquiſe pendant le ſéjour de pluſieurs années que j'ai eu le bonheur de paſſer auprès de lui, je ſuis perſuadé qu'il jouit délicieuſement, de voir ſes préceptes ſe répandre d'une maniere auſſi univerſelle, pour l'avantage du genre humain.

§. III.

De l'uſage des Ecliſſes.

Le ſeul & véritable uſage des écliſſes, eſt de contenir le membre fracturé, ſans faire de compreſſion ſur la fracture. Pour en obtenir quelque ſervice réel, il faudroit, dans le cas, par exemple, d'une jambe caſſée, que les écliſſes, une de chaque côté, fuſſent attachées au genou & au-deſſous de la malléole, & qu'elles fuſſent garnies avec des étoupes ou du linge fin, de maniere qu'elles appuyaſſent ſeulement ſur les articulations, & non ſur la frac-

ture. L'usage d'appliquer des éclisses courtes, qui s'étendent seulement un peu au-dessus & au-dessous de la fracture, & qui ne sont pas appuyées sur les articulations, est un usage absurde & même dangereux.

Observation sur une Fracture composée, telle qu'elle étoit rapportée par le célebre Docteur HUNTER, *dans ses* Cours publics (1).

En parlant de la nature & du traitement des fractures simples & composées, feu M. HUNTER observoit, dans ses *Leçons publiques*, que la plupart des Chirurgiens suscitoient des accidents, & portoient l'irritation dans les plaies, par la maniere vulgaire de les panser. Au lieu de cette pratique dangereuse, il recommandoit de traiter, autant

(1) Ce que M. HUNTER disoit, avant que d'en venir à son *Observation*, prouve qu'il étoit d'avis de traiter les fractures composées, comme les fractures simples; & je crois que personne ne niera qu'il ait contribué à établir cette Méthode. S'il étoit jamais question de le lui disputer, les Eleves nombreux de ce Médecin, le prouveroient d'une maniere aussi claire, qu'ils peuvent démontrer que la Médecine & l'Anatomie lui doivent une infinité de découvertes importantes.

Cette observation est très-connue; & quoiqu'on l'ait traitée de fable, cependant on convient généralement qu'elle renferme une grande vérité.

qu'il eſt poſſible, les fractures compoſées, comme des fractures ſimples : &, pour autoriſer cette nouvelle Méthode, il étoit dans l'uſage de rapporter l'obſervation ſuivante, bien connue pour véritable, & qui étoit écoutée, d'autant plus attentivement, qu'elle mene à l'inſtruction par le chemin de la gaieté & de la plaiſanterie.

« Un fou, M. G., qui étoit, il y a environ 30 ou 40 ans, renfermé dans l'Hôpital d'Edimbourg, paroiſſoit avoir recouvré ſon bon ſens & ſa raiſon, au point qu'on lui permettoit de ſe promener ſeul, dans le jardin. Un jour, il prend la réſolution de s'échapper, en paſſant par-deſſus le mur. Ce mur étoit très-haut. En deſcendant, il entraîne avec lui une pierre aſſez forte, qui lui fait à la jambe une fracture compoſée, & d'un mauvais caractere. Dans le fâcheux état où il étoit, il eſt ramené à l'Hôpital. Le Chirurgien, qu'on avertit ſur le champ, remet la fracture, panſe la plaie, applique le bandage à 18 chefs, &c. ſelon la pratique ordinaire. Tout cela fait, & le malade paroiſſant très-calme, le Chirurgien, après avoir donné quelqu'inſtruction aux Gardes, ſe retire. Peu après, on laiſſe le malade ſeul pour prendre du repos, dont on jugeoit qu'il avoit beſoin, & qu'il paroiſſoit lui-même déſirer. Point du tout, ſa folie le porte à une action bien ſinguliere & bien biſarre. »

« Ce fou savoit bien qu'il avoit eu le malheur de se casser la jambe ; mais son imagination malade, lui persuade que le Chirurgien s'est trompé de jambe ; qu'il a donné tous ses soins à la jambe qui n'en demandoit aucun, & qu'il avoit laissé celle, qui avoit été véritablement cassée, s'arranger comme elle pourroit. Dans cette ferme persuasion, & convaincu que le Chirurgien étoit trop ignorant pour appercevoir sa faute, trop vain pour se rectifier, & trop orgueilleux pour souffrir une telle humiliation, il pense que, dans l'état actuel des choses, il est plus prudent, pour parvenir à la guérison de sa jambe, de faire le meilleur usage qu'il pourroit de la raison & de l'adresse qu'il avoit reçues du Créateur. En conséquence, il enleve tout l'appareil qui étoit sur la jambe cassée, avec l'attention de l'appliquer sur le champ à l'autre jambe, mais d'une maniere si exactement la même, que le Chirurgien ne seroit pas capable de découvrir ce changement ; &, de peur de donner lieu au moindre soupçon, ni à la moindre recherche, il imagine de tenir l'autre jambe, c'est-à-dire, la jambe cassée, toujours cachée, afin qu'on ne puisse l'appercevoir, & qu'il n'y ait aucune apparence contre lui. Il fait donc un large trou à ses draps & au lit de plumes, & y enfonce la jambe véritablement cassée. »

« Le lendemain, à la visite du Chirurgien, il

dit qu'il avoit ſouffert pendant quelque temps; mais que, par un mouvement machinal & heureux de ſon pied, ces douleurs s'étoient diſſipées comme par enchantement; qu'il avoit continué à ſe trouver très-bien depuis, & qu'en conſéquence il vouloit tenir ſa jambe, auſſi conſtamment qu'il lui ſeroit poſſible, dans la même ſituation. Le Chirurgien le trouvant calme, le pouls tranquille, & ſans aucun ſymptome de fievre, va au pied du lit, & ſoulevant les couvertures, dit, laiſſez-moi voir ſeulement. Le bleſſé, très-alarmé de cette propoſition, le prie très-inſtamment de n'en rien faire; parce que, dit-il, le moindre mouvement dérangeroit & renouvelleroit mes douleurs. Le Chirurgien lui replique que les draps & les couvertures ne touchant qu'au cerceau, il peut les ſoulever ſans toucher aucunement, ni la jambe, ni le pied. Et alors, faiſant obſerver aux Etudiants, que les choſes ſont dans une apparence auſſi favorable qu'il pouvoit le déſirer, il en témoigne ſon contentement, & s'en va. »

« La viſite ſe fit avec une égale ſatisfaction pour le Chirurgien & pour le malade, juſqu'au cinquieme ou ſixieme jour, que le Chirurgien parut très-curieux de voir la plaie; &, pour remédier au déſordre qui pourroit ſe trouver caché ſous l'appareil, il ſe détermina à le lever. Le malade s'y refuſa d'abord avec prieres, enſuite avec impré-

cation & avec fureur ; mais à la fin, il fut obligé de céder. Alors le Chirurgien, d'une main légere & timide, défait le bandage, & à meſure qu'il avance, exprime le plaiſir qu'il éprouve de voir la peau de la jambe, au-deſſus & au-deſſous de la plaie, dans ſon état naturel. Enfin, il leve entiérement l'appareil, qu'il trouve ſans être attaché & tout-à-fait libre; mais en voyant parfaitement ſaine une jambe, que quelques jours auparavant, il avoit trouvée dans un état pitoyable, il tombe dans un étonnement qu'il vous eſt plus facile de concevoir, qu'à moi de vous le peindre. »

« Après une courte pauſe, il gliſſe les doigts le long du tibia, & dit : il y avoit certainement ici une fracture & une plaie, & maintenant je ſens qu'il n'y a, ni l'une, ni l'autre. Mais ſe rappellant auſſi-tôt que c'étoit l'autre jambe qu'il avoit remiſe & panſée, il demande : où eſt l'autre jambe ? Et en même-temps il jette de côté les couvertures & le drap du lit. Fertiles en reſſources, les fous ne perdent pas facilement contenance, & s'imaginent que perſonne ne doit douter de ce qu'il leur plaît d'avancer. »

« M. G. voyant que ſa jambe étoit découverte, la tire du lit de plumes, & dit, avec l'expreſſion énergique du reſſentiment & de la rage ; qu'il veut expoſer, en face du Public, l'ignorance de ſon Chirurgien ; qu'il avoit toujours regardé les Chi-

rurgiens comme une troupe d'ignorants, quoiqu'ils portaſſent de larges perruques, & qu'il alloit le prouver ſur l'heure, à la ſatisfaction de tous les aſſiſtants, par un fait inoui. Cette jambe, continua-t-il, en étendant celle qui avoit été fracturée, & qui étoit couverte d'un grand caillot de ſang & de plumes attachées autour de la plaie; cette jambe eſt auſſi ſaine, Dieu merci! qu'aucune qui ſoit au monde. Quant à celle-ci, en montrant l'autre, c'eſt celle qui a été caſſée, vous voyez l'état déſeſpéré dans lequel elle eſt; le Chirurgien qui a été appellé, n'y a rien fait. Il a été mandé pour remettre une jambe fracturée; mais il n'a ſu, ni connoître une fracture, ni la panſer. »

« Après avoir ainſi exhalé ſon indignation dans les termes les plus forts & les plus offenſants, il pria quelques-uns des jeunes Chirurgiens, de vouloir bien panſer ſa jambe caſſée, (en déſignant ſa jambe ſaine) parce qu'elle lui faiſoit beaucoup de douleurs, depuis qu'elle avoit été tant tourmentée par l'examen indiſcret du Chirurgien; que ſi l'on n'en prenoit ſoin, elle tomberoit dans un état déſeſpéré, & qu'il ſeroit eſtropié pour le reſte de ſes jours. »

« Le Chirurgien, voyant l'imagination de ſon malade dérangée à ce point, & concevant, d'après l'aigreur avec laquelle il l'avoit accuſé de s'être mépris, qu'il ſeroit, au reſte, plus ſûr de ſe prêter

à ce qu'il désiroit, puisque la raison & l'humanité le demandoient également, consentit que les jeunes gens eussent pour lui la complaisance qu'il exigeoit, & qu'ils missent un appareil sur la jambe saine. »

« De ce moment, le blessé devint calme & raisonnable dans tous les points. La cure eut un plein succès. La croute, formée par le sang & les plumes, tomba d'elle-même ; la plaie se trouva alors guérie, & le cal parfait. Leçon à jamais mémorable pour les Chirurgiens! Exemple frappant de la foiblesse de la raison humaine, de l'imperfection de notre Art tant vanté, & du pouvoir de la Nature! »

Article VI.

Réflexions sur la luxation de l'épaule.

La réduction de l'épaule luxée, demande plus d'adresse & de légéreté que de force, puisque l'expérience prouve qu'elle peut s'effectuer par le seul relâchement des muscles. L'instrument, appellé *ambi*, est à peine connu aujourd'hui. Je me rappelle qu'un malade ayant l'épaule démise, fut amené à l'Hôpital Saint-Barthelemi, & qu'avec mes mains seules, & assisté de quelques-uns des spectateurs, j'en fis la réduction très-facilement,

Un Chirurgien avoit vu ce malade avant qu'il entrât à l'Hôpital ; mais il refuſa de s'en mêler, diſant qu'il n'avoit pas ſes inſtruments ſur lui.

On peut aſſurer que l'épaule eſt démiſe, quand le malade ne peut approcher le coude de ſon côté, & quand il y a une cavité conſidérable, ou une dépreſſion profonde ſur le ſommet de l'épaule (*a*).

(*a*) Le malade ne peut approcher le coude de ſon côté, que quand le bras eſt luxé en bas & en dedans ; car lorſqu'il eſt luxé en dehors, le coude s'approche au contraire des hypocondres ou du côté ; & le malade ſouffre lorſqu'on éloigne ſon bras de la poitrine. Mais la cavité exiſte dans ces trois eſpeces de luxations.

Au reſte, il ne faut pas perdre de vue que ce ne ſont ici que des *Obſervations ſur la Chirurgie & ſur les Maladies Chirurgicales ;* & point du tout un Traité élémentaire.



SECTION III.

Observations sur la Pierre des reins & de la vessie.

Les maladies des voies urinaires sont très-communes & très-douloureuses. Lorsque la pierre est formée dans les reins, & qu'elle est entraînée à travers les ureteres pour descendre dans la vessie, la douleur est des plus cruelles, & très-difficile à supporter, parce qu'elle est due à la subite & forte distension des petits tubes nerveux des ureteres, dont le diametre est si étroit, que l'urine ne peut être charriée dans la vessie que goutte à goutte.

Article premier.

De la Pierre, étant encore dans les reins.

§. I.

Traitement pendant l'accès.

Pour faciliter la descente de la pierre dans la vessie, il y a des Auteurs qui ont recommandé des diurétiques puissants & d'autres liqueurs for-

tes ; remedes qui ne ſont pas généralement adoptés des Praticiens judicieux, puiſqu'ils leur ſubſtituent communément les huiles relâchantes anodines, le *bain chaud*, les remedes lubréfiants, & s'en rapportent au temps pour la dilatation lente, & par gradation des voies urinaires.

« Quand les concrétions calculeuſes, dit le Docteur Méad, formées dans les reins, s'engagent dans les ureteres, cette circonſtance demande beaucoup de prudence & de ménagement. C'eſt une erreur commune en pratique, que de croire qu'il faille donner de forts diurétiques & à grande doſe, dans la vue d'entraîner la pierre & le gravier avec l'urine. On remplit bien plus ſurement cette intention, dans la plupart des cas, par le moyen des remedes relâchants & lubréfiants, ſurtout ſi les douleurs étant violentes, on a fait précéder la ſaignée, & ſi l'on a adminiſtré, par intervalle, les anodins. Car la pierre ne ſort jamais dans le temps où le malade ſouffre le plus : on la voit ſouvent ſortir au moment où l'on s'y attend le moins, lorſque les douleurs ſont ceſſées ; & c'eſt preſque toujours avec l'urine. Il eſt facile d'en ſentir la raiſon. Dans le temps de la douleur, les parties, qui en ſont le ſiege, ſont en contraction, & ce n'eſt que quand l'accès eſt paſſé, qu'elles reprennent leur premier état, & qu'elles peuvent remplir convenablement leurs fonctions.

C'est ici que quelques grains d'*opium*, dissous dans 5 ou 6 onces de décoction commune, ou plutôt une décoction de tête de pavot blanc, peuvent être donnés en lavement. Ce lavement soulage d'une maniere marquée les douleurs, & procure souvent de grands avantages. Cependant il est des cas où les douleurs, étant cessées, on peut administrer les diurétiques forts, mais avec la précaution d'en cesser l'usage aussi-tôt qu'ils ont produit leurs effets. »

« Pendant toute la maladie, il faut tenir le ventre libre; & dans les cas de constipation, il faut administrer des lavements avec la térébenthine, & purger quelquefois avec une infusion de séné & de manne. Mais il faut s'abstenir de remedes cathartiques forts. »

« Parmi les lubréfiants, recommandés ci-dessus, les principaux sont l'huile d'amandes douces, le sirop de guimauve, les émulsions, &c. auxquels il faut ajouter le *bain tiede*; & parmi les diurétiques puissants, il faut donner la préférence à la térébenthine & au savon. Tel est le traitement qu'on doit prescrire pendant le paroxisme de cette maladie. »

§. II.

Traitement de la Pierre des reins après l'accès.

Dans l'intervalle des accès, il faut que le malade fasse de l'exercice; qu'il aille à cheval tous les jours sans se fatiguer; qu'il prenne des aliments doux & de facile digestion; qu'il boive du vin très-trempé, ou de la petite bierre nouvelle, que l'on peut rendre plus salutaire, en y faisant infuser des feuilles de lierre rampant, tandis qu'elle fermente. »

« L'hydromel est encore une boisson très-convenable; car le *miel* est un excellent diurétique. Une cuillerée de miel dans un ou deux verres d'infusion de racine de guimauve, est singuliérement propre à nettoyer les reins, si l'on en fait usage pendant un temps convenable. Le malade doit toujours donner la préférence aux vins les plus doux, les plus légers, & à l'eau de riviere ou courante. Car, dit PLINE, celle de source doit être rejettée, lorsqu'elle laisse une croute épaisse sur les parois des vaisseaux dans lesquels on la fait bouillir. » *Œuvres de MÉAD*, tome III, chap. 10.

ARTICLE II.

De la Pierre étant dans la vessie.

Lorsque la pierre est descendue dans la vessie, les remedes, proposés par les Empiriques pour la dissoudre, sont en grand nombre, parmi lesquels ceux qui ont acquis le plus de réputation, la doivent au savon préparé avec les cendres gravelées : remede d'une grande causticité, & conséquemment très-préjudiciable aux parois tendres & nerveuses de l'estomac. Aussi ceux qui, ayant plus de raison & d'humanité que les autres, prescrivent ce remede, l'administrent-ils dans du bouillon, qui, par la propriété qu'il a d'envelopper les sels lixiviels, en émousse, en grande partie, le stimulus.

Cependant donné, même avec toutes les précautions que la prudence exige, ce remede a toujours des effets violents, qui forcent à en suspendre l'usage par intervalle. C'est pourquoi les Praticiens habiles, qui sont plus attachés à leurs malades, & plus jaloux de leur réputation que ceux qui n'agissent qu'au hasard, s'ils se trouvent dans la nécessité de le prescrire, non-seulement ne l'emploient qu'à la dose convenable, & avec tous les ménagements nécessaires, mais

mais encore ils essaient en général, avant que d'en venir à celui-là, d'autres remedes dont ils n'ont rien à craindre, & qui cependant contribuent beaucoup, & peut-être plus que le prétendu spécifique lui-même, à soulager le malade.

Plusieurs Médecins ont cherché à découvrir un remede efficace, & cependant doux, contre cette maladie. Ils ont fait à cet égard des expériences sans nombre. Ils ont trouvé quelques dissolvants de la pierre (hors de la vessie,) dont les uns la dissolvent sur le champ, tandis que d'autres demandent un temps plus ou moins considérable, avant que de produire cet effet. Mais ils ont été jusqu'au point de se tromper eux-mêmes. Un Empirique a presque réussi, au moyen d'un tour de passe-passe, à faire croire qu'il avoit trouvé le dissolvant de la pierre dans la vessie. Voici comme il s'y prit.

Ayant fait assembler plusieurs personnes, il leur dit qu'il avoit une petite fiole dans sa poche, contenant une liqueur qui dissolvoit indubitablement la pierre dans la vessie. Il déclara en même-temps que ce remede étoit absolument incapable de nuire, & qu'il pouvoit être donné en toute sureté, même à un enfant. Ceux qui étoient présents, virent cet homme verser la liqueur dans un vaisseau dans lequel étoit une pierre, qui fut dissoute presque sur le champ, à leur grande satisfaction. Cependant ils résolurent de pousser à bout ce Charla-

tan. Il avoit dit qu'il avaleroit la liqueur, pour convaincre les spectateurs de l'innocuité de son spécifique : il but en effet le fluide en leur présence & à leur grand étonnement. Mais ayant cherché à reconnoître sur le champ la fourberie, ils lui trouverent sur lui une autre fiole, remplie apparemment de la même liqueur que celle qui avoit dissous la pierre sous leurs yeux. Ils le défierent de la boire; mais il ne voulut pas y consentir. Ils le chasserent de leur présence, en l'accablant des reproches qu'il méritoit.

C'est un grand malheur que nous ne trouvions aucun remede qui, introduit dans la vessie par l'estomac ou par l'uretre, soit capable de dissoudre la pierre sans causer de douleur, & par conséquent d'inflammation dans les parties par lesquelles il est obligé de passer. Il y a plusieurs années que le Parlement a proposé une récompense considérable à celui qui découvriroit un *Lithontriptique* efficace. Cette récompense a été accordée & payée (1).

(1) Je ne puis m'empêcher d'observer, quoiqu'avec douleur, que les Membres de la Faculté ont agi alors contre la dignité de leur caractere; d'abord en s'en laissant imposer, ensuite en portant le Gouvernement à faire emplete, à un prix exorbitant, d'un remede de bonne femme, sous prétexte qu'il étoit capable de briser la pierre dans la vessie, & d'en entraîner les fragments avec l'urine. Ce remede est une composition de savon & de chaux vive pré-

Un des malades, choiſi pour faire l'eſſai de ce remede, fut examiné avant le traitement par des

---

parée avec différentes ſortes de coquilles; ſubſtance connue pour être cauſtique à un très-haut dégré.

Tandis qu'on cherchoit à connoître la recette de ce remede, quelques pierres, tirées de la veſſie de ceux qui en avoient pris, furent paſſées adroitement de main en main, comme une preuve de ſa vertu lithontriptique, parce que ces pierres avoient des inégalités & des creux ſur leur ſurface, que l'on imputoit à l'effet du remede. Mais des Médecins doivent ſavoir que les pierres ſont quelquefois formées dans la veſſie avec de telles inégalités, de tels creux ſur leur ſurface, qu'on les prendroit pour de véritables éroſions. L'obſervation m'en a fourni pluſieurs exemples: tant la Nature eſt variée dans la formation des concrétions calculeuſes.

D'après les éloges exceſſifs donnés à ce remede nouveau, comme on l'appelloit, il n'eſt pas extraordinaire que le Gouvernement ait déſiré s'en procurer la recette, à quelque prix que ce fût, pour la publier enſuite à l'avantage du genre humain. Mais ce déſir du Gouvernement, lui fait autant d'honneur, qu'il jette de diſcrédit ſur ceux qui le conſeilloient, puiſqu'ils ne devoient pas ignorer que les ſubſtances douées de qualités capables de diſſoudre la pierre, ne peuvent pénétrer & ſéjourner dans la veſſie, ſans nuire à cet organe.

Comme il ne faut rien déguiſer, & encore moins taire la vérité dans une matiere de cette importance, je vais dire un mot des expériences faites par le Docteur WHYTT, à ce ſujet. Ce Médecin, après avoir conſidéré les incon-

Médecins, qui sentirent distinctement la pierre avec l'instrument. Ces Médecins furent unanimement d'accord que c'étoit un cas favorable à l'expérience. On commença le traitement sur le champ, & on le suivit sans interruption pendant plusieurs mois, au bout desquels le malade dit lui-même être soulagé de ses douleurs, & qu'il lui sembloit être guéri. Alors les Médecins examinerent de nouveau le malade, & avouerent franchement qu'ils ne sentoient pas de pierre. Un d'eux, à la vérité, dit que, bien qu'il fût vrai qu'il ne sentît pas

---

vénients, & quelquefois les accidents, qu'entraîne l'usage de ces spécifiques tant vantés, résolut de retrancher du remede ci-dessus, le savon, & d'essayer quelle seroit la vertu de l'eau-de-chaux pour dissoudre la pierre. Il versa d'abord sur des fragments de calculs, de l'eau préparée avec de la chaux vive commune. Il essaya ensuite la propriété de la chaux animale & il répéta ses expériences avec celle d'écailles d'huîtres & de pétoncles bien calcinées, dans la proportion d'une livre, dissoute dans 7 ou 8 pintes d'eau. Il obtint du succès de l'une & de l'autre eau-de-chaux; mais il découvrit bientôt que celle préparée avec les écailles d'huîtres & les pétoncles, étoit plus puissante pour dissoudre les calculs que l'eau-de-chaux ordinaire. La dose qu'il recommande est de 4 pintes par our pour un adulte, & moins à proportion pour les enfants. Il s'étend avec complaisance sur les heureux succès de cette méthode. Toute cette dissertation est digne d'être lue. MÉAD, *Œuvres*, vol. III, chap. 10.

de pierre, il ne pouvoit cependant croire qu'il fût possible que ce remede l'eût dissoute. Cette assertion sur un fait qui paroissoit aussi bien prouvé, le fit traiter d'opiniâtre. Mais le malade étant venu à mourir bientôt après, la vessie fut ouverte, & l'on n'y trouva pas de pierre. Alors le Médecin incrédule prend la vessie par le fond, la secoue, & fait entendre très-distinctement un bruit semblable à celui de plusieurs pierres qui se heurteroient. Je pense, dit-il, qu'il y a des pierres; & bientôt il ajouta d'une maniere triomphante; *en voici.*

Ce que l'on peut dire à cet égard, c'est qu'il paroît qu'il y avoit plusieurs pierres dans cette vessie, qui, par leur poids & par la pression qu'elles ont exercée sur la membrane délicate de cet organe, se sont formé elles-mêmes des kistes ou des poches, dans lesquelles elles se sont trouvées fixées; & il est à présumer que c'est à cette circonstance que le malade a été redevable de la cessation de ses douleurs. Evénement heureux, quelle qu'en soit la cause! Le Docteur Hunter montroit, dans *ses Leçons publiques*, ces calculs encore enchâssés dans leur kiste. Il en donnoit l'histoire que je viens de rapporter en abrégé, autant que ma mémoire a pu me le permettre.

Un particulier de mes amis a rendu, dans l'espace d'une année, plusieurs petites pierres qui, selon l'opinion de MM. Hunter & Cruikshank,

s'étoient formées dans les reins. Il passoit tous les jours beaucoup de gravier avec ses urines, qui étoient très-colorées, & souvent sanguinolentes. Sa constitution en fut dérangée, & un usage trop fréquent d'eau, procurée par le moyen d'une pompe, acheva de ruiner sa santé. Il se mit alors au miel ; il en prenoit plusieurs fois le jour dans du thé ou dans une autre boisson, de sorte qu'il en consommoit une livre par semaine, s'abstenant de boire de l'eau, & prenant à la place, de la petite biere trois fois par jour. Par ce moyen, il fut, au bout de quelques mois, délivré de ses calculs. Mais il rend tous les jours une grande quantité de matiere sableuse : effet que l'on doit sans doute attribuer à ce régime, puisque cette matiere sort avant qu'elle ait eu le temps de prendre la texture solide & calculeuse.

M. Smith a donné sur la pierre, une dissertation très-concise & très-bien faite. « La cure de la pierre, dit-il, peut être, ou radicale, ou palliative. La cure radicale consiste à extraire la pierre ou à la dissoudre. La palliative à diminuer, ou à faire disparoître l'atrocité des douleurs.

On peut extraire la pierre par l'opération appellée *Lithotomie ;* ou bien elle peut, dans quelques circonstances, être dissoute par les préparations de chaux. Le savon de Venise peut être pris à la dose de deux, quatre & même six gros matin

& ſoir, & l'on peut boire tous les jours depuis un demi-ſetier juſqu'à trois pintes d'eau-de-chaux, coupée avec la quatrieme partie de lait. On pallie les ſymptomes urgents avec des opiates adminiſtrés par la bouche, ou en lavements ; avec de doux laxatifs, & des remedes mucilagineux relâchants, &c. (*Formules de Remedes.*)



SECTION IV.

Observations sur les Descentes.

LA *hernie*, *descente* ou *rupture*, est une maladie beaucoup plus commune qu'on ne le pense ordinairement. Comme elle est quelquefois héréditaire, on la tient secrete; car on n'aime à divulguer, ni ses infirmités, ni celles de sa famille.

§. I.

Seuls cas qui nécessitent l'opération.

Quand l'intestin a été quelque temps étranglé, de sorte que les matieres ne peuvent obtenir de passage, & qu'on ne peut le faire rentrer dans le ventre, l'opération avec le bistouri devient de nécessité absolue. Il est cependant beaucoup à désirer que cette opération soit moins fréquente, & qu'un jour on s'en passe absolument. Car elle est par elle-même très-dangereuse, & le devient encore davantage, étant communément différée trop long-temps. Elle demande une connoissance parfaite & même minutieuse, de la structure anatomique des parties affectées : elle exige une main très-adroite & très-

sure. L'instant précis où il faut opérer, est un objet de la plus grande importance à connoître, & demande un jugement exquis & profond (1).

§. II.

Moyens qu'il faut tenter avant que d'en venir à l'opération.

Les lavements de fumée de tabac ont été quelquefois employés avec succès dans ce cas, & peut-être réussiroient-ils plus souvent, si on les administroit dès que l'étranglement est manifeste, au lieu de différer presque toujours jusqu'à ce qu'il ne soit plus temps.

On se sert pour administrer cette espece de lavement, d'un soufflet à large tube, ou d'une seringue très-ample, (la boîte entrepôt, si utile aux noyés, si multipliée dans Paris & dans nos Provinces, contient une machine très-propre à cet usage,) au moyen de laquelle on introduit & l'on fait pénétrer, à travers les intestins enflammés ou

---

(1) Lorsqu'en touchant la tumeur, on entend distinctement un *crépitus*, nous pouvons assurer que l'opération a été différée trop long-temps, & qu'alors elle ne pourroit que compromettre l'Opérateur : l'emphyseme étant un symptome infaillible d'une gangrene instante.

engourdis, une grande quantité de fumée de cette plante puissamment irritante. Ce qui produit fréquemment une copieuse évacuation de matiere endurcie & la rentrée de la descente, lors même que tous les autres moyens ont été tentés en vain.

Quelques Chirurgiens préferent, à la fumée de tabac, l'infusion de cette plante, qu'ils administrent en lavement, avec un égal succès. On fait cette infusion en versant une pinte d'eau bouillante sur un gros de tabac.

M. Pott, dans ses *Observations Chirurgicales*, recommande l'application des résolutifs froids, (que M. Sharp regarde cependant comme d'un usage dangereux) & les préfere aux relâchants tiedes, tels que les cataplasmes qui n'ont aucun effet au-delà de la peau, & ne peuvent détruire la constriction formée par le tendon de l'anneau. Il faut prévenir les Praticiens de ne pas abuser des pressions réitérées sur les hernies, pour tâcher de les faire rentrer. Il faut regarder toutes ces tentatives comme très-hasardées quand l'intestin est enflammé, & qu'il y a de la probabilité de craindre la gangrene.

Je n'ai point ici l'intention de désapprouver tous les moyens doux d'effectuer la réduction manuelle; tels que de faire prendre au corps une position avantageuse, de conseiller au malade de retenir son haleine, &c.: moyens que l'on peut continuer aussi long-temps qu'il est possible d'en at-

tendre raisonnablement du succès. Les saignées jusqu'à défaillance, en produisant un relâchement général, ont souvent procuré cette réduction si ardemment désirée.

« La réduction avec la main, dit M. Sharp, doit être faite avec de grandes précautions. Dans la *bubonocele*, nous tâchons toujours de pousser les parties vers l'*ilium*, direction qui est celle de la *descente* : nous ne comprimons pas trop rudement, & nous ne cessons pas trop tôt nos tentatives, parce que nous réussissons fréquemment, quoique lentement, par ces pressions long-temps continuées. » *Recherches critiques*, *&c.* p. 22.

§. III.

Importance des bandages.

Toute personne qui a une descente susceptible de retour, doit porter un bandage convenable, pour prévenir la sortie des parties ; & il faut qu'elle le porte constamment, puisque sans cette précaution, elle se trouve à chaque instant exposée à perdre la vie. Cette précaution est d'une telle importance, qu'on ne sauroit trop répéter ce conseil (1). Il faut également avoir la plus grande at-

(1) « La *bubonocele*, c'est-à-dire, la descente située dans

tention d'empêcher que l'intestin ne glisse point sous le bandage; la pression que celui-ci causeroit, feroit souffrir des douleurs excessives, & entraîneroit les suites les plus fâcheuses. C'est sur-tout aux peres & meres qu'il faut donner ce conseil, pour qu'ils le suivent en faveur de leurs enfants : les hommes faits doivent être portés par le seul sentiment de leur propre conservation, à éloigner un si grand malheur.

Les jeunes gens peuvent espérer une guérison radicale & parfaite, s'ils portent un bandage aussitôt que la maladie est déclarée, parce que souvent cette application procure l'union & la consolidation des ouvertures des anneaux du bas ventre. Dans un âge plus avancé, ce moyen n'est que

---

l'aine, observe M. SHARP, est une maladie fréquente, mais qui, le plus souvent, se guérit par les propres forces de la Nature, parce qu'à mesure qu'on s'éloigne de l'enfance, les muscles de l'abdomen & les tendons des anneaux, acquierent de la force, & résistent à une nouvelle chute de l'intestin. Un enfant d'environ deux ans, qui a cette maladie, commence à avoir besoin d'un bandage pour contenir la hernie dans le ventre. Ce n'est pas que la Nature ne cherche à triompher de la maladie dans tous les temps de l'enfance : mais il ne faut pas perdre de vue que, même dans l'âge le plus tendre, un bandage est utile, si on peut l'appliquer sans incommoder l'enfant. » *Ibid.*

palliatif; cependant il peut toujours prévenir de grands accidents (1).

---

(1) Un Praticien, dont on parloit beaucoup pour le traitement des deſcentes, & dont on avoit ſouvent ſuſpecté l'habileté & les guériſons, propoſa, il y a quelques années, de ſoumettre à l'examen un certain nombre de malades, qu'il diſoit avoir guéris radicalement. Ces pauvres gens, ayant leurs bandages appliqués, & perſuadés eux-mêmes qu'ils étoient parfaitement guéris, ſe préſenterent; mais leur ayant fait ôter leurs bandages, ils virent leur erreur, car leurs deſcentes reparurent ſur le champ.

J'ai deux autres exemples qui témoignent contre la fourberie des guériſſeurs de deſcentes. Le premier eſt celui d'un homme qui me fit part de la maniere cruelle dont il avoit été traité. Son affaire ne m'étoit pas étrangere; elle avoit été plaidée dans la Salle de *Weſtminſter.* Voici le fait. Un Empirique, il y a quelques années, lui intenta une action, demandant une ſomme exorbitante pour le traitement d'une deſcente. Cet homme examiné par ordre des Juges, ſe trouva n'avoir pas eu de deſcente, mais un abcès qui fut ouvert avec la lancette; ce que l'on n'auroit certainement pas fait, s'il y eût eu une deſcente, puiſque dans ce cas cette opération eût été mortelle. L'Empirique fut condamné.

L'autre exemple eſt fourni par un fait abſolument ſemblable, & le Charlatan eut le même ſort.

Il eſt prouvé que ces malheureux ajoutent quelquefois le meurtre à leurs autres brigandages. On les a vu opérer hardiment des malades qui ne ſe plaignoient d'aucune autre incommodité, que du poids & de la gêne de leur

Les remedes internes, excepté ceux qui s'oppoſent à la conſtipation, ſeroient abſolument ſuperflus; car ils ne ſervent qu'à tromper, & ne peuvent être preſcrits que par des Empiriques.

Lorſque l'inteſtin n'eſt pas ſuſceptible d'être réduit, & qu'en même-temps il n'eſt pas étranglé, il faut conſeiller un ſuſpenſoir, qui procure beaucoup de ſoulagement.

---

deſcente, tandis que cette opération ne doit jamais être faite que dans le cas où la vie du malade eſt en danger.

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri ſacra fames!

(Voyez ſur ce ſujet les *Mémoires de la Société Royale de Médecine, l'Avis au Peuple, la Médecine Domeſtique, &c.*)



SECTION V.

Obſervations ſur l'uſage & l'abus des Bougies.

UN jeune homme attaqué d'une diarrhée continuelle, qui l'avoit réduit au dernier état d'étiſie, m'envoya chercher, à la priere de celui qui l'avoit traité juſqu'alors.

L'urine qui paſſoit par l'uretre en très-petite quantité, nous fit ſoupçonner une ouverture qui devoit communiquer entre l'*uretre* & le *rectum*. Nous voulumes nous ſatisfaire ſur ce point; & ayant vu que nous ne pouvions avoir de doute à cet égard, nous introduiſimes la ſonde d'argent flexible, & nous fimes ſortir une quantité conſidérable d'urine. Comme il étoit néceſſaire de laiſſer un inſtrument dans le canal pour le tenir ouvert, afin que l'urine pût s'écouler à meſure qu'elle ſe ramaſſoit, nous ſubſtituames à la ſonde une bougie creuſe, enduite d'huile, comme cela ſe pratique. Cette bougie ne cauſa point de douleur, & aida la Nature à la guériſon de la plaie, puiſqu'elle en détruiſoit la cauſe, c'eſt-à-dire, l'irritation, ſans ceſſe renouvellée par les ſels âcres de l'urine. Auſſi le malade fut-il guéri en un mois,

& bientôt après il recouvra sa premiere santé & sa premiere vigueur.

§. I.

Précautions que demande l'introduction des Bougies.

L'introduction d'une bougie dans le canal de l'uretre, demande en général beaucoup de précautions, parce que cette opération a eu quelquefois des suites fâcheuses, sur-tout chez les vieillards. Deux observations singulieres de ce genre sont venues à ma connoissance. La premiere est celle d'un homme de 30 ans qui, au lieu d'une bougie telle que celle que l'on emploie en Chirurgie, fit usage d'une petite bougie de cire commune (1), dont d'ailleurs il faisoit commerce.

---

(1) Les anciens Chirurgiens employoient dans ces cas, de petites bougies de cire; mais il arrivoit que cette cire se fondoit dans l'uretre, & la mêche se brisoit en la retirant, de sorte qu'une portion restoit dans le passage. Les dangers qui en résultoient, les ont fait abandonner depuis long-temps. On leur a substitué un petit morceau de linge, trempé dans de la cire ou dans un emplâtre fondus, & roulé en forme de bougie. Ces bougies sont de toutes grosseurs, depuis celle d'une éguille, jusqu'à celle de la sonde la plus forte. Les Chirurgiens avoient commencé par faire des bougies avec le plomb & les côtes de baleine. Voyez les *Recherches critiques* de M. SHARP. (Nous

Mais

Mais cette bougie lui causa de la douleur, & produisit de l'inflammation. Aussi y renonça-t-il de lui-même, avant que d'en avoir éprouvé des accidents plus considérables. La seconde observation, est celle d'un homme de 60 ans, pauvre dupe! qui, au lieu de n'introduire la bougie, que par gradation, afin de n'exciter, ni douleur, ni irritation, seule méthode qui soit raisonnable, sure & salutaire, crut que, pour se délivrer de son mal, il falloit le violenter. La gangrene de l'uretre & de la vessie fut la suite immédiate de cette imprudence, & cet homme mourut le jour suivant.

§. II.

Qualités & propriétés des Bougies en général.

On a beaucoup parlé des bougies, & beaucoup écrit sur leurs qualités spécifiques. M. Daran, qui en a rendu l'usage général, mérite certainement qu'on applaudisse à ses efforts, puisque les affections de l'uretre & de la vessie, les rétentions & les suppressions d'urine, maladies si cruelles, ont été, & sont journellement & heureusement guéries par ces remedes. Cependant, comme

avons, à Paris, des bougies de gomme élastique, dont on tire un parti très-avantageux.)

M. DARAN désiroit s'en conserver la distribution exclusive, il vantoit ses bougies, & vouloit qu'elles eussent des vertus suppuratives, balsamiques, détersives, spécifiques, & d'autres non moins importantes (*a*). Ce qui a porté plusieurs Chirurgiens, qui les avoient employées avec succès, à chercher à en découvrir la composition, & ce qu'ils se sont imaginés avoir fait; ne voulant pas réfléchir qu'il peut y avoir beaucoup de préparations de ce genre, capables de produire à-peu-près les mêmes effets. Les bougies de M. DARAN sont d'une consistance convenable, & ont une vertu adoucissante : or, il est reconnu aujourd'hui universellement, que c'est uniquement dans ces deux qualités que consiste principalement la vertu des bougies en général.

L'ingénieux étranger a l'adresse de persuader à ses malades, que ses bougies excitent la suppuration, & par ce moyen, emportent, détruisent le venin caché. C'est que ses malades ne savent pas qu'une bougie quelconque, cause un écoulement dès qu'elle est introduite dans l'uretre, même chez ceux qui n'ont jamais eu aucune maladie dans ce

(*a*) M. CLARE ignoroit apparemment, lorsqu'il écrivit cet article, que M. DARAN a publié la composition de ses bougies, plusieurs années avant sa mort. Elle est consignée dans plusieurs Ouvrages; notamment dans le *Journal de Médecine*, & dans la *Médecine domestique.*

canal. Faute de cette connoiſſance, ils ſe ſont laiſſé leurrer par ſa doctrine ſpécieuſe & très-plauſible.

§. III.

Temps que la Bougie doit reſter dans le canal de l'uretre.

Après avoir introduit la bougie, M. DARAN eſt dans l'uſage de la laiſſer dans l'uretre pendant cinq ou ſix heures; au bout deſquelles il retourne chez le malade pour la retirer. Alors il fait voir qu'elle eſt couverte d'un mucus, qu'il appelle matiere de ſuppuration, excitée par les vertus médicinales de ſa bougie.

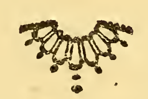
Cependant quelques Chirurgiens ne laiſſent point la bougie dans l'uretre plus d'une ou de deux minutes, & trouvent qu'elle réuſſit mieux que ſi elle y reſtoit plus de temps. D'autres, quand l'étranglement eſt conſidérable & opiniâtre, la tiennent dans le canal plus long-temps; & lorſqu'elle n'occaſionne pas de douleurs, nous devons en conclure hardiment qu'elle ne fait pas de mal, & qu'au contraire, elle procurera probablement du bien (1).

(1) Quand on laiſſe la bougie long-temps dans l'uretre, il faut la retenir en-dehors par un cordon, de crainte qu'elle ne gliſſe dans la veſſie. Le Docteur HUNTER a été une fois té-

Une bougie d'une grosseur convenable, c'est-à-dire, comme une plume de corneille, s'introduit en général plus facilement que si elle étoit plus mince, parce que dans celles de ce dernier calibre, l'extrémité étant très-aiguë, est susceptible de pénétrer dans les lacunes de l'uretre, & d'y causer un déchirement. Cependant lorsque son diametre est très-contracté, ce qui peut arriver en raison de l'épaisseur de ses parois membraneuses, alors il est absolument nécessaire d'employer, pendant quelque temps, une bougie très-fine.

---

moin de cet accident, pour lequel il fut appellé en consultation avec Sir *César Hawkins*. La bougie s'étoit glissée d'elle-même dans la vessie pendant la nuit. Ils tenterent tous les moyens connus, entr'autres le bain tiede dans lequel ils firent mettre le malade, en lui conseillant de retenir son urine, qui à la fin força la bougie de sortir pliée en 2 ou 3 doubles. L'emplâtre qui la couvroit s'étoit délayé, & il ne restoit plus que le lambeau de linge. Peu s'en fallut qu'on n'ait été obligé d'ouvrir la vessie.



OBSERVATIONS

*Sur la Pratique moderne de l'*Inoculation; *avec des Remarques sur la* Petite-Vérole *& sur les* Abcès varioleux; *adressées en forme de Lettre, à M. Buchan, Auteur de la Médecine Domestique.*

Par M. P. Clare, Chirurgien.

Traduit de l'Anglois, sur la troisieme Edition.

Graviora morbis patimur remedia.



LETTRE

A M. BUCHAN,

AUTEUR DE LA MÉDECINE DOMESTIQUE;

*Sur la Pratique moderne de l'*Inoculation; *contenant de plus des Remarques ſur la nature & le traitement des* Abcès varioleux.

MONSIEUR,

J'AI lu, avec un vrai plaiſir & une ſatisfaction particuliere, votre livre intitulé : *MÉDECINE DOMESTIQUE*. Comme, entr'autres maladies, vous y traitez de la petite-vérole, naturelle & par inoculation, permettez-moi de vous communiquer mes idées ſur cet objet important.

Les obſervations judicieuſes & pleines d'humanité, dont votre Ouvrage eſt rempli, vous ont acquis l'eſtime univerſelle (*a*). Je ſuis heureux de

(*a*) Cet Ouvrage, qui eſt en effet très-intéreſſant, a été traduit en françois, & a déja eu trois Editions. On trouve

rendre publiquement témoignage à un mérite; auquel, ſans doute, je ne pourrai jamais atteindre, mais que je ne puis m'empêcher d'admirer & d'avouer.

Vous obſervez avez raiſon, que l'inoculation ne peut devenir eſſentiellement utile que quand elle ſera univerſelle; & vous apportez en preuve qu'il meurt actuellement plus de monde chaque année de la petite-vérole, qu'avant que l'inoculation fût connue. Triſte vérité! qui demande l'attention de tout être penſant, qui vit en ſociété.

Comme l'Etat doit retirer les plus grands avantages de l'inoculation, il eſt d'une police éclairée d'en favoriſer la pratique par toute eſpece d'encouragement. Pour cet effet, il faut accorder des prix & des diſtinctions honorables à tous ceux

---

cette troiſieme Edition en 5 vol. 8°., à Paris, chez FROULLÉ, Libraire, quai des Auguſtins. On prévient le Public, qu'il circule dans le Royaume, & particuliérement dans les Provinces méridionales, quelques Editions contrefaites de la Traduction de la *MÉDECINE DOMESTIQUE*, dont une en 7 vol. in-12; & une autre en 5 vol. in-8°. Ces Editions ont le défaut de toutes les contrefactions, celui d'être très-incorrectes. Or, il n'eſt perſonne, pour peu qu'il veuille y réfléchir, qui ne ſente dans quelles ſuites fâcheuſes peut entraîner la plus petite faute d'un livre de Médecine. Il n'y a donc d'Edition véritable, & ſur laquelle on puiſſe compter, que celle qui ſe vend à Paris, chez le Libraire nommé ci-deſſus.

qui, juſqu'à un certain point, contribuent à la propager. Les gens de l'art, qui inoculeroient le plus d'individus, particuliérement de pauvres, dans un temps donné, devroient être récompenſés, proportionnément aux efforts qu'ils auroient faits, pour étendre l'uſage de cette heureuſe découverte, qui, d'après votre témoignage, conſerve plus de ſujets, que ne font tous les remedes de la Médecine (*a*).

Chez les Romains, celui qui conſervoit la vie à un ſeul Citoyen, recevoit une couronne civique. Les inſtructions que vous avez données ſur la petite-vérole ſeule, ſauveroient la vie à des milliers de ſujets, ſi elles étoient miſes en pra-

---

(*a*) L'Angleterre enviera ſans doute à la France, d'avoir la premiere donné ce bel exemple d'émulation, quand elle ſaura que LOUIS XVI a accordé des Lettres de nobleſſe à M. GIROD, Médecin de Beſançon, pour avoir inoculé plus de vingt-cinq mille perſonnes. Dans l'expoſé des motifs qui ont porté le Roi à récompenſer, d'une maniere auſſi éclatante, les actions de ce Citoyen, eſtimable à tous égards, il eſt dit... *Mais c'eſt principalement en levant, à force de ſoins, de ſuccès & de déſintéreſſement, les obſtacles multipliés que l'on oppoſoit, dans ſa Province, à l'introduction de la Méthode ſalutaire de l'*Inoculation, *qu'il s'eſt placé au nombre des bienfaiteurs du Pays.* Auſſi, dans ſes armoiries, lit-on cette deviſe : *Variolis inſitione domitis ;* & au deſſous : *XXV*. Ces Lettres de Nobleſſe ſont datées du mois de Mars 1783. Voyez l'Eloge de M. GIROD, par M. VICQ-D'AZIR, lu à l'Aſſemblée publique du 31 Août 1784.

tique. Vous devez donc goûter une satisfaction intérieure, bien préférable à la jouissance des récompenses, quelqu'honorables qu'elles soient.

One self-approving hour whole years out-weighs,
Of stupid starers, and of loud huzzas;
All fame is foreign, but of true desert:
Plays round the head, but comes not to the heart (*a*).

Ces vers, Monsieur, furent composés par Pope, dans un moment où il méditoit, non sur le caractere de ces Héros qui ne vivent que pour la destruction du genre humain, mais sur celui des bienfaiteurs publics; de ces hommes, dont les vues semblables aux vôtres, sont dirigées vers la conservation & le bonheur de leurs semblables.

Non tu corpus eras sine pectore.

Dans un *Essai*, publié il n'y a pas long-temps (*b*), j'ai fait observer qu'il n'y avoit pas de moyens

---

(*a*) Une heure d'approbation de soi-même, l'emporte sur des siecles d'admiration stupide & d'applaudissement tumultueux. Toute réputation est étrangere, à moins qu'elle ne soit obtenue par le vrai mérite : sans cela, l'encens qu'elle exhale, tourne autour de la tête, & ne va point au cœur. Pope, *Essai sur l'Homme, Epître quatrieme.*

(*b*) M. Clare parle ici des *Observations sur les abcès & sur les plaies en général*, que l'on trouve ci-devant pages 127 & suiv., & auxquelles il avoit donné, dans les premieres éditions, le titre d'*Essai*, &c.

qu'on ne dût employer pour exciter & favoriſer la maturation des abcès quelconques, dès qu'il faut les regarder comme la criſe d'une fievre, occaſionnée par une cauſe interne (1). Cette doctrine s'accorde ſinguliérement avec les principes fondamentaux de notre Art, & je ſuis très-porté à croire que les abcès varioleux doivent être traités de la même maniere que les autres dépôts (2). Mais les aſſertions générales, qu'il ſoit permis de le dire, doivent être reçues avec indulgence, comme étant ſuſceptibles d'admettre des exceptions; & il faut entendre tout ce que l'on a à dire ſur une queſtion, & l'enviſager ſous toutes ces faces, avant que de porter ſon jugement.

Beaucoup de Praticiens veulent que la *fievre va-*

(1) SYDENHAM, en parlant des maladies aiguës, dit : la raiſon nous apprend, ſi je dois m'en rapporter à mon jugement, que la maladie n'eſt rien autre choſe qu'un effort de la Nature pour chaſſer au dehors, par tous les moyens qui ſont en ſon pouvoir, la matiere morbifique, qui s'oppoſe au rétabliſſement de la ſanté.

(2) Une obſervation, applicable à tous les genres d'abcès, eſt, dit le Docteur MÉAD, que l'on doit d'autant plus eſpérer de ſuccès dans la petite-vérole, que les puſtules tendent davantage à la ſuppuration; & quand cette diſpoſition ne va pas au gré de nos déſirs, il n'eſt pas de moyens qu'il ne faille employer pour attirer l'humeur morbifique vers la peau.

rioleuse soit une fievre *sui generis*, qui doit être traitée d'une maniere particuliere; qu'il faut l'attaquer avec les répercussifs, & tout tenter par les évacuations, afin de diminuer & d'anéantir ses effets. Cette doctrine de révulsion, réduite en pratique, doit être regardée comme très-pernicieuse; & je crois qu'en général, il sera toujours plus sûr de se prêter aux efforts de la Nature, que de chercher à les contrarier. *Ab extrà intùs redire malum est.*

Votre opinion sur la préparation à l'inoculation, & sur le traitement de la petite-vérole communiquée, differe considérablement de celle du Docteur Dimsdale. Comme je suis assez heureux pour que mon sentiment se rapporte en général avec le vôtre, j'ai extrait plusieurs passages de votre Ouvrage, à l'appui de ma façon de penser. Dimsdale a écrit en faveur d'une pratique différente, & son livre étant très-estimé & beaucoup lu, je crois aussi devoir en rapporter plusieurs passages, afin qu'on puisse en porter un jugement sincere & impartial.

La discussion est très-permise, quand, au lieu d'être motivée par la malignité ou par l'envie, elle n'a pour but que la vérité. Les opinions, la pratique, & non l'homme, voilà quels doivent être les vrais objets des recherches littéraires.

Je vais commencer par quelques observations préliminaires sur la préparation à l'inoculation.

§. I.

De la préparation à l'Inoculation.

Dans les premiers temps de l'introduction de cette pratique dans le Royaume, la préparation n'étoit jamais omiſe. Elle paroiſſoit une précaution convenable & importante pour ſoumettre à une opération neuve & ſinguliere. La préparation étant faite, on ſuppoſoit que la bénignité de la petite-vérole, qui ſurvenoit, n'étoit pas moins due aux remedes qu'à la méthode d'introduire le virus variolique dans la maſſe du ſang.

Quelques années s'étant écoulées, des Praticiens s'aviſerent d'inoculer ſans avoir fait préluder le cérémonial de la préparation ; & quand on commença à ſuivre cet uſage, (que ce fût par haſard ou à deſſein, cela ne change rien à la queſtion) on trouva que l'inoculation avoit le même ſuccès qu'auparavant. Dès-lors on ſe mit à réfléchir ſur le cas qu'il falloit faire de cette préparation, & à douter s'il ſeroit néceſſaire de préparer les individus qui jouiſſoient d'une bonne ſanté (1).

La réflexion ſembloit avoir fait voir que ceux qui

---

(1) Les tentatives que l'on a faites pour *ſe faire mieux porter*, que *bien porter*, ont toujours eu des ſuites fâcheuſes. Nous ne devons pas jouer avec une bonne conſtitution.

étoient attaqués de quelque maladie grave, n'étoient pas des ſujets auſſi propres à l'inoculation, & ne pouvoient être guéris en auſſi peu de temps que ceux qu'on préparoit à cette opération. D'un autre côté, on remarqua que ceux qui contractoient la petite-vérole, pendant qu'ils avoient une autre maladie, en guériſſoient auſſi-bien que ceux qui prenoient la petite-vérole, jouiſſant d'une bonne ſanté; obſervation qui a conſidérablement diminué l'importance de la préparation, & qui à la fin l'a fait tomber en diſcrédit. L'inoculation alors étoit principalement entre les mains de Chirurgiens qui penſoient que la préparation étoit peu ou point néceſſaire, & qui avoient la même opinion à l'égard des remedes pendant le traitement (1).

1°. *Sentiment de M. BUCHAN, ſur la préparation à l'Inoculation.*

« Il faut, dites-vous, Monſieur, être bien peu au fait de ces matieres, pour imputer le ſuccès des inoculateurs modernes, à une capacité ſupérieure dans la méthode de préparer le malade,

---

(1) Il convient de remarquer, dit le Docteur MÉAD, que cette maladie eſt ordinairement ſi douce, que peu d'inoculés ont beſoin de remedes; & ce ſentiment eſt aujourd'hui celui de tous les Praticiens.

& de communiquer la maladie. Il eſt vrai que quelques-uns d'entr'eux, dans le deſſein d'envahir toute la pratique de cet utile préſervatif, prétendent avoir des ſecrets extraordinaires & infaillibles, pour préparer les perſonnes qu'on doit inoculer; mais ces prétentions ne ſont faites que pour en impoſer à l'ignorance crédule & aveugle (1). Il ne faut que du ſens commun & de la prudence pour ſavoir choiſir le ſujet & conduire l'opération; & les gens ſages & ſenſés peuvent inoculer leurs enfants, toutes les fois qu'ils le jugeront à propos, à condition pourtant que le ſujet ſoit en bonne ſanté. » (*Médecine domeſtique*, tome II de la traduction.)

---

(1) Il y a des Inoculateurs, dit le Docteur BLACK, dans ſes *Obſervations médicales & politiques*, qui preſcrivent une préparation difficile & compliquée, compoſée d'une diete ſévere, de remedes mercuriaux, de purgatifs, &c. avant que d'en venir à l'inſertion du *virus* de la petite-vérole. Cependant le Docteur GATTI, qui a donné un bon Traité ſur cette matiere, fait une remarque, que je crois juſte; c'eſt que plus les moyens que l'on emploiera, pour communiquer artificiellement la maladie, ſeront ſimples, plus cette opération deviendra univerſelle, & plus l'avantage public ſera général. On voit des Inoculateurs Européens s'attacher, dans des vues intéreſſées, à faire parade, par des préliminaires ſuperflus, de leur prétendu ſavoir. Mais les jeunes enfants ſur-tout, doivent diſpenſer de la plupart de ces cérémonies inutiles.

2°. Sentiment du Baron DIMSDALE, *fur la préparation à l'Inoculation.*

Le Baron DIMSDALE, au contraire, recommande aux perfonnes qui doivent être inoculées, & qui jouiffent d'une bonne fanté, de s'abftenir de toute fubftance animale, de bouillons forts, de beurre, de fromage, de toute efpece de liqueurs fermentées, excepté de petite bierre, qu'il permet en petite quantité. Il défend encore toutes fortes d'épices, enfin tout ce qui poffede d'une maniere fenfible, une qualité échauffante. Le régime qu'il prefcrit, confifte en *pudding*, gruau, fagou, lait, riz au lait, fruits cuits, légumes, racines, végétaux de toute efpece & de faifon, préparés ou cruds. Les œufs, qu'il ne veut pas qu'on mange feuls, font permis dans les *puddings*, ainfi que le beurre dans les tartes; & il a grand foin de recommander à fes malades de ne pas furcharger leurs eftomacs, même avec ces fortes d'aliments.

Après ces préliminaires, neuf ou dix jours avant l'opération, il ordonne à fes futurs malades de prendre, le foir étant au lit, trois dofes de la poudre fuivante, mife en pilules ou mêlée avec un peu de firop ou de gelée, & chaque matin une dofe de *fel de glauber*, diffous dans une eau légere de gruau. Cette poudre eft compofée de 8 grains de *calomélas*, autant de *pattes d'écreviffes*

préparées

préparées & en poudre, & la huitieme partie d'un grain *de tartre ſtibié.*

Cependant le Baron DIMSDALE dit lui-même « que le principal avantage qui paroît réſulter de tous ces remedes, eſt de raccourcir le temps de la préparation : car, ajoute-t-il, *j'ai ſouvent été obligé d'inoculer ſans ces préliminaires, & j'ai toujours obtenu le même ſuccès.* Ce qui, continue le même Médecin, m'a porté à croire que l'on peut ſe diſpenſer ſinon de tout, au moins de beaucoup de ces remedes, excepté avec des ſujets pléthoriques, ou dans d'autres circonſtances particulieres qui peuvent les exiger. Mais, dans tous les cas, depuis le temps de l'inſertion de la matiere varioleuſe, juſqu'à celui de l'éruption, les malades doivent obſerver une diete très-ſévere, & faire uſage des remedes acceſſoires, que je doſe ſelon les circonſtances ; car, d'après l'expérience, je n'oſe m'abſtenir de ces précautions, qui juſqu'à préſent m'ont réuſſi. »

3°. *Sentiment des Brames ſur la préparation à l'Inoculation.*

Les meres Circaſſiennes, obſerve le Docteur MÉAD, ſont dans l'uſage d'inoculer leurs propres enfants. Dans les Indes-Orientales, ce ſont les Brames qui conduiſent cette opération, & ils

réussissent parfaitement. Mais, un mois avant l'opération, ils empêchent que les enfants ne mangent du poisson, du lait, du beurre & tout aliment au lait. Ce régime invariable est la seule préparation qu'ils prescrivent.

4°. *Sentiment de l'Auteur sur la préparation à l'Inoculation.*

On voit tous les jours, dans toutes les parties de ce Royaume, des personnes inoculées sans être assujetties à aucune préparation. Un fameux Praticien m'a assuré, bien des fois, qu'il n'avoit jamais vu l'inoculation manquer de réussir, excepté quand les malades avoient été affoiblis, soit avant l'opération, soit pendant la maladie : témoin de ces suites fâcheuses, j'en ai souvent gémi. Quatre enfants furent, il y a quelque temps, inoculés chez moi, sous l'inspection d'un Médecin de grande réputation. Ils furent traités de cette derniere maniere, c'est-à-dire, qu'ils prirent des remedes avant & pendant l'inoculation, & tous ont eu bien de la peine à s'en tirer. Les taches sous la peau parurent d'abord en petit nombre, la matiere variolique se répandit de cellules en cellules ; mais elle n'approcha pas de la surface. Je pense que si la fievre eût été plus forte, quelques pustules se seroient montrées sur la peau, & que les malades en auroient été beaucoup soulagés.

Je fus très-inquiet, durant tout le temps de la maladie de ces enfants, traitée par cette méthode, & je vois que mes craintes ne doivent avoir rien de singulier, puisque vous dites avoir observé, Monsieur, que chez des enfants, (préparés par les saignées, par l'application des vésicatoires, & par des purgations, pour céder à l'importunité de leurs peres & meres effrayés,) la Nature troublée dans son travail, avoit été incapable de conduire à maturité les pustules; de sorte qu'ils succomboient sous le poids de la maladie.

J'ai demeuré long-temps chez un Membre de la Faculté, qui étoit persuadé comme moi, que l'intérêt avoit fait imaginer ces moyens préparatoires & ces remedes superflus, dont les effets sont pernicieux, & les suites fâcheuses.

Je sais que plusieurs familles, pour éviter les dépenses dans lesquelles entraînent les services rendus par les gens de l'art, ont suivi votre avis, & ont inoculé leurs enfants avec le plus grand succès. Il n'y a certainement pas de devoir plus sacré que celui qu'exige la conservation des enfants. Les peres & meres ne se font pas de scrupule de donner des remedes, dans des occasions qui sont assurément plus importantes. On les voit faire prendre des médecines pour des maladies de l'estomac, des intestins & d'autres, auxquelles les

enfants ſont continuellement expoſés ; pourquoi donc héſiteroient-ils de les inoculer ?

Je ne doute point qu'ils n'adoptent cette pratique, quand ils ſeront convaincus que tous les Praticiens ſont bien perſuadés qu'il n'y a aucun riſque à courir par cette opération. Le nombre de ceux qui périſſent de l'inoculation, mérite peu d'attention. Dans la petite-vérole naturelle, il meurt en général un malade ſur quatre ou cinq ; dans l'inoculation, il n'en meurt pas un ſur mille (*a*).

Dimsdale obſerve que de trois enfants qui naiſſent, deux à peine vont juſqu'à l'âge de deux ans. Je ne ſais ſi ce calcul eſt exact ; s'il l'eſt, c'eſt certainement un grand malheur ! Et combien d'enfants ne doit-on pas ſuppoſer mourir de la petite-vérole naturelle avant cet âge ? On ne doit pas douter qu'on n'en eût ſauvé un grand nombre par l'inoculation. Auſſi long-temps que cette opération eſt différée, les peres & meres ſont dans des inquiétudes, telles qu'il n'y a qu'eux ſeuls qui puiſſent les concevoir ; & les enfants qui vivent dans les grandes villes où la contagion eſt toujours tant à craindre, ſont par cette crainte ſeule, privés de l'avantage de l'air ſi néceſſaire à la ſanté.

(*a*) Voyez la Médecine domestique, (trad.) tome II, pages 239, note 14.

§. II.

Des convulſions pendant la fievre éruptive de la petite-vérole inoculée.

1°. *Sentiment du Baron* DIMSDALE.

« Les convulſions, obſerve ce Médecin, accompagnent ſouvent la fievre éruptive de la petite-vérole chez les enfants; &, bien qu'en général on ne les regarde pas d'un œil défavorable, parce qu'elles précedent ſouvent un genre particulier de petite-vérole, cependant elles ne ſe montrent jamais ſans annoncer quelque danger; car perſonne n'ignore qu'on en a vu expirer dans les convulſions, & que ceux qui ont échappé avec peine à la mort, ont été tellement affoiblis, & leurs facultés tellement ébranlées, qu'ils en ont éprouvé le reſte de leur vie des effets ſenſibles. »

2°. *Sentiment de l'Auteur.*

J'ai un exemple de convulſions, qui, ſurvenues dans le temps de l'inoculation, ont continué toute la vie; mais je n'ai vu mourir aucun des enfants qui en ont été attaqués. Cet accident, très-commun aux enfants dans tout autre temps,

parce que les convulſions ſont l'effet aſſez ordinaire des vers ou des acides des premieres voies, peut arriver quelquefois pendant l'inoculation. Je ne penſe donc pas que la crainte des convulſions, ſi légeres, pendant la petite-vérole inoculée, qu'à peine ſont-elles ſuſceptibles d'être apperçues, doive rien faire conclure contre l'avantage de cette opération dans le bas âge; ſi l'on conſidere ſur-tout que les convulſions attaquent les enfants à tout âge, & qu'elles ſont plus fortes après, que durant l'allaitement (1).

§. III.

*Du traitement de l'*Inoculation, *lorſqu'il ſe préſente une trop grande quantité de puſtules.*

1°. *Sentiment du Baron* DIMSDALE.

Mais, continue DIMSDALE, en admettant une

(1) Le Docteur MÉAD, dans le chapitre où il traite *des accidents qui accompagnent la petite-vérole*, s'exprime ainſi : « Quelquefois le malade eſt attaqué de convulſions immédiatement avant l'éruption : mais ce ſymptome eſt plus effrayant que dangereux; & les convulſions qui viennent ſouvent avant les premieres apparences de la maladie, ſont en général, chez les enfants ſur-tout, plutôt un bon qu'un mauvais ſigne. »

éruption favorable, & qui ne ſoit pas accompagnée de ſymptomes alarmants, tels que des convulſions, &c.; cependant s'il ſurvenoit des puſtules en trop grand nombre, ou quelque ſymptome de mauvais caractere, qui exigeât le ſecours des remedes, on ſeroit fort embarraſſé; car le malheureux malade eſt beaucoup trop jeune pour être engagé par perſuaſion, par menaces, ou par récompenſe, à prendre des remedes dégoutants, & à ſe ſoumettre aux autres indications du régime.

2°. *Sentiment de l'Auteur.*

Aſſurément, Monſieur, pour les enfants d'un âge auſſi tendre, il n'y a pas de meilleur remede, ni de meilleur régime que le lait.

3°. *Sentiment de M. BUCHAN.*

Vous obſervez, Monſieur, que le ſeul traitement à employer, pendant la premiere fievre de la petite-vérole, eſt le régime rafraîchiſſant, &c., pour empêcher que l'éruption ne ſoit trop abondante; mais que notre devoir, dès que les boutons commencent à ſe montrer, eſt de favoriſer la ſuppuration par les boiſſons délayantes, les aliments légers, & par de généreux cordiaux, lorſ-

que la Nature paroît languiſſante ; & vous ajoutez une réflexion très-judicieuſe, que voici : *Si toutefois, l'on peut avec ſureté empêcher l'éruption d'être abondante.* (*MÉDECINE DOMESTIQUE, ibid.*)

Voyons maintenant l'opinion de ce Médecin ſur l'âge convenable à l'inoculation.

§. IV.

De l'âge propre à l'Inoculation.

1°. *Sentiment du Baron DIMSDALE.*

« Lorſque je ſuis le maître, je refuſe d'inoculer les enfants au-deſſous de 2 ans. Je ſais qu'à cet égard, la pratique ordinaire eſt contre moi ; mais les raiſons d'après leſquelles je la rejette, ſont fondées ſur l'obſervation & ſur l'expérience. J'ai à la vérité inoculé derniérement pluſieurs enfants au-deſſous de cet âge, à la priere réitérée de leurs peres & meres, & tous ont parfaitement guéri. Mais il ne faut pas perdre de vue, que les jeunes enfants ſont expoſés aux haſards de la dentition, des fievres, des cours de ventre, des convulſions, & d'autres accidents, par eux-mêmes aſſez difficiles à traiter chez des ſujets auſſi délicats, pour qu'il ſoit rare que deux, ſur trois, de ceux qui naiſſent, vi-

vent juſqu'à l'âge de deux ans, ainſi qu'il eſt facile de le prouver par les liſtes mortuaires. »

2°. *Sentiment de l'Auteur.*

Ce Médecin avoue ici que la pratique commune eſt contre lui, en ce qu'elle preſcrit d'inoculer les enfants au-deſſous de deux ans; & il dit, *qu'il en a inoculé pluſieurs au-deſſous de cet âge, & qu'ils ont très-bien guéri.* Aſſurément cet aveu eſt un grand encouragement pour faire adopter cette méthode; ce Médecin faiſant d'ailleurs connoître que ſon ſentiment à ce ſujet, milite contre la pratique commune (1).

J'ai vu un grand nombre d'enfants à la mamelle inoculés ſans aucun accident, & avec le plus heureux ſuccès. Je ſuis & ſerai toujours le partiſan d'une pratique qui eſt accompagnée de ſi grands avantages. J'ai connu pluſieurs Médecins, d'abord d'un autre ſentiment, mais que la réflexion,

---

(1) L'âge le plus favorable pour l'inoculation, dit le Docteur Mackenzie, paroît être celui qui précede la pouſſe des dents chez les enfants, parce qu'à cet âge ils ſont inſenſibles aux diverſes douleurs qui accompagnent cette opération, & les humeurs ſont alors ſi douces, qu'une maladie inflammatoire parvient rarement chez eux à un certain dégré de violence. *Hiſtoire de la Santé.*

l'expérience & le temps ont ramenés à l'opinion de pratiquer l'inoculation de bonne heure.

Vous obſervez, Monſieur, que l'âge le plus convenable pour inoculer, eſt entre 3 & 5 ans. Mais vous dites enſuite que pluſieurs approuvent l'inoculation à la mamelle : il n'eſt donc rien qui s'oppoſe à cette pratique, puiſque vous ne faites aucune objection à ce ſujet.

Ni vous, Monſieur, ni DIMSDALE, ne paroiſſez éloignés d'inoculer les enfants à la mamelle, & je ſuis porté à croire que l'un & l'autre vous ſentirez un jour les raiſons d'applaudir à cette pratique. Les avantages en ſont évidents ; les inconvénients ne ſont qu'imaginaires. Combien ne devons-nous pas être réſervés dans l'adminiſtration des purgatifs aux enfants, puiſque ſouvent ils excitent des convulſions, & cauſent la rentrée de l'humeur ? &c.

§. V.

Des abcès varioleux.

Les abcès ordinaires ont en général leur ſiege dans le tiſſu cellulaire, entre les muſcles & la peau. Les puſtules ou les abcès varioleux ont le leur dans la ſubſtance cellulaire, ſous l'épiderme & ſur la peau proprement dite : ce qui paroît évident,

d'après les cicatrices laiſſées par la petite-vérole, & qui ſont dues au *virus* qui a corrodé la peau, ſur laquelle il a ſéjourné. Plus un abcès eſt profond, plus il met de temps à venir à ſuppuration, à moins qu'il n'arrive que la matiere ne ſe dépoſe ſous un tendon, ſous un ligament ou ſous une expanſion tendineuſe. Dans ce cas, quoiqu'il ne ſoit pas à une grande diſtance de la ſurface, cependant arrêtée & retenue puiſſamment, la matiere eſt ſouvent un temps conſidérable avant que de percer la peau, pour ſe faire jour au dehors.

Un abcès ſitué ſous l'épiderme, ſera, toute choſe égale d'ailleurs, plutôt percé que celui qui ſe trouve dans la membrane adipeuſe. Les abcès varioleux & autres, ſont ordinairement précédés de petits friſſons qui paroiſſent être les efforts de la Nature pour parvenir à une criſe.

A beaucoup d'égards, il y a une grande reſſemblance entre les puſtules de la petite-vérole, & les autres abcès. Elles ſont également accompagnées de friſſon, & ſe terminent comme eux, par la ſuppuration ou par la gangrene. Auſſi doivent-elles être traitées de la même maniere. Les puſtules ſur les membres doivent être fomentées avec de l'eau tiede. Quand elles ſont parfaitement mures, les Praticiens les plus célebres, recommandent d'attirer le pus à la pointe de l'abcès, au moyen d'un peu de cérat, & enſuite de l'en faire

ſortir à l'aide d'une piquure ou d'une inciſion. Brooke, *dans ſa Pratique de Médecine;* Tissot, *dans ſon Avis au Peuple;* Holwel, *dans ſon Traité de l'Inoculation par les Brames,* vantent les avantages de cette pratique, qui eſt dans vos principes, & qui tend à prévenir la réſorption de la matiere, & la fievre ſecondaire.

§. VI.

De la nature de la Fievre varioleuſe.

Le Docteur Tissot obſerve que dans la petite-vérole, quelque conſidérable que ſoit l'éruption, la fievre augmente dans le temps de la ſuppuration; ce qui ne doit pas paroître étonnant, puiſqu'un ſimple clou excite la fievre. Comment donc ſeroit-il poſſible que des centaines, ou plutôt des milliers de petits abcès n'en excitaſſent pas une également?

Je penſe que la fievre eſt la maladie, & que la ſuppuration ainſi que la ſortie de la matiere en eſt la criſe, ſuſcitée par la Nature pour la guérir. Ce ſentiment, comme on voit, eſt contraire à celui de bien des Praticiens; & le traitement doit certainement être bien différent, ſuivant que l'on adoptera l'une ou l'autre de ces idées. La fievre varioleuſe, paſſe pour conſtituer l'eſſence de la

petite-vérole, de ſorte que ſeule, & ſans qu'il ſoit beſoin d'aucune éruption, elle eſt regardée généralement comme mettant à l'abri de la maladie.

1°. *Traitement de la Fievre varioleuſe, ſelon le Baron* DIMSDALE.

La fievre varioleuſe, dit le Docteur DIMSDALE, eſt pour l'ordinaire ſi légere, qu'elle demande rarement le ſecours d'aucun remede, excepté de réitérer celui que j'ai conſeillé de faire prendre la ſeconde nuit après l'opération (1); & de donner le lendemain matin, la potion laxative ſuivante :

Prenez d'une *infuſion de ſéné*, 2 onces;
De *manne*, demi-once;
De *teinture de Jalap*, 2 gros.
Mêlez.

On fait prendre cette potion dès que les ſymptomes d'éruption paroiſſent annoncer quelqu'intenſité.

---

(1) Ce remede eſt une poudre compoſée de 3 grains de *calomélas*, d'autant de *pattes d'écreviſſes* préparées, & d'un dixieme de grain de *tartre ſtibié*.

2°. Sentiment de l'Auteur sur ce traitement.

Mais moi, j'ai vu ces remedes occasionner plus de 12 selles, & affoiblir considérablement; de sorte que s'ils eussent été continués, ils auroient conduit le malade à l'étisie. (Voyez ci-devant pages 258 & 259.) On a fait beaucoup de tentatives pour mitiger cette fievre; mais je crois que souvent elles ont été dangereuses.

3°. Traitement de la Fievre varioleuse selon les Brames, d'après le Docteur HOLWEL.

« Les Praticiens des Indes-Orientales, dit le Docteur HOLWEL, font très-modestement le procès à la pratique Européenne sur la saignée, & sur les cathartiques administrés dans tous les temps de la petite-vérole; mais plus particuliérement quand on les prescrit pour prévenir ou mitiger la fievre secondaire : alléguant que la saignée affoiblit les puissances naturelles, & que les purgatifs contrarient la marche réguliere de la Nature, qui, dans cette maladie, tend invariablement à porter, vers la peau, la cause morbifique; que souvent la marche inégale de la Nature, pour l'entiere expulsion de la matiere variolique, demande que l'art vienne seconder ses sages desseins, mais qu'il doit alors suivre la trace

qu'elle s'eſt faite elle-même, & non troubler la criſe qu'elle médite, en voulant faire ſortir les humeurs par une autre voie ; que l'art ne peut eſpérer de ſuccès qu'en vuidant les puſtules, afin qu'il y ait par-là des places propres à recevoir la matiere circulant avec le ſang, & reſtée juſques-là dans ce fluide, parce qu'elle n'avoit pu être expulſée par la premiere éruption ; moyens qui donnent la certitude morale de détourner & de dompter la fievre ſecondaire, tandis que la ſaignée & les cathartiques, adminiſtrés dans cette intention, ſont contraires à la raiſon, en ce qu'ils s'oppoſent abſolument à l'opération de la Nature, dans les efforts qu'elle fait pour ſe délivrer de cette cruelle maladie. »

Selon quelques Auteurs, qui ont écrit ſur la petite-vérole, cette maladie préſente une fievre éruptive & une fievre de ſuppuration. Mais dans la formation d'un abcès ordinaire, nous ne reconnoiſſons qu'une fievre, celle qui tend à la ſuppuration, & qui augmente juſqu'à un certain dégré. Lorſque le malade eſt menacé de délire, alors la ſaignée eſt preſcrite, & les Ecrivains en Médecine & en Chirurgie, penſent qu'elle aide la maturation. Les purgatifs, au contraire, qui tendent à faire rentrer la matiere, ſont défendus dans tout abcès critique ; quoique les lavements y ſoient néceſſaires lorſqu'il y a conſtipation & tenſion.

§. VII.

Des causes auxquelles on doit attribuer le succès de l'Inoculation.

Le grand succès de l'inoculation ne doit pas, selon moi, être attribué à une certaine quantité de pus variolique introduit dans la circulation, puisqu'une étincelle peut exciter la flamme; non plus qu'à la maniere dont il attaque la constitution, ce qui est toujours d'une façon légere & égale, les poumons & les autres organes nécessaires à la vie, n'étant jamais affectés qu'à un dégré peu considérable.

Dans la petite-vérole naturelle, les particules contagieuses sont absorbées par la bouche, les narines, le gosier, & portées dans la poitrine ou dans la tête, ou dans l'une & l'autre à la fois; ce qui fait que ces parties se couvrent d'une infinité de pustules.

Je me rappelle très-bien le moment où j'ai eu la petite-vérole. J'avois 8 ans lorsque j'ai été attaqué de cette maladie, étant couché sur un oreiller infecté, & qui exhaloit une odeur forte & pénétrante. Un de mes amis, du même âge environ, s'apperçut aussi de cette odeur. Nous tombames malades l'un & l'autre le huitieme jour; &,

&, quoique la maladie fût diſcrete, nous avons eu une grande quantité de boutons. J'ai été conſtamment renfermé dans la chambre pendant 13 ou 14 jours.

§. VIII.

De l'importance de l'air frais & renouvellé dans la Petite-Vérole inoculée.

La Nature doit avoir certainement plus de difficultés à ſe débarraſſer d'une maladie, quand elle eſt interne, que lorſque les membres & les téguments extérieurs du corps ſont le principal ſiege de la contagion. Quand les poumons ſont attaqués d'inflammation, la difficulté de reſpirer doit néceſſairement s'enſuivre. Ces organes, dont l'uſage a été comparé à celui d'un éventail, & dont les vaiſſeaux aériens ſervent à rafraîchir le ſang, deviennent alors le ſiege d'une fievre, & ſont, par-là, incapables de ſe procurer à eux-mêmes le ſoulagement qu'en état de ſanté, ils procurent aux autres parties du corps, pris de fievre. Cependant l'air frais, renouvellé, peut, dans cet état, leur être très-avantageux.

Pluſieurs Ecrivains penſent que l'*air déphlogiſtiqué*, introduit dans les poumons, rafraîchit le ſang, qui, dans l'état de fievre, ſort très-chaud du ventricule droit du cœur, & qu'alors il agit très-puiſ-

ſamment & avec un grand ſuccès comme réfrigérant.

J'étois préſent lorſqu'une jeune Demoiſelle, un des enfants dont j'ai parlé ci-deſſus, & qui ont été ſoumis à l'inoculation, étant ſur la fin de la maladie, tomba en foibleſſe, & manqua de périr par la chaleur de la chambre dans laquelle trois autres inoculés ſe trouverent également mal. Ayant fait ouvrir les fenêtres, la reſpiration ſe rétablit, &, tranſportée à l'air frais, elle reprit l'uſage de ſes ſens.

Nous éprouvons, d'une maniere ſenſible & ſubite, l'influence rafraîchiſſante de l'air ſur les parties externes & même internes de notre corps, lorſque nous nous y expoſons ſur le bord d'une riviere. Nous voyons ce moyen ſeul diſſiper bientôt une chaleur fébrile.

L'air, appliqué ſur la ſurface externe du corps, eſt bien loin d'être nuiſible aux puſtules de la petite-vérole. Tous les Inoculateurs modernes, ainſi que vous, Monſieur, recommandent aux malades de tenir leurs appartements dans une température fraîche. Le Docteur Méad conſeille, non de geler, ni de glacer les malades en hiver, mais ſeulement de leur procurer de l'air pur & frais, qu'ils puiſſent reſpirer abondamment, parce que l'air chaud occaſionne la difficulté de reſpirer, & l'inflammation des poumons.

J'ai vu, dit le même Médecin, des cadavres dont les poumons, le cerveau, le foie & les inteſtins étoient enflés & couverts de puſtules; & je ne doute pas du tout que ces morts ſubites, qui arrivent quelquefois vers la fin de la maladie, ne ſoient dues au tranſport de la matiere purulente ſur ces parties eſſentielles (1).

On dira peut-être que l'air frais fait rentrer la matiere de la petite-vérole, & qu'en conſéquence le malade doit s'abſtenir de le reſpirer. N'eſt-ce pas une choſe certaine, Monſieur, que les friſſons accompagnent ordinairement la formation du *pus* dans les abcès, & qu'ils favoriſent ſon expulſion?

Dans l'Inde, dit le Docteur HOLWEL, j'ai été témoin des merveilleux effets de quelques pintes

(1) Dans une épidémie de petite-vérole confluente, dit M. HOLWEL, les poules d'Indes, les oiſeaux de baſſe-cour, les chapons de Madras, & autres volailles, furent tués en grand nombre par cette maladie. Ils ont eu les ſymptomes ordinaires qui accompagnent tous les temps de la petite-vérole. J'avois, continue le même Médecin, un perroquet que j'aimois beaucoup, & qui en eſt mort en 1744. Il m'a fourni une belle occaſion d'obſerver la marche réguliere de cette maladie. Etant tombé malade, il eut une fievre ardente, deux jours entiers avant l'éruption. Ouvert, après ſa mort, nous lui trouvames la gorge, l'eſtomac, & tout le canal inteſtinal bourſouflés & couverts de boutons comme la ſurface du corps.

d'eau froide, jettée ſur la tête des malades attaqués de la petite-vérole ; les puſtules qui étoient affaiſſées auparavant, ſe rempliſſoient enſuite comme par enchantement.

Nous pouvons aſſurer, d'après les meilleures autorités, telles que celles du Docteur MÉAD, de M. SHARP & autres, que la ſaignée, dans certains cas, favoriſe la ſuppuration, bien loin de l'arrêter (*a*). Mais l'on ne peut pas dire la même choſe des purgatifs, qui cauſent la rentrée & l'abſorption de la matiere purulente.

§. IX.

Des inconvénients du cauſtique, ou de l'inciſion des Abcès varioleux.

D'après le principe faux & inſenſé de prétendre pouvoir ſuppléer à la maturation, il arrive, Monſieur, que des gens de notre profeſſion, recommandent de faire, à l'aide du cauſtique, une large ouverture dans les abcès de l'aine & des autres parties, avant qu'ils ſoient mûrs. Ils ſoutiennent que, par ce moyen, nous pouvons prévenir la formation des ſinus, & l'éroſion des parties voiſines. Quoiqu'il y ait quelque lueur de

(*a*) Voyez ci-devant page 271.

raiſon dans ce langage, cependant je déſapprouve cette pratique, ayant vu pluſieurs exemples d'endurciſſements qui en ont été la ſuite, ainſi que d'une rechute & d'une ſeconde ſuppuration qui a ſuccédé, parce que la matiere n'avoit pas été entiérement avancée par cette premiere ouverture. Cet effet reſſemble à celui de la fievre ſecondaire dans la petite-vérole, laquelle eſt due à l'abſorption du virus, qui produit les abcès ſous les aiſſelles, & dans d'autres parties du corps. Telles ſont les ſuites auxquelles il faut s'attendre, quand on met des entraves à la Nature, & qu'on la gêne dans le cours de ſes opérations ſalutaires.

Un malade qui avoit été traité de cette maniere, & à qui il étoit reſté une dureté autour d'une plaie, éprouva trois ſemaines après une rechute, & il ſurvint une ſeconde ſuppuration. Affecté de cet événement, & tandis qu'il avoit encore ſon Chirurgien, il s'adreſſa à un autre Praticien, qui, voyant les ſuites fâcheuſes de cette méthode, ſe donna toutes les peines imaginables pour convaincre le malade qu'il étoit de ſon plus grand avantage d'attendre que la Nature eût dépoſé toute la matiere purulente, qu'elle étoit à préparer. Il n'y aura pas de temps perdu, dit-il; car lorſqu'un abcès a eu le temps néceſſaire pour meurir, la plaie ſe guérit bien mieux enſuite, que quand il eſt crud & non digéré. Ce raiſonne-

ment, donné par un homme du premier mérite; ſatisfit entiérement le malade. Il ſuivit ſon avis, & fut parfaitement guéri.

§. X.

Du pouvoir de la Nature dans la guériſon des Maladies.

Puiſqu'il faut beaucoup laiſſer à la Nature, dont l'action eſt appellée communément *vis vitæ*, eſſayons de dire quelque choſe ſur cette action.

Hippocrate répete ſouvent que la Nature guérit les maladies. Méad regarde le premier mobile qui eſt en nous, & qui conçoit, penſe & raiſonne, comme un eſprit, d'un genre ou d'un autre, entiérement différent & diſtinct de la matiere, mais très-intimement uni à notre corps. S'il en eſt ainſi, devons-nous tenter de tout faire par nous-mêmes? & ne devons-nous rien laiſſer à la Nature, qui n'eſt autre choſe que cet eſprit intelligent? Ne devons-nous pas plutôt nous appliquer à ſuivre ſes directions? Les meilleurs Médecins, de tous les temps, ont recommandé d'apporter une ſérieuſe attention aux ſymptomes, qui ſont des efforts de la Nature dans toutes les maladies. Nous ne devons donc pas déſapprouver inconſidérément ceux, tels qu'ils ſoient, qui laiſ-

ſent beaucoup à faire à ce puiſſant agent, mais bien plutôt ceux qui contrarient ſes efforts ſalutaires.

Le Docteur TISSOT compare la machine humaine, dans ſes opérations, à une montre, laquelle ne peut être réparée & raccommodée que par la main d'un Artiſte intelligent. Mais cette comparaiſon n'eſt pas admiſſible, puiſque la montre n'a pas de principe vivifiant, qui dirige & conduit ſes mouvements (1).

Relativement au corps humain, l'emploi du Médecin eſt de porter une attention ſcrupuleuſe

---

(1) « Nous ne donnons pas, dit TISSOT, une montre à raccommoder ou à nettoyer à un homme, à moins qu'il n'ait paſſé pluſieurs années à conſidérer comment une montre eſt faite; qu'il ne connoiſſe les raiſons & les cauſes pourquoi elle va bien; les défauts & les obſtacles qui font qu'elle va mal; & cependant le rétabliſſement & la conſervation de la machine la plus compliquée, la plus délicate, la plus exquiſe, & la plus précieuſe qu'il y ait ſur la terre, ſont tous les jours confiés à celui qui n'a pas la moindre notion de ſa ſtructure, de la cauſe de ſes mouvements, ni des moyens propres à rectifier les erreurs de ſa marche. »

La machine humaine, comme tout le monde le ſait, ſe rétablit ſouvent d'elle-même quand elle eſt dérangée; mais il n'en eſt pas de même d'une montre: elle eſt privée de ce *vis vitæ*, qui eſt la puiſſance de la Nature.

aux différentes opérations de la Nature, lesquelles, étant bien connues, peuvent être aidées par le Praticien, qui peut toujours seconder cette force guériſſante, & par conſéquent lui être utile. Sur un objet d'une auſſi grande importance que la ſanté, qui, étant dérangée, demande ſouvent le ſavoir du Médecin le plus conſommé pour être rétablie, l'intérêt de tous les hommes & l'amour de leur conſervation, les porteront, pour peu qu'ils aient d'intelligence, à s'adreſſer à ceux qui, comme le dit M. Tissot, par leur éducation & leurs travaux en Médecine, ſont préſumés être les plus en état de les ſoulager.

Les Empiriques ſont ſans doute les ennemis du genre humain les plus à craindre. Cependant il faut convenir que, dans la pratique de l'inoculation, il y a beaucoup de Praticiens très-connus dans ce pays & dans d'autres, qui, bien qu'ils n'aient aucune prétention aux connoiſſances médicinales, ont des ſuccès dignes d'être enviés, & qui ne peuvent être attribués qu'à cette heureuſe ignorance, qui les rend incapables de contrarier les efforts de la Nature, par les moyens que l'on dit être *ſelon les regles de l'Art.*

J'ai vu beaucoup de malades de la petite-vérole, dans les ſept années que j'ai ſuivi l'Hôpital Saint-Barthelemi. On ne leur adminiſtroit que peu de remedes, & pas plus qu'il n'étoit abſolu-

ment néceſſaire. On laiſſoit à la Nature la liberté de faire ſon ouvrage. Dans ces maiſons publiques, on acquiert, pour la pratique de la Médecine, les connoiſſances les plus précieuſes, en ce qu'elles ſont ſimples, ſans déguiſement, & fondées ſur les principes reconnus pour les plus certains.

J'ai connu une Dame qui, par le conſeil du Chirurgien qui avoit inoculé ſes enfants, enferma dans une armoire tous les remedes à meſure qu'ils arrivoient de chez l'Apothicaire, de ſorte qu'il n'en fut adminiſtré aucun. L'Apothicaire, à chaque viſite, faiſoit remarquer comme les choſes alloient bien; & faiſoit obſerver les bons effets de ſes remedes ſur les boutons, dans le temps qu'ils ſe rempliſſoient de pus. Obſervation que devoit naturellement faire tout homme auſſi trompé que celui-ci l'étoit. Comme le Chirurgien de cette Dame avoit vu des ſuites fâcheuſes des remedes préparatoires, & de ceux qu'on adminiſtre pendant la petite-vérole, il avoit pris la réſolution, pour ſa propre réputation, de ne rien donner, dans ces cas, qui fût capable d'interrompre la marche de la Nature; conſidérant, comme ſuperflu, tout ce qui ne tend qu'à faire mieux (1).

---

(1) Ce Chirurgien avoit obſervé, comme vous, Mon-

§. XI.

Des effets dangereux des purgatifs dans la Petite-Vérole inoculée.

Je ne puis, Monſieur, mettre dans la balance mes connoiſſances & mon expérience contre les vôtres; cependant vous êtes abſolument de mon avis, lorſque vous dites que vous avez vu de pernicieux effets des purgatifs dans les premiers temps de la maladie, & que vous avez connu des enfants tellement épuiſés par ces différentes évacuations, qu'ils ont ſuccombé. (Voyez ci-devant page 259.)

Comme votre livre, ainſi que ceux de MÉAD, de TISSOT, & d'autres Médecins excellents, ſont entre les mains de tout le monde, je ne dois pas craindre que mes opinions, ſuppoſant qu'elles ſoient fauſſes, puiſſent faire aucun tort. Je vais donc les expoſer librement.

On a beaucoup écrit pour & contre les purgatifs dans la petite-vérole; je crois que j'ai pris cette queſtion de ſon bon côté. Il n'eſt perſonne

---

ſieur, que le plus grand danger du malade, dans l'inoculation, ne vient pas du défaut, mais de l'excès de ſoin.

qui ne ſoit, à un certain dégré, convaincu des ſuites dangereuſes des purgatifs dans quelques temps de cette maladie. Cependant il y a des Médecins, pour qui cette vérité eſt plus évidente; d'autres pour qui elle l'eſt moins : cela dépend du plus ou moins d'expérience qu'ils ont acquiſe. En général, les deux extrêmes ſont également dangereux ; & c'eſt ici que l'on peut dire qu'en cherchant à éviter Scylla, l'on ſe précipite dans Charybde.

Au reſte, contentons-nous de dire qu'il y a beaucoup de Praticiens qui ont eu trop de confiance dans leurs propres idées, & dont le raiſonnement n'a pu tenir quand il s'eſt trouvé oppoſé à celui de gens plus inſtruits.

Non mihi, ſed rationi, aut quæ ratio eſſe videtur
Milito. SCALIGER.

Il y a toujours de l'avantage à retirer de la recherche opiniâtre d'un point diſputé. Car du choc des opinions différentes ſort ſouvent la vérité, & la ſcience ne peut qu'y gagner. Un argument en forme, & une diſcuſſion raiſonnée, ne ſont pas toujours également bien ſaiſis. Au lieu qu'un fait éclatant, ainſi que les conſéquences qui en dérivent, ſont toujours ſentis, parce qu'ils ſont à la portée de tout le monde. Il y auroit

moins d'inconvénient, que des obſervations frivoles fuſſent répandues par milliers dans le monde, qu'il n'y en auroit, de voir un ſeul fait important perdu (1).

Quant au traitement de la fievre érûptive, dont nous avons parlé ci-deſſus, preſque tous les Praticiens ſont d'avis qu'il doit être rafraîchiſſant. Mais eſt-ce au moyen des purgatifs qu'on peut y parvenir? Je ne le penſe pas. Les purgatifs, obſerve le Docteur CULLEN, non-ſeulement enflamment le rectum, mais encore portent leur irri-

---

(1) Le Docteur DUNCAN, dans *ſes Obſervations ſur le Mercure*, dit, en parlant de la théorie en Médecine : qu'elle eſt dédaignée ſur-tout par deux ſortes de Praticiens, par les ignorants & par les pareſſeux. Ceux-ci ne veulent pas; & ceux-là ne peuvent pas acquérir les connoiſſances qu'elle renferme; &, au milieu du mépris affecté dont ils font parade pour tout ce qui tient aux ſciences, on voit qu'ils ſe diſtinguent principalement par une facilité inconcevable à adopter, du premier abord, les opinions qu'on leur préſente. La théorie eſt naturelle à l'eſprit humain; & ceux qui ſont accoutumés à penſer, ne peuvent être ſatisfaits qu'ils ne ſe ſoient rendu raiſon de tous les phénomenes qui accompagnent une obſervation. La théorie n'exclut l'obſervation en aucune maniere. Au contraire, elle conduit à apporter une attention plus ſcrupuleuſe aux faits; & dans un conflit d'opinions, quoique par elles-mêmes mal fondées, elle a ſouvent donné lieu à des découvertes utiles en pratique.

tation ſur toutes les autres parties du corps. (Voyez ci-devant pages 107 & 108.) Le Docteur FORDYCE, dans *ſes Eléments de Médecine*, obſerve avec raiſon, que les purgatifs donnent ſouvent de l'intenſité aux ſymptomes inflammatoires. S'il en eſt ainſi, les purgatifs, quelque doux qu'ils ſoient, dès qu'ils procurent 2 ou 3 ſelles par jour, ne peuvent pas beaucoup contribuer à rafraîchir le malade, ni à abattre l'inflammation; car je crains fort que tous les purgatifs n'aient une qualité ſtimulante.

§. XII.

Des rafraîchiſſants dans la Petite-Vérole inoculée.

Les Médecins different encore d'opinion ſur les propriétés du *nitre*, introduit dans l'eſtomac, ou, comme ils le ſuppoſent, paſſé dans le ſang. (Voyez ci-devant pages 109 & ſuivantes.) Il y en a qui recommandent ce ſel pour ſa qualité rafraîchiſſante, tandis que d'autres aſſurent qu'il produit une chaleur conſidérable, & tous apportent des expériences en preuve de ce qu'ils avancent: tant ſont incertains les effets de la plupart des remedes internes! Ne devrions-nous pas plutôt faire uſage des moyens qui ſont reconnus, d'une maniere non équivoque, pour être capables de rafraîchir? Oter, par exemple, les couvertures du lit,

introduire un air frais, & administrer des boissons délayantes acidules ? En supposant que le nitre soit échauffant, dira-t-on peut-être, n'y a-t-il pas des remedes qui rafraîchissent selon les circonstances ? Je ne veux pas disputer là-dessus. Je laisse ce fait à prouver à ceux qui ont une plus grande confiance que moi dans l'utilité des remedes.

CONCLUSION.

L'inoculation peut être regardée comme une plante inappréciable, mais délicate, qui demande à être arrosée & cultivée par une main bienveillante. Dans ce pays, elle n'est aujourd'hui qu'une infortunée, exposée aux vapeurs d'une influence destructive. Cependant je me plais à croire que tôt ou tard elle fleurira dans ce Royaume d'une maniere brillante. Mais devrons-nous ce succès aux soins des Inoculateurs, Membres de la Faculté, plutôt qu'aux Inoculateurs qui n'en sont pas ? Ceci étant une affaire dans laquelle les opinions different extrêmement, je ne m'aviserai pas de décider (1).

---

(1) Il est bien extraordinaire que l'inoculation, l'invention la plus raisonnable & la plus avantageuse, ait éprouvé autant de contradicteurs, tandis que la pratique la plus absurde, la *transfusion du sang des animaux dans*

On m'a montré le plan d'un réglement pour l'inoculation, dans la Ville & le Comté de *Cheſter*, qui a procuré des avantages remarquables. On m'en a montré un autre pour *Holborn*. Ce dernier portoit les deux articles ſuivants :

1°. Chaque malade paiera 5 *ſchillings* (*a*) pour ſon inoculation. Il ſera ſoigné avec attention & avec exactitude, chez lui, pendant tout le temps de la maladie, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement rétabli, ſans qu'on puiſſe lui rien demander de plus.

2°. Le pauvre & ſa famille ſeront inoculés *gratis* ; ils ſeront ſoignés de la même maniere que ci-deſſus, pourvu qu'ils aient donné des témoignages favorables de leur bonne conduite, juſtifiés par des perſonnes en place & connues.

J'apprends avec beaucoup de plaiſir que des réglements ſemblables, pour l'inoculation, commencent à ſe répandre dans cette Métropole & dans d'autres Villes. Ces établiſſements utiles, puiſque l'Hôpital pour l'inoculation, ne peut ſervir qu'à

---

le corps humain, &c. a été embraſſée avec le plus grand empreſſement dans ce pays. Selon moi, cette inconſéquence ne doit être attribuée qu'à l'intérêt, qui porte à ſe donner plus de peines pour prolonger ſa propre vie, que pour conſerver celle des autres.

(*a*) Ce qui fait à-peu-près 6 l. ſelon le cours du change.

un petit nombre d'individus, étant les premiers de ce genre qui ſoient venus à ma connoiſſance, c'eſt avec plaiſir, Monſieur, que je vous en fais part (*a*).

Je ne puis fermer ma lettre ſans rapporter un paſſage de votre Ouvrage, & un autre du Docteur Black, qui me paroiſſent beaucoup convenir ici. « Comme la petite-vérole eſt, dites-vous, devenue actuellement une maladie épidémique dans preſque toutes les parties du monde, nous ne devons plus nous occuper qu'à la rendre la plus bénigne poſſible. En effet, c'eſt la ſeule maniere de l'anéantir qui ſoit maintenant en notre pouvoir; & duſſé-je paroître avancer un paradoxe, je ne craindrai pas de dire que ſi l'inoculation devenoit univerſelle, elle équivaudroit à-peu-près à l'extirpation totale de la petite-vérole. Car peu importe qu'une maladie ſoit déracinée entiérement, ou qu'elle ſoit rendue tellement bénigne, qu'elle ne ſoit plus capable de menacer la vie, ou d'altérer la conſtitution; l'un revient à l'autre; & l'on a lieu de ſe flatter que l'inoculation procureroit cet avantage. » (*MÉDECINE DOMESTIQUE, ibid.*)

« La vie de tous les individus, dit le Docteur Black,

(*a*) Cette lettre a été écrite de Londres à M. Buchan, dans le temps que ce Médecin étoit encore à Edimbourg.

BLACK, eſt préſervée & conſervée par l'inoculation. Cette pratique eſt donc le tréſor le plus précieux qu'on ait jamais procuré à la Nàtion. Il n'y a plus de maladie, dès que nous en ſommes tellement les maîtres, que nous pouvons empêcher qu'elle ne ſoit mortelle : c'eſt ce que nous faiſons de la petite-vérole par l'inoculation. L'inoculation eſt un pont que la Providence nous a fourni, pour paſſer un golfe dangereux ou un gouffre profond, dans leſquels des millions d'hommes ont été engloutis. »

Cette idée religieuſe & juſte eſt très-heureuſe, & prouve les avantages de cette pratique ſalutaire, aux yeux de tous ceux qui ne craignent pas de ſoumettre leur jugement à la voix de la raiſon.

Les peres & meres qui ſont aſſez malheureux pour perdre leur enfant dans l'inoculation, ont cette conſolation intérieure qu'ils ont agi d'après le motif le plus puiſſant, tandis que ceux qui éprouvent le même malheur dans la petite-vérole naturelle, par la raiſon qu'ils ont omis le plus important des devoirs, ont non-ſeulement à combattre les remords de leur conſcience, mais encore les reproches mérités du monde entier. Je déſire que tous ceux qui ſont chargés d'élever & d'inſtruire les enfants, méditent ſérieuſement ſur cette matiere; & je ne doute pas que la raiſon &

la réflexion ne doivent les porter à adopter cette opération.

Ceux qui désirent sincérement les progrès de la pratique de l'inoculation, doivent tout mettre en œuvre, & employer les arguments les plus persuasifs pour déraciner les préjugés. Beaucoup de malheurs & d'intérêts opposés naissent du choc des esprits irrités; il faut employer tout pour s'en garantir, puisqu'il n'en peut résulter aucun avantage.

Le Général, qui médite l'attaque d'une citadelle, fortifiée par la Nature & par l'Art, emploie souvent le stratagême & l'adresse de préférence à la force ouverte. Par ces moyens, on s'empare d'une place qu'on avoit cru d'abord imprenable. De la même maniere, les préjugés les plus invétérés, cedent à l'influence d'une raison tranquille, & de preuves convaincantes.

Quiconque veut s'attirer des prosélites dans une cause, doit saisir le moment du calme de l'esprit, pour présenter son opinion. Jamais un conseil ne fait d'impression plus forte, que quand on sait qu'il est dicté par un motif honnête & désintéressé, & qu'il a pour but le bien public. Ces ménagements ne manquent jamais de réussir à la longue : vérité, Monsieur, dont vous avez donné la preuve dans le cours de vos utiles & infatigables travaux, entrepris pour la conservation

de la ſanté, & pour le bonheur du genre humain.

Je m'eſtimerois heureux ſi mes efforts pouvoient, en la moindre choſe, concourir avec les vôtres, à rendre la pratique de l'inoculation ce qu'elle doit être, facile & ſimple; à la dégager des terreurs qui lui ſont étrangeres, & à la rendre familiere & ſuſceptible d'être adoptée par l'univers entier.

Puiſſiez-vous obtenir, dans la Capitale, les ſuccès dus à votre mérite! C'eſt le vœu de celui qui eſt,

Monſieur,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
PETER CLARE.

Chancery-Lane, le 1 Septembre 1781.

Depuis la publication de ma lettre à M. BUCHAN, on m'a fait la faveur de m'envoyer, de pluſieurs Provinces, des détails ſur la propagation & les ſuccès de l'inoculation; & je me félicite de pouvoir aſſurer le Public, que la préparation à l'inoculation, perd tous les jours de ſon crédit dans ce Royaume. La plupart des Villes capitales ont publié des réglements avec les plus grands ſuccès (1). Malgré le peu de jugement des

(1) Dans l'Automne de 1781, l'on a ſoumis au jugement du Public, à Liverpool, un plan pour l'inoculation générale

uns; & les petits préjugés enracinés dans l'esprit des autres, l'expérience journaliere prouve que ces institutions sont praticables, sures & très-avantageuses pour la société. Ces avantages, & sur-tout ces derniers établissements, sont dus particuliérement aux travaux bienfaisants & infatigables du Docteur LETTSOM, qui, le premier, les a proposés dans cette Ville; & aux Docteurs BUCHAN & BLACK, dont les Ouvrages, publiés sur cette matiere importante, doivent à jamais immortaliser le nom.

Quant à la préparation, les dangers dans lesquels elle entraîne, viennent d'être exposés de nouveau au Public, & ses défenseurs les plus ardents, ne pouvant plus disputer le terrein, ont cessé de se défendre plus long-temps, contre les expériences bien faites du Docteur WATSON, contre les raisonnements solides des mêmes Docteurs BLACK & BUCHAN, & contre le sens commun.

Plus récemment encore, j'ai vu une brochure

---

des Pauvres. La Faculté a proposé de faire cette opération *gratis* en Mars & en Octobre. L'essai fut fait en Octobre dernier. On n'a perdu qu'un seul inoculé sur 416. Cent quarante-six de ces inoculés étoient au-dessous d'un an; 91 entre 1 & 2 ans; 170 au-dessus de 2 ans, mais non encore à l'âge de puberté, & 9 adultes.

intitulée : *Collection d'Expériences faites dans la vue de fixer la Méthode la plus avantageuſe d'inoculer la Petite-Vérole.* Et de ces expériences, il réſulte que, ni le nombre des puſtules, ni la bénignité de la maladie ne dépendent nullement de la préparation du ſujet : que l'inoculation en général réuſſit ſans aucune préparation, & que la méthode vulgaire, qui preſcrit de donner des purgatifs & des remedes mercuriaux, fait plus de mal que de bien.

Perſonne ne s'aviſera de mettre en queſtion l'exactitude de ces expériences, qui ſont faites par l'ingénieux & honnête M. Watson. F. R. S. & Médecin de l'Hôpital des Enfants-Trouvés.

Maniere d'inoculer.

On imbibe une lancette de la matiere de la petite-vérole ; on l'introduit légérement, & dans une direction oblique, entre l'épiderme & la peau ; & avant que de la retirer, l'Opérateur appuie ſon doigt ſur l'endroit où doit être la pointe de la lancette, afin que toute la matiere varioleuſe reſte dans la plaie. Il ſort quelquefois un peu de ſang de cette plaie ; mais je ne cherche pas à faire ſortir du ſang ; & quand cela arrive, je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire de l'eſſuyer. L'opé-

ration faite, il ne faut, ni emplâtres, ni bandes, ni compresses, &c. rien de tout cela n'est nécessaire. Cette méthode d'inoculer n'a jamais manqué. (Voyez le *Traité de la Petite-Vérole*, par le Baron DIMSDALE.)

FIN.



TABLE
DES MATIERES.

A.

B.

C.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

S.

T.

U.

V.

Fin de la Table des Matieres.





